REVUE ROUMAINE

POÈMES de A.E. Baconsky et Mircea Ivănescu • LA NEIGE JAMAIS ÉTEINTE, roman de Radu Felix • Études et Commentaires: LA PENSÉE MATHÉMATIQUE ROUMAINE «SUB SPECIAE UNIVERSALIS» • APERÇU SUR LE REPORTAGE CONTEMPORAIN • Contacts: INSTRUMENTS DE COMMUNICATION CULTURELLE • La Vie des Arts: CHRONIQUE EN ARGILE • DU BALLET ROUMAIN

3
1980

RR

Publication mensuelle de culture. Paraît en français, allemand, anglais et russe

Rédaction: 1, Piaţa Scînteii, Bucarest, Téléphone: 17.38.36

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică », Calea Şerban Vodă, 133—135, Bucarest, Roumanie

Sur la couverture:

Statuette de terre cuite dite
Le Penseur de Cernavodă
(Culture d'Hamangia, IVe à IIe millénaires av. n. è.)

REVUE ROUMAINE

XXXIVe ANNÉE

3

1980

Sommaire

A. E. BACONSKY	3	Rivage ● Les Étoiles ont donné signe . . . ● l'Âge ● Espace neutre
RADU FELIX	6	La neige jamais éteinte (roman, Ière partie)
MIRCEA IVĂNESCU	94	Image biographique ● De l'Irréalité de la littérature ● La Poésie est-elle autre chose ? ● Le Rôle du chat

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

RADU BAGDASAR	97	La pensée mathématique roumaine « sub speciae universalis »
GEORGE MUNTEAN	108	Aperçu sur le reportage contemporain

CONTACTS

ALEXANDRU DUȚU 121 Instruments de communication culturelle

LA VIE DES ARTS

Beaux-Arts

CONSTANTIN PRUT 126 Chronique en argile

Spectacles

TEA PREDA 133 Du ballet roumain

LA VIE DES LIVRES

Chronique littéraire

VALENTIN F. MIHĂESCU 145 Les Poésies d'Emil Botta

Comptes rendus

MIHAIL NASTA 147 « Bibliotheca Orientalis »

STANA SERIANU 149 Un plaidoyer pour la sociologie de la culture

CONSTANTIN TH. CIOBANU 151 Les voies de la sagesse

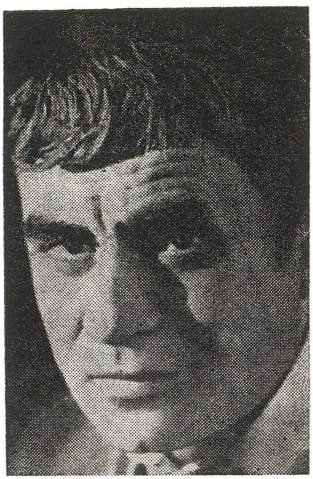
VASILE DRĂGUȚ 153 L'art russe dans une perspective européenne

REVUE DES REVUES

MIHAI COMAN 155 « Convorbiri literare » ● « Vatra »

NOS COLLABORATEURS

A.E.Baconsky



Le registre lyrique de A. E. Baconsky révèle un penseur vibrant profondément aux grands problèmes de la condition humaine menacée de pauvreté spirituelle et de médiocrité civique (voir notamment le volume posthume Corabia lui Sebastian **— « le Navire de Sébastien », 1978). Citons, parmi ses nombreuses œuvres:** Imn către zorii de zi **(«Hymne à l'aube»), 1962,** Fiul risipitor **(«le Fils prodigue»), 1964,** Cadavre în vid **(« Cadavres dans le vide»), 1969,** Echinoxul nebunilor și alte povestiri **(« l'Équinoxe des fous et autres récits»), 1967.**

Le poète — dont le destin s'est brisé à 52 ans, lors du tremblement de terre du 4 mars 1977 — demeure dans l'histoire de la littérature roumaine aussi comme un essayiste remarquable et comme un fécond traducteur de poésie.

RIVAGE

L'eau passée par une nuit d'automne tardif demeure sonnant,
pareille aux lourds fers que j'ai quitté sans bruit — l'eau demeure
toujours plus loin derrière moi sonnant comme une plainte sombre et dure.
Ses voix de métal empoisonné en vain me cherchent — les yeux
troubles et verts ne peuvent plus me rejoindre sur mon chemin
Il me suffit de rire de temps en temps seulement, d'un rire sauvage et éclatant,
dispersant des colombes dans l'air, des colombes ou des images de
ma propre vie — il me suffit de jeter, de temps en temps seulement,
un lambeau de mon écharpe rouge pour voir se levant
une ville ou une forêt nouvelle et de pouvoir m'endormir tranquille,
même si mon sommeil n'est bercé, souvent, que par l'herbe seulement,
qui m'enveloppera une fois lentement, en pleurant, et que je n'ai pour tout oreiller
que ma paume vide et une pierre blanchie par les pluies. Le goût des fleurs
d'acacia me suffit. J'attends le printemps pour mirer mon visage émacié
dans ses ruisseaux, j'attends l'été joyeux et l'automne quand une lumière plus claire brille
dans le regard des hommes, et qu'ils se sourient les uns les autres.

Demeurant parmi eux peut-être ne porterai-je dans mes branches
aucun fruit,
peut-être ne suis-je qu'un laurier solitaire à la tige trop haute
trop frêle. La joie d'être à leurs fronts
un humble ornement me suffit.

LES ÉTOILES ONT DONNÉ SIGNE . . .

Les étoiles ont donné signe que mon destin était ceci,
de ne jamais plus quitter cette cité. Un jour,
vous donnerez mon nom à un peuplier — et un regret
devant le triste gaspillage de mes années vous saisira.
Les aubes chasseront à jamais les légendes,
la rosée lavera son visage des grimaces et des passions,
la rosée au scintillement léger, aux syllabes de flûte,
qui fera fondre toute trace d'hypocrisie.
Des tours croîtront sans cesse — et sur leurs créneaux,
sifflant, se tordant dans les ténèbres, de grands serpents de lumière
inscriront des paroles étranges. De hauts câbles seront
la portée magnétique de mon rêve.
Alors, au crépuscule, je sortirai, je parcourrai
cette cité, couvert de la toge pourpre du temps qui fut mien
et tard, le soir, les piétons rêveurs
tressailliront en m'effleurant.

L'ÂGE

Des prophètes paraîtront . . . des rénovateurs, des hommes de
l'avenir . . .
tous les imposteurs deviendront prophètes, et beaucoup
les suivront lorsque, souillés et les yeux brillants d'avidité,
toujours parlant au nom des autres, ils réclameront pour eux
le pouvoir . . . et vous le leur donnerez car vous serez las, le sommeil
s'infiltre dans l'agitation de vos cités et une couleur
indéfinie signale la putréfaction de l'âge. Attendez,
suivez avidement les grandes publications subtiles
où jamais on ne cesse de courir l'expérience, demandez les grands
hebdomadaires:

de cent pages . . . l'ombre des prophètes y persiste
parmi les mots . . . pâles, ils naissent de leur propre granulation
se nourrissant jusqu'à leur maturité du plasma des mots . . .
croix d'or sur un destin cellulaire . . . chez un poisson mort
c'est la tête qui pourrit la première — dans les civilisations
croulantes
ce sont les mots . . . ravagez tout, agitez-vous, trépidez . . . Amen !
les véritables agités et les forts ne naîtront que bien plus tard,
ceux qui seront, ceux qui balaieront les cendres, se demandant
pourquoi tous ces tas de mots avaient pu sembler nécessaire
et pourquoi toute cette inutile perfection avant la mort,
dorment encore au carrefour des hypothèses en un trop heureux néant.

ESPACE NEUTRE

. . . du lait de chaux et un pinceau . . . besoin d'écrire sur un mur
besoin de ce qui est dur, de matériaux solides, besoin du vertical . . .
le papier invertébré s'étend, la syllabe s'étend
le sens s'étend . . . tout s'étend comme une plaie, à l'horizontale . . .
tout
se couche et tombe . . . boue et feuilles mortes
dans l'automne à œil unique . . . tout est souillé . . .
l'épigone fécondé accouche sans douleur de son maître
à l'horizontale entre quatre murs, et c'est à l'horizontale encore que
serpente
à travers les formules l'ambition de l'arriviste bilieux, et la surface
dissout les reliefs et les noms . . . solitaire en un espace neutre
toi-même surprends les mots glissant, dans la nuit,
s'égaillant sur les métaux abstraits, en quête d'un autre langage
et un soleil inverse de la terre t'enveloppe
dans la cape des affiliés à la Vanitas Aurea *et un frisson*
te saisit, étranger qui écris des vers hideux
tels des oiseaux aux becs dentés.

En français par MICAELA SLĂVESCU

Les options du prosateur RADU FELIX (né en 1945), qui a fait ses débuts comme poète (Memoria lirei — **« la Mémoire de la lyre », 1976), portent sur la mise en lumière de la psychologie des jeunes d'aujourd'hui, vus en plein développement conflictuel de leur personnalité sur le plan professionnel-civique ou sentimental. Cette préoccupation du jeune écrivain est manifeste aussi bien dans le roman** Septembrie **(« Septembre », 1977), que, surtout, dans** Zăpada niciodată stinsă **(« la Neige jamais éteinte », 1979) que nous recommandons ici à nos lecteurs. Le livre se fait remarquer par le naturel des dialogues, la sincérité de l'évocation, par une verve explosive qui n'exclut pas parfois les accents de naïveté consciente.**

LA NEIGE JAMAIS ÉTEINTE

par Radu Felix

Depuis quelques jours, le nord avait commencé à envoyer par-dessus la montagne les signes avant-coureurs du froid. Ils avaient surgi seuls d'abord, effarés, égarés dans l'immense entonnoir fendu du défilé, chassés parfois par le miraculeux serpentement du train sous le flanc de la ville. Cette étrange apparition les rejetait contre l'échine de terre qui séparait les deux rivières, la Prahova et la Doftana et dont jaillissaient les troncs effilés des peupliers et les tours des derricks, noircies par le temps. Vus d'en haut, ils se ressemblaient, les invitant à goûter un repos passager et un peu de silence. À gauche, vers la colline de Muscel, l'air chauffé vibrait, s'élevant en tourbillons énormes au-dessus d'immenses échafaudages couverts de tôle et de tuiles décolorées par la pluie et la fumée. À intervalles réguliers, une bouche invisible laissait échapper des hurlements de sirène et les vols d'oiseaux, ennuyés, semblait-il, par la monotonie de l'endroit, reprenaient leur

course vers le sud. Derrière eux persistait le scintillement du lac dans lequel leur vol s'était réfléchi l'espace d'un instant et, souvent, d'autres oiseaux attardés, perdus, épouvantés par la perspective d'un égarement définitif. Cependant, d'autres volées approchaient, de nouveaux groupes se formaient et de nouveaux départs avaient lieu. Ils descendaient toujours vers le sud, suivant le fil de l'eau, là où l'on soupçonnait la présence du Bărăgan et, comme une secrète promesse, celle de la mer. Ils traversaient d'abord la courbe de la voie ferrée, traçant à leur insu un signe mathématique, toujours le même, comme si l'addition était l'unique opération qui, instinctivement, guidait l'organisation de la migration.

— Où s'en vont-ils donc, se demandaient les voyageurs essayant de déterminer une direction et se laissant aller aux suppositions les plus hasardées. Pourvu que l'hiver ne les rattrape pas !

— Pensez-vous, ils savent parfaitement ce qu'ils font ! Ils ont un système formidable, j'ai lu ça quelque part, et je vous le garantis. J'ai même entendu dire qu'ils pouvaient communiquer entre eux par des sons de différentes fréquences. J'ai lu ça ! . . .

Celui qui *garantissait* ainsi ses affirmations, un petit jeune homme assez bien mis, à allure de mathématicien mais aussi de cruciverbiste enragé (depuis Bucarest il n'avait levé le nez d'un numéro du « *Rébus* » qu'une seule fois, à Ploiești-Ouest pour demander combien de temps ils mettraient encore jusqu'à Sinaia), se dépensait maintenant devant Ștefan Barcian, désireux d'étaler son érudition. Les autres voyageurs ne lui prêtaient aucune attention, préoccupés par leurs propres pensées ou engagés dans des discussions auxquelles le cruciverbiste n'avait pas participé jusqu'alors. En réalité, Barcian ne l'écoutait pas non plus, mais le hasard avait voulu qu'il lui fît vis-à-vis, cible tout indiquée, à la portée de l'érudition du jeune homme. Cela, uniquement parce qu'il avait pris cette place près de la fenêtre. Il voulait tout voir, ne rien perdre du spectacle changeant de l'automne. Le champ ressemblait à une immense carte, diversement coloriée, une carte agricole divisée en parcelles, avec de grandes pièces couvertes de maïs non récolté, couleur de cuivre pourri, avec des meules de paille placées à la lisière des forêts, des acacias peut-être, qui sait? avec, sans doute aussi des semailles. Ça et là, des plans d'eau croupissante, tachetés d'un blanc sale, poudreux. Les hommes, dans le lointain, fondus dans l'infini, ressemblaient à de miraculeuses plantes mouvantes dans un terrain aride, effrayé par sa propre solitude. À droite, ou parfois à gauche, disparaissant d'autres fois derrière des monticules inattendus ou s'enfonçant dans le dartre des forêts défeuillées, la route avançait péniblement, étourdie par la vitesse, mais se laissant dépasser, artère calcifiée qui n'avait rien de commun avec le mirage que Barcian avait craint en juillet et en août. Il y était passé l'été en voiture, évitant Cîmpina et Breaza, coupant au plus court par l'autoroute qui reliait Bănești à Comarnic et était arrivé en une heure et demie à Sinaia. En haut, à la Cote 1400, il avait découvert qu'il se sentait comme chez soi, mais comme *chez soi* dans un autre sens, pas comme à Bucarest dans le studio d'Ina ou dans l'appartement de la famille Barcian. Il donnait un sens particulier à

cette notion, un sens qu'il comprenait organiquement, un sens de *vécu*, que les mots étaient impuissants à définir. Définitivement chez soi, il ne pouvait l'être nulle part. Il ne le pouvait pas parce qu'il avait peur de l'espace compris entre quatre murs dans lequel on pourrait le convaincre, voire l'obliger d'habiter seul ou en compagnie de quelqu'un d'autre. Il ne l'avait jamais supporté. Quand il en avait eu assez de l'atmosphère de famille, il avait déménagé dans un foyer d'étudiants. Il ne savait pas qu'il allait se heurter à des difficultés, il lui avait fallu faire des démarches, faire intervenir des relations de sa mère, le docteur Barcian, pour y être admis. Deux semaines après, il y renonçait parce que ça l'agaçait de dormir dans la même chambre que Ghiţă. Pour que celui-ci le laissât seul, il lui rendait de menus services. Ayant découvert son point faible, Ghiţă en abusait, lui demandant sans cesse de l'argent pour les cigarettes ou pour ses rendez-vous. Il avait quitté le foyer et habité quelques semaines chez une parente puis avait fait la connaissance d'Ina. C'est chez elle qu'il retournait chaque fois qu'il se voyait coincé. Puis, de nouveau, il s'évadait. D'abord il errait au hasard dans un Bucarest qu'il connaissait sur les bouts des doigts, mais avait chaque fois la surprise de constater qu'il lui était étranger. Il s'attardait dans un parc quelconque, dans un bistrot de quartier, se réjouissant de pouvoir, lui, le fils de professeur d'université Alexandru Barcian, l'enfant unique de la famille, passer incognito sous le nez de tant de gens, libre de fumer, de boire du cognac et de l'eau-de-vie, de peloter les Tziganes qui d'un air engageant lui offraient des fleurs ou une chaleur qui lui était inconnue. Ce qui n'aurait jamais pu arriver dans le centre de la ville où à tout instant il pouvait être reconnu par une personne quelconque du cercle de la famille. Il ne craignait pas la sévérité de ses parents, mais les discussions lui répugnaient. Et quand celles-ci finissaient par se déclencher, il fuyait purement et simplement. À la mer ou à la montagne selon son caprice du moment. Il avait sa propre voiture, un Ford superbe couleur de sang, présent qu'il avait reçu à son entrée à la faculté. Il conduisait depuis l'âge de 18 ans et avait même rêvé de devenir cascadeur aux studios de Buftea (s'il n'était pas entré à la faculté il l'aurait sûrement fait). Sinaia le calmait. Un quart d'heure lui suffisait pour atteindre la Cote où il buvait de la bière sentant la glace et les aiguilles de pin, se vautrait sur l'herbe et parlait à Zalmoxis, le père des dieux daces. Il ne croyait pas à ces dieux mais s'obstinait à paraître mystique, un mystique de *facture païenne*, comme disaient les jeunes filles. Cela le rendait plus intéressant, plus profond, et elles avaient alors une autre raison pour l'admirer que sa superbe Ford. Il avait à plusieurs reprises tenté de s'établir maritalement auprès d'Ina, mais après un mois de cohabitation, il se convainquait qu'il lui était impossible de continuer, retirai les papiers de la mairie et ils se séparaient en amis. Il lui revenait cependant pour repartir au bout de quelques semaines. Il ne supportait pas l'idée qu'un autre que lui puisse exister au monde. Seule son existence à lui, unique, obsédante avait un sens. Toute autre existence devait être négligée. Il n'y avait qu'un seul univers: le sien, celui où il pensait et respirait, où il courait ou paressait, où il n'y avait plus de place pour

personne, pas même partiellement. C'est à lui que tout appartenait, pour lui qu'avait été créé le monde...

— Et nous, et les autres, lui avait une fois demandé Ina. Qu'en fais-tu? Je n'existe pas, moi?

— Mais si, tu existes. Du moins il me plaît de le croire. Mais d'autres fois, non! Tu n'existes que par moi, Ina. Et tu n'existes qu'aussi longtemps que *moi* je t'imagine. Au-delà de moi tu n'es rien. Un nom, une ombre. C'est moi qui suis tout...

— Cette façon de penser est tout bonnement dangereuse. Tu me fais peur! Si je n'existe pas pourquoi me recherches-tu? Tu cours après une ombre? Tu vois bien que tu ne sais pas ce que tu dis!

— Question de philosophie, ma chère! Ce n'est pas à la portée de n'importe qui...

— Je comprends. Ce n'est bon que pour toi. Et tu philosophes au lieu de songer à tes études. Que vas-tu devenir?!

— T'occupe pas de ça!

— T'en fais pas, c'est le cadet de mes soucis.

— Tant mieux! Cela me dispense de te donner des explications.

C'est cette façon de penser qui irritait Ina. Ils se querellaient souvent. Lui — impulsif et orgueilleux, orgueilleux surtout. Elle — bonne enfant, un peu naïve. La brouille ne durait pas longtemps. Le lendemain Ştefan passait la prendre avec sa voiture. Il l'emmenait hors de la ville, ils se réconciliaient simplement et tout recommençait comme si de rien n'était. Sa philosophie, les existences singulières étaient oubliées. Ils ne faisaient plus qu'un. Pendant une heure, un jour, plusieurs. Tel une ivresse prolongée. Un rêve qui prenait brusquement fin Place Romană où Ina descendait. Elle habitait près de l'hôpital Ascar, au septième étage d'un vieil immeuble. Ce dernier bout de chemin, elle le parcourait seule. Elle achetait un journal et un paquet de cigarettes — elle en trouvait d'excellentes à « Podgoria » — puis traversait le boulevard et se dirigeait vers la Place des Cosmonautes. Elle y arrivait épuisée. Parfois elle pleurait, ouvrait la radio et dansait toute seule, prenait une douche puis pleurait de nouveau. Sans s'expliquer pour quoi, pour qui! C'était une volupté, comme si les larmes le délivraient d'une douleur, lui apportant en échange la joie attendue... Elle finissait par s'endormir. Ştefan rentrait tard chez lui, s'attardait encore au garage, puis allait se promener sur le boulevard le 6 Mars. Aller au cinéma ne lui disait rien. Chez Capşa il trouvait toujours une table libre, y rencontrait des collègues, offrait une tournée et racontait ses aventures à la mer avec une Suédoise, qui avait nom Helga, ou Karla, ou autrement. Bien que la Suédoise en question ne fût le plus souvent personne d'autre qu'Ina, la fille qui n'avait pas de cheveux blonds, pas d'yeux bleus, qui ne portait pas de lunettes de soleil et ne parlait pas non plus quatre langues, comme le prétendait Ştefan. Une fois qu'ils étaient séparés il ne se souciait plus d'elle, de ce qu'elle faisait ou pensait, si elle se portait bien ou mal, si elle regrettait ou non sa présence. Ina devenait un nom quelconque, dépourvu de toute autre signification...

Au Bureau de projets il s'était vite habitué à une atmosphère d'indulgence. Il pouvait s'absenter, le travail n'en souffrait pas. Il y avait été reçu en usant du nom du professeur Barcian comme d'un passe-partout sans l'en avoir averti et, partant, sans son assentiment. Ce nom était la meilleure des recommandations, la meilleure carte de visite. Le salaire ne l'intéressait pas, du moins pas pour le moment, la *vieille* pourvoyant à ses besoins . . . Il dépensait beaucoup pour l'entretien de la voiture, pour ses voyages hebdomadaires et pour ses escapades nocturnes qui, parfois, se prolongeaient pendant deux ou trois jours. Mais cela ne comptait pas. L'important, pour lui, c'était de se faire remarquer. Il réussissait à merveille à s'imposer aux yeux des autres, par sa persévérance surtout et par une sorte d'intelligence que ses collègues appréciaient. Il croyaient tous que Barcian travaillait en secret à un projet. Il s'y était mis dès la faculté et au début ç'avait été plus difficile mais maintenant, enfin, il avait trouvé le terrain propice à la cristallisation de ses pensées. Ina était la seule à laquelle il ne réussissait pas à en imposer. Elle le tempérait, le ramenait sur terre, l'obligeant à regarder les gens autour de lui, à se juger soi-même par rapport à leur existence et non par rapport à sa propre personne. Ina ne croyait pas à sa bizarre *philosophie*, elle comprenait le monde d'une façon beaucoup plus réaliste qu'il ne s'y attendait et cela le mettait mal à l'aise. Tout comme, depuis quelque temps, le projet auquel il travaillait le mettait dans l'embarras. Il avait besoin de temps pour que certains détails imprévus puissent prendre forme, mais le temps le pressait, l'accablant. Il avait cherché la tranquillité mais à sa grande surprise ne l'avait pas trouvée dans son être intime comme il s'y attendait. C'est encore Ina qui lui avait suggéré une chance. La proposition qu'elle lui avait faite de quitter la capitale, d'aller dans n'importe quelle autre ville du pays, il l'avait accueillie avec étonnement. Comment ça, partir, lui? Et que faire là-bas? Il n'y pensait même pas . . . Mais tout en ayant rejeté l'idée d'Ina, il y était plusieurs fois revenu. Il avait consulté le chef de secteur de l'Institut . . La chose était faisable, s'il y tenait absolument. Il pouvait aller sur le chantier d'une entreprise de la Vallée de la Prahova qui sollicitait d'urgence leur aide pour la construction de nouvelles sections de fonderie. Si donc Barcian le souhaitait vraiment, l'Institut l'y détacherait pour une année. Une année!? Qu'est-ce qu'une année? Un départ et un retour des neiges . . .

Il lui avait été facile d'accepter l'idée d'Ina, parce qu'ainsi, du moins, elle n'allait plus lui rabattre les oreilles avec ce départ soi-disant tenu de lui apporter la tranquillité dont il avait tant besoin. Et s'il en allait être autrement, personne ne l'empêcherait de rebrousser chemin. Car il quittait l'Institut de son propre gré, sans méfait sur la conscience. Cette crainte s'était emparée de lui avant le véritable départ, après une querelle avec Ina. Il commençait à avoir peur du chantier. Qu'est-ce qui lui avait bien pris de demander sa mutation? Certes, si la tranquillité cherchée devait être compromise il y renoncerait . . . Désormais, tout dépendait de sa capacité de résister là-bas. Et à cette résistance, il n'y croyait pas.

— Vous vous rendez compte ce qui leur arriverait sans ça ! Ce serait comme de naviguer sans contrôle sur un vaste océan. Mais avec ce système phénoménal, presque miraculeux, ils réussissent à arriver là exactement où ils se le proposent.

— Et où se sont-ils proposé d'arriver? daigna demander Ştefan à l'enthousiaste cruciverbiste.

— Dans les pays chauds évidemment, répondit celui-ci décontenancé par la naïveté de la question. Il attendait davantage de la part de ce type tiré à quatre épingles, portant des souliers ultra-modernes, un veston à la Mannix, une large cravate de laine, une chemise orange et une montre extra...

— À propos, et vous, où allez-vous?

— Certainement pas dans les pays chauds, répondit Ştefan sur un ton sec, en se levant et en empoignant en hâte sa valise où il avait jeté au petit bonheur un costume et quelques chemises, juste ce qu'il lui fallait pour une semaine ou deux, le temps qu'il pensait résister à C. avant d'obtenir une re-mutation honorable dans la capitale.

Le train venait d'entrer en gare. Ştefan en descendit et, mécaniquement, se proposa de retenir quelque détail insignifiant... Quai numéro quatre... Les voyageurs qui étaient descendus se hâtaient vers la gare et disparaissaient par la porte d'entrée. D'autres se pressaient près des portières des wagons s'interpelant ou s'invitant à monter. Deux femmes, enveloppées de pèlerines imperméables, prenaient congé d'une troisième, plus jeune, dont on n'apercevait que le visage à travers la vitre du compartiment. Un petit visage rond et gras, tout piqueté de taches de rousseur.

— Au revoir, Judith ! Ne nous oublie surtout pas.

— Téléphone-nous dès demain. Mais pas à la maison, ma chère ! À l'entreprise, nous y sommes jusqu'à quatre heures. D'accord?

Derrière la vitre, le visage rond acquiesçait par signes, on n'entendait pas sa voix. Le brouhaha du quai dominait tout. Ştefan était déjà passé par des gares insignifiantes, avait assisté à des départs et des arrivées de trains, mais jamais le bruit ne l'avait autant frappé. Il s'entêta à attendre encore une minute jusqu'au départ du train. Il revit aussi, un instant, son compagnon de voyage, le cruciverbiste, qui avait repris sa pose d'homme préoccupé, attentif. Puis le train s'ébranla doucement et disparut dans l'obscurité vert sombre du défilé.

Sur sa gauche, un pont roulant soulevait, telles des boîtes d'allumettes, les corps de mammouth de tracteurs figés, les introduisant dans la halle immense de l'usine. Le bruit des moteurs, des machines, le sifflement des fourneaux surchauffés et le grondement de tonnerre souterrain produit par le marteau pneumatique, lui parvenaient comme autant de battements d'un pouls étrange. Il demanda à un passant quelle était cette entreprise. Non, ce n'est pas ici qu'il devait se rendre. Un autre nom figurait sur ses papiers: l'Usine Mécanique !...Ce nom ne lui disait rien, il n'en avait jamais entendu parler, ne savait pas ce qu'on y produisait, de quoi elle s'occupait, ce qu'on y faisait avec ces tracteurs couverts de terre argileuse, de boue qui avait séché, couvrant de dartre les chenilles fatiguées.

Il entra dans la gare, traversa le hall central et se retrouva devant un arrêt d'autobus. Quelques retardataires attendaient.

— Pour aller en ville? !

— Oui. Vous aussi?

— Il vient tout juste de partir. Le suivant viendra dans un quart d'heure à peine. Cela me fera perdre la correspondance pour Telega ! . . . Si j'avais couru un peu, je l'aurais attrapé. C'est bien ma chance ! Vous venez de loin?

— De Bucarest.

— Moi aussi. Mais on ne s'est pas vus dans le train ! Vous savez, moi je fais chaque jour la navette. Je suis là-bas les cours d'une école technique. J'habite Brebu, le village de Brebu, j'y ai une maison, celle du vieux bien sûr, mais elle est quasiment mienne, pas vrai? Après le bachot je me suis dit que la faculté ne me convenait pas. Mais une école technique ça valait le coup. Un mois encore et ça y est. Me voilà technicien ! Pas mal, n'est-ce pas !? Travail de technicien, salaire de technicien, on ne crache pas dessus.

Ştefan l'écoutait distraitement. Il mesurait du regard les collines des alentours, des collines couvertes de forêts vers l'ouest, dénudées, comme passées au rasoir, vers l'est.

— De quel côté est la ville, demanda-t-il, uniquement pour dire quelque chose.

— Vous n'êtes encore jamais venu chez nous !?

— Non, jamais par train. J'y suis passé en voiture, mais maintenant, d'ici, je n'arrive pas à m'orienter.

— Là-bas, au-delà de la colline. La rivière coule de l'autre côté du stade. En montant, sur votre droite, c'est la ville. Chez qui allez-vous?

— J'ai affaire . . .J'ai affaire à l'usine . . .

— Ben, il y en a plusieurs. Vous voulez qu'on vous pilote? Vous croyez vous débrouiller tout seul?

— J'essaierai, on verra bien. Je veux d'abord m'assurer d'une chambre à l'hôtel.

— Ça c'est plus difficile. Il y a bien un hôtel, près de l'ancienne pompe à essence, un tout petit hôtel, mais on le confond presque avec l'atelier du cordonnier voisin, on s'y trompe parce que leurs portes d'entrée sont côte à côte. On dit que l'on va construire un hôtel moderne dans le centre. Mais ça va durer ! Moi, d'ailleurs, je n'y crois pas trop. Et puis, qui va s'engager à démolir les magasins du centre? Ce sont de vieux immeubles. Et le terrain n'est pas bon, lui non plus.

— Comment cela?

— C'est comme je vous le dis ! Chez nous on a longtemps extrait du pétrole et des vides se sont formés dans le sol. Qui a le courage de construire un immeuble avec je ne sais combien d'étages sur un terrain qui est comme une vessie? ! Si un beau jour elle éclate, c'est fini . . . Le temps de dire ouf, et tout l'immeuble se retrouve au sous-sol !. . . De sorte que, pour le moment, on tergiverse.

Il avait une certaine manière de peser sur les mots, une manière pédante, qui agaçait Ştefan. Comme s'il ne les prononçait que pour le plaisir de s'écouter. Le dernier surtout... tergiverse... Il l'avait presque épelé, syllabe après syllabe, découpé en tranches... Comme s'il venait de le découvrir... ter-gi-ver-se... Puis brusquement, comme pour contrebalancer le ton, il s'était mis à tirailler la visière de sa casquette à carreaux avec un semblant d'indignation.

— Allez ! Manque d'initiative.. Voilà l'autobus qui s'amène ! Je m'étonne qu'il ne soit pas en retard comme de coutume. Montez donc, vous allez descendre avec moi et je vais vous montrer où se trouve l'hôtel. Sinon vous vous retrouverez dans la cordonnerie. Sans blague !

L'autobus démarra aussitôt, mais s'arrêta une centaine de mètres plus loin, près du stade.

— Voyez, ici c'est le stade de l'Usine Mécanique. Ils ont une équipe de football en deuxième division. C'est toujours ça !... ils n'ont pas eu de chance, car pour ce qui est des hommes et des conditions, Dieu merci ! Plus loin, vous allez voir, il y a un pont formidable qui enjambe la rivière. Pour le petit train de Telega, une course ouvrière, qu'on a baptisé la *teleguţa*...

Le pont était resté en arrière, sur la droite. L'autobus montait maintenant à travers une rue nouvelle, qui contournait la voie ferrée et aboutissait dans la partie nord de la ville, entre la Fabrique de bas et une entreprise de transformation du bois. Son guide occasionnel le mettait au courant de tout ce qu'il jugeait être nécessaire à un voyageur venu pour la première fois dans la ville.

En descendant d'autobus, après avoir appris où se trouvait l'hôtel, il prit congé d'un signe de tête.

Dans le hall de l'hôtel régnait une odeur pénétrante d'encaustique, de cigarettes bon marché et de ragoût; il y avait certainement une cuisine au sous-sol ou quelque part à proximité. Mais à la réception il n'y avait personne, un vieux téléphone bourdonnait comme un transistor aux piles presque mortes, le réceptionnaire était sorti, persuadé qu'il n'y avait pas de client à espérer à cette heure. Barcian chercha des yeux un fauteuil où s'asseoir, ou bien un canapé, ou quoi que ce soit qui lui permît de se reposer. Inutilement. Par une porte dont il n'aurait pas soupçonné l'existence, sur la droite, une femme entra, suivie par une odeur encore plus prononcée de ragoût, une femme entre deux âges, enveloppée dans une robe de chambre qui naguère avait dû être verte, d'un vert Nil délavé, décoloré par le soleil, bordée d'une imitation de dentelle en coton, négligemment travaillé au crochet. Une robe de chambre courte, avec des poches profondes, appliquées, ornées de la même bordure au crochet. Elle se précipita sur le téléphone, ignorant la présence de Ştefan.

— Allô, oui... Un instant s'il vous plaît. Vous désirez?... Non, c'est quelqu'un d'ici !... Excusez-moi...

Elle couvrit le microphone en pressant le récepteur contre sa poitrine et s'adressa de nouveau à Ştefan.

— Vouz cherchez quelqu'un? Allons, vite...

— Je voudrais une chambre... C'est vous le réceptionnaire?

— Ben, c'est pas écrit ici?!

Barcian ne l'avait pas remarqué. Sur le bord du bonnet qui pesait lourdement sur la toison brune de la femme, était en effet écrit *reception*, en lettres blanches, presque effacées. Ou plutôt avait été écrit, parce que maintenant il ne restait plus que la marge non usée du tissu où les lettres avaient naguère figuré.

— Excusez-moi, je ne savais pas! Les langues étrangères sont... vous savez.

— Laissez tomber, on les connaît les types comme vous! Seul?!

— Comment?!

— Vous êtes seul, l'ami?!

— Bien sûr!

— Voyons, ne faites donc pas l'étonné, comme ça! Vous pouviez bien être accompagné, hein?! Pensiez-vous que j'allais demander vos papiers? Je ferme les yeux, moi. La jeunesse, aujourd'hui, a sa propre personnalité, elle a... De sorte que... Attendez un instant que j'en finisse avec ce téléphone.

Barcian était tout interloqué. Il n'était pas préparé pour une telle conversation, et pourtant l'intention de la persifler l'avait effleuré un instant.

— Que veux-tu que j'y fasse, ma chère, j'ai un client! Oui, je suis pressée. Non, je n'ai pas trouvé. Ah ça, tu en as des bonnes! Ils n'en ont apporté, ma chère, qu'une trentaine, et moi je n'ai pas réussi à en avoir. Que veux-tu, il y en avait plus de cent qui étaient inscrits sur une liste, sans compter ceux qui avaient du piston! Une autre fois, oui, c'est bien ce que je me suis dis. Mais je le regrette parce que moi, vois-tu, j'ai toujours rendu service à Luminița. Chaque fois qu'elle avait besoin, paf, un coup de téléphone... Et je te prie, et attends que je t'explique, et patati! et patata! tu sais bien tout ce qu'on raconte quand on est dans l'embarras! Une vraie poire que j'ai été, mais c'est fini, fini au grand jamais... N'ai-je pas raison? Dis-le lui, dis-le lui pour qu'elle le sache. Je te quitte maintenant, parce qu'il y a mon ragoût qui brûle...

Elle disparut par la même porte par laquelle elle était venue. — Eh bien! se dit Barcian en souriant, je ne me suis pas trompé, il s'agit bien aussi d'un ragoût. L'écouteur n'avait pas été raccroché et à l'autre bout du fil on continuait de parler. Se souvenant des facéties de son adolescence, Ștefan souleva le récepteur.

— ... moi je dis à Marta de cesser ces pressions stupides, cela n'a aucun sens, ne trouves-tu pas?! Après tout, George est libre de faire son choix, pas vrai? Ce n'est plus comme par le passé quand ils pouvaient vous forcer à accepter qui ils voulaient... Et puis qu'ils me fichent la paix avec cet ours mal léché qui ne vaut pas un clou! Il a beau être ingénieur dans les textiles, il n'est pas meilleur qu'un autre? Allons donc!

— Allô, la camarade, allô, je vais remettre votre mandat au *clou*, ou au poste de police, intervint Ștefan à l'improviste.

— ... je ne comprend pas, Mariana, t'es devenue folle!

— De quoi tu te mêles, camarade, tu vois bien que c'est la police qui parle? ! Raccroche.

— . . . Nom de Dieu, ils sont tous devenus fous avec leurs téléphones ! Comme qui dirait, on cherche le diable et on tombe sur sa mère ! Pardon, camarade, excusez-moi !

Demeuré seul, Barcian eut l'idée de renoncer. Il était mal tombé, lui aussi. Peut-être eût-il mieux valu tenter sa chance à côté, à la cordonnerie. Mais où aller?

— Et comme je vous le disais, parce que je crois bien que je vous disais quelque chose au sujet de la jeunesse . . .

— Oui, vous me disiez. Mais une chambre, vous n'en avez pas? Je suis littéralement mort de fatigue.

— Bien sûr que nous en avons. Pas fameuses, parce que chez nous le confort . . . à la grâce de Dieu ! Mais c'est toujours mieux que rien. Le 14 vous convient-il? Ou bien le 16, elles sont libres toutes les deux. Et à deux lits chacune, je n'en ai pas d'autres.

— N'importe laquelle, pourvu que j'y sois tranquille.

— Le 14 donne sur la rue. Après minuit il n'y a plus de bruit. Mais jusqu'alors, l'autre est meilleure, qui donne sur la cour. Seulement, vers les deux heures, les chiens et les coqs des voisins s'éveillent et il n'y a plus moyen de dormir. Choississez.

— Va pour la première . . .

— Vos papiers . . .

— Vous disiez que . . .

— Oui, je disais . . . Mais ma collègue vient me relever à dix heures et alors . . .

La réceptionnaire prit sa carte d'identité et, tout en marmonnant, nota sous les différentes rubriques du registre, ses nom, prénom, adresse, la série et le numéro de la carte.

— Combien comptez-vous rester?

— Jusqu'à demain. On verra ensuite.

— C'est vrai, chez nous il n'y a pas de confort comme dans la capitale. Pour une nuit, passe encore. Voulez-vous que je vous conduise?

— Non, merci. Je me débrouillerai bien. Quelque chose à boire, peut-être, si vous avez.

— Ça, catégoriquement non. Seulement au café du coin, parce que nous, nous n'assurons pas les consommations. Bonne nuit.

Elle était redevenue polie, la mauvaise humeur qu'il manifestait lui ayant fait abandonner la familiarité du début. Effrayée par l'inquiétante odeur de ragoût, elle disparut de nouveau par la porte camouflée.

La chambre ne lui plut pas. Elle avait cet air de vieille maison où depuis longtemps personne n'a plus mis les pieds. L'ampoule qui pendait du plafond, énorme pour les dimensions exiguës de la pièce, révelait la poussière qui s'étalait partout; sur la table, sur les vitres, dans les encoignures, dans les verres. Les rideaux étaient écartés, comme les avait laissés le dernier client, on voyait dans la rue des voitures rouler dans les deux sens, on

klaxonnait avec force, un vendeur de beignets soufflés offrait sa marchandise sans ménager son larynx. D'en face, où, sur un terrain vague, quelque chose qui ressemblait à un bazar était aménagé, parvenaient des clameurs infernales invitant les clients au tir sportif, à des tombolas de toutes sortes ou à des démonstrations de force et d'agilité. Par la fenêtre ouverte on pouvait tout enregistrer...

— ... approchez ! il y a encore quelques billets, les derniers ! Vous aurez la chance de voir en chair et en os, de près ... approchez ! entrez chez Gina, la reine des eaux, et de la terre, venez chez Gina, la sirène, la reine des eaux, que tous les marins ont pris en chasse ... venez voir le colosse Mişu, l'homme de fer, il est ici en chair et en os ! ... deux lei seulement, et vous pouvez les voir, pour la dernière fois, dans votre ville ... allons, entrez, hâtez-vous, car le rideau se lève, j'allume les lumières et le spectacle va commencer ! ...

Barcian baissa le store et s'étendit sur le lit mœlleux où son corps enfonçait. Des fragments du baratin de dehors persistaient dans ses oreilles. Il lui semblait voir, en chair et en os, la sirène Gina, la reine des eaux, il sentait Mişu, l'homme de fer, tout près de lui et il en frissonnait. Il aurait aimé prendre une douche mais l'eau ne coulait pas. Il se déshabilla et, pour échapper au monde extérieur, se cacha sous le poids de plomb de l'oreiller. Politique d'autruche, comme si le silence du dehors était le principal ...

*

— Pourquoi ne veux-tu pas me dire quand tu partiras?

— Que t'importe, Ina !

— Il m'importe peut-être ... Je pourrais t'aider. Un conseil n'a jamais fait de mal à personne.

— Laisse tomber. Je saurai bien me débrouiller pour quelque temps.

— Quelque temps ... Et pendant *ce temps* est-ce qu'on pourra se voir? !

— Ça dépend. Quand je passerai par Bucarest.

— Ou bien quand je passerai, moi, par C ...

— Pour y faire quoi? !

— Voir ma famille ! Tu oublies que j'y suis née et que j'ai grandi là-bas? À vrai dire, tu as toujours tout oublié. Tout, Ştefan.

— Tu m'en avais parlé? !

— Plusieurs fois. Mais cela ne t'intéressait sans doute pas. Rien n'intéresse plus l'ingénieur Ştefan Barcian. Tu n'as su être gentil avec moi qu'une seule fois. J'aimerais croire que ce n'était pas par hasard. Sais-tu quand?

— Non, je ne me rends pas compte.

— C'était un jour de 1er mars ... J'étais seule, comme toujours. Tu étais venu avec des fleurs, des fleurs toutes fraîches, des perce-neige ... Tu as sonné ... Je savais que c'était toi, je le sens chaque fois que tu viens ... D'après le bruit des pas, d'après ... D'après l'atmosphère ...

— C'était moi, Ina?

— J'ai fait exprès de ne pas ouvrir. Sans t'énerver, tu as insisté. Puis

tu as posé les fleurs sur la poignée de la porte. Tout cela je le sentais, je le voyais presque, comme dans un film. J'étais contente. En quelque sorte je me moquais de toi. Tu étais si près de moi, effrayé, ému, et surtout tu ne savais pas que je t'observais. Ce fut gentil de ta part. Je n'ai pas voulu intervenir. Je n'ai ouvert qu'après ton départ. Si tu étais entré comme d'habitude, tu aurais jeté les fleurs sur la table: « Voilà, je t'ai apporté des fleurs pour que tu ne plaignes plus de moi, qu'elles te suffisent pour toute l'année. » Et tout aurait été gâché.

— Tu crois?

— J'en suis persuadée, Ştefan. Tu as toujours procédé comme ça. Toi, avec tes systèmes philosophiques, tu n'as jamais su qu'ignorer les autres. Ah, j'oubliais, et je ne veux pas être injuste envers toi. À un moment donné, tu t'es beaucoup intéressé aux parents du Canada de ma collègue Emilia . . . Ou, plus exactement, à son oncle et à sa cousine Betty. Quand ils sont venus à Bucarest tu as été plus qu'aimable avec eux. La pauvre Betty ne savait plus que penser. Il a manqué de peu que tu ne demandes sa main !

— C'est toi qui le dis, maintenant !

— Tu l'as dit aussi, Ştefan. Reconnais-le. Pas en roumain, il est vrai. Car le futur ingénieur Barcian avait appris le français et l'anglais dans sa famille. Moi et Emilia nous parlions roumain avec Betty. D'ailleurs, c'est elle qui le voulait ainsi, pour ne pas oublier la langue de ses parents. Tu nous amusais, Ştefan. Mais parfois j'en rougissais. *I am sorry.*

— Sérieusement? ! Et que sais-tu encore?

— De toute façon, beaucoup plus que tu ne penses.

— Par exemple?

— Ça n'en vaut pas la peine. Quel sens ont les paroles, Ştefan !? Nous nous payons de paroles depuis des années. Des paroles, c'est ce que les miens aussi m'ont offert, à la maison. J'ai toujours été la brebis galeuse de la famille. Quand j'ai terminé le lycée, j'ai voulu m'inscrire à la faculté. Ils m'ont tout bonnement traitée de folle. Il s'agissait bien de faculté pour moi ! Un métier, criait mon père. Qui apprend un métier a son avenir assuré. Possible, je ne dis pas non. Mais moi je voulais un autre métier que celui de vendeuse dans un magasin de denrées alimentaires. Bien que je ne considère pas que ce soit là un métier honteux.

— Surtout si l'on est un bon vendeur, poli, ajouta malicieusement Ştefan.

— Je me suis tout simplement enfuie de chez moi. Je me suis présentée au concours d'admission et j'ai été reçue avec la mention « bien ».

— Tu t'es présentée au concours et tu as été admise, dis-tu? !

— Tu ne me crois pas? Toi non plus tu ne me crois pas ! . . .

— Et pourquoi as-tu renoncé?

— J'ai dit ça, moi? !

— Alors ! Je n'y comprends plus rien.

— J'ai terminé mon droit depuis près d'un an et demi. Et depuis tout autant de temps je travaille au ministère de la Justice.

— Ina, tu plaisantes? Ce n'est pas possible !

— Je te le répète, c'est la vérité vraie.

— Mais comment n'en ai-je rien su? Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de toi? Tu es un grand mystère pour moi !

— Cela ne t'intéressait pas, Ştefan. Tu ne voyais en moi que...

— Et toi?

— Moi? ! Moi, je t'aimais, Ştefan. C'est tout.

— Comment as-tu réussi? Sans famille, sans argent, toute seule?

— Je ne sais pas. Ou plutôt, si je le sais, je ne veux pas m'en souvenir. C'est trop triste.

Les chagrins d'Ina provenaient en premier lieu de sa famille. Son père, Gheorghe Mihăilă, contremaître chaudronnier qui avait grandi aux Ateliers Centraux de C., avait été mis à la retraite avant terme comme invalide de guerre. Mais il ne s'entendait pas bien avec Anica, sa femme, une brune toute menue, Dieu sait pour quelles raisons. Quand il réussissait à s'échapper pour aller en ville, Gheorghe oubliait d'en revenir et ils le retrouvaient ivre mort, sous une table dans quelque cabaret. De là, les disputes. Les enfants étaient partis chercher leur chance ailleurs. L'inconduite de leur père leur faisait honte. Sultana, l'aînée, avait trouvé mari à Telega, Gelu était parti faire ses études à Iaşi, où il s'était aussi marié. Ina avait fui à Bucarest. Elle avait agi à sa guise, effrayée par l'opiniâtreté du vieillard qui s'était brusquement acharné contre le seul enfant resté à la maison. Il avait vu les autres s'éloigner et il se faisait difficilement à l'idée de rester seul après avoir eu pendant tant d'années la maison pleine d'enfants. Sa femme lui reprochait à cor et à cri que c'était bien lui et son vice qui avaient chassé les enfants et qu'il n'était plus temps maintenant de se lamenter et de s'en prendre à la benjamine. C'était trop tard, il ne s'était pas réveillé à temps. Qu'il laisse la fille tranquille, qu'elle fasse comme bon lui semble. Ina s'était réjouie de l'entendre parler comme ça. Elle savait que sa mère avait toujours été du côté des enfants et l'aimait surtout pour ces dernières paroles. En effet, elle voulait décider seule de sa vie, elle avait assez appris à ce sujet en jugeant la vie des autres et sa décision était prise. Mais elle ne savait pas qu'il existait aussi des moments où il est difficile de prendre seul une décision. Elle ne l'avait appris que plus tard, quand elle avait connu Ştefan Barcian. Depuis lors, elle n'était plus tranquille... Elle s'était éprise de lui. Sa seule présence la mettait dans un état qu'elle ne s'expliquait pas, un état d'ivresse qui donnait du sens à sa vie. Mais elle souffrait de son manque d'intérêt, de son égoïsme inconcevable qui le poussait à ne tenir compte de rien pour se mettre en évidence. Elle espérait qu'il ne s'agissait que de quelque chose de passager. Sans quoi elle aurait dû renoncer à lui et, pour le moment, elle ne trouvait pas la force de le faire. Même les conseils de sa mère ne pouvaient lui être d'une grande utilité en l'occurrence.

— C'est curieux, très curieux, poursuivait Ştefan son dialogue imaginaire. Vois-tu, Ina, je ne me suis jamais demandé qui tu es, d'où tu viens, ce que tu fais, et, pour être odieusement ingrat jusqu'au bout, ce que tu penses... Bien qu'il fût un temps où nous étions comme mariés...

— Vraiment jamais?

— Jamais, je t'assure. Au fait, pourquoi me le serais-je demandé? Tout était si naturel.

— Pour toi!

— Pour toi pas, Ina?

— A un moment donné j'ai voulu rompre, mettre un point à notre histoire. Peut-être vais-je le faire maintenant. Et le beau voyage prendra fin. Moi je me retrouverai les pieds sur la terre, toi tu m'oublieras et tout sera on ne peut plus naturel. Nous nous serrerons poliment la main comme il convient à des gens civilisés. N'est-ce pas?

— Ta lucidité masque à peine le sarcasme!

— S'il en est ainsi, le sarcasme est pour moi. Toi, tu n'as rien à y perdre. Rien, ou presque rien.

— Et toi?

— Vous autres hommes, vous vous connaissez si mal que parfois je me demande comment vous osez nous juger. C'est révoltant! Vous vous empêtrez dans les formules et les définitions et ne réussissez même pas à approcher de l'essence. Parce que vous oubliez la vérité la plus importante, à savoir que les femmes sont des êtres humains. Pas des objets à cataloguer, ni des notions à interpréter et à para-interpréter, mais des êtres humains qui jugent, pensent, aiment, souffrent, tremblent, pleurent, travaillent. Peux-tu comprendre cela, Ștefan?

— Admettons que je la comprenne!, que me faut-il faire?...

— Partir. Partir là où tu as décidé de le faire, travailler, chercher *toute la tranquillité* dont tu as besoin, apprendre à voir les gens qui t'entourent, c'est ça que tu dois faire. Partir. Et ne revenir que lorsque tu auras acquis la conviction qu'il y a encore des millions et des millions d'autres hommes qui existent à ton insu! Quand tu réussiras à le comprendre, quand tu apprendras que le monde n'a pas été créé pour la joie et la tranquillité de l'ingénieur Barcian, l'unique existence possible dans l'univers...

— Ina, tu le veux vraiment... Penses-y bien, la séparation...

★

Non, pas moyen de dormir. L'oreiller était lourd, la sensation qu'une plaque de plomb pesait sur son oreille était devenu intolérable, le bruit monotone du train roulant sur les rails faisait encore vibrer ses tympans... il revécut ensuite l'entretien qu'il avait eu dans son compartiment, son attente dans le hall malodorant, auprès du téléphone, écoutant les propos décousus que quelqu'un débitait à l'autre bout du fil, il se remémora le baratin du forain... Il rêva qu'il se trouvait dans un désert, seul parmi de gigantesques dunes de sable... Il se réveilla tout en nage minuit passé, but de l'eau et se calma. Il tourna le commutateur. La lumière tuée appela l'obscurité du sommeil et ce fut comme une chute dans le plus profond de son être.

L'aube baignait la ville dans une lumière laiteuse. Il avait plu pendant la nuit et l'air avait un goût âpre. Une écœurante odeur de mazout, d'essence, d'eau croupie, de poussière arrosée par la pluie, un amalgame d'odeurs âcres flottait comme un mauvais brouillard par-dessus les rues et les maisons. Le champ de foire de devant l'hôtel dormait, portes fermées. Une femme, vêtue d'une mauvaise vareuse matelassée, balayait les papiers dans la rue et les entassait dans un tombereau bleu. Matinal et rasé de frais, un agent dirigeait la circulation pas trop intense. Barcian retint ses traits bien qu'il les jugeât « impossibles », ne pouvant autrement qualifier son aspect. La moustache seule lui donnait un air fringant, qui eût pu être intéressant s'il n'avait porté ces horribles lunettes, petites et rondes, comme celles des mannequins sur lesquels, cet été, il avait tiré à la foire de la *Drăgaica*, à Buzău. De passage par la ville, il avait entendu parler de la fête traditionnelle de l'endroit et avait tenté sa chance... Deux lei le coup, chaque coup gagnant ! Il avait gagné une tablette de chocolat qu'il avait donnée ensuite à un enfant de Bohémiens. Il avait visé et tiré en plein sur le mannequin à lunettes. Ina avait tiré elle aussi mais avait raté sa cible. Il se rappelait maintenant tous ces détails. Curieux ! Il n'y avait jamais repensé depuis. L'agent faisait tourner ses bras selon un certain rituel, avec une précision digne d'envie, dirigeant les voitures soit vers l'artère centrale, soit vers la droite, le long du marché, vers la Raffinerie et le Tribunal, leur faisant éviter le centre de la ville.

Barcian avait appris où se trouvait le chantier mais n'était nullement pressé de s'y rendre. Peut-être ne l'y attendait-on même pas... Il entra dans un bistrot et commanda un café, des noisettes et de la charcuterie. Le garçon le regarda effaré, ne sachant que répondre. Il n'avait rien de tout ça. Le client devait se rendre au restaurant !

Barcian quitta le bistrot et se mit à la recherche d'un restaurant dans le centre de la ville. Il découvrit un milk-bar et se contenta d'un café. Un quart d'heure après il en demandait encore un et des œufs sur le plat. Tout comme chez lui, à la maison. Il voulait voir la ville, les gens. Il sortit dans la rue. Quelques vieilles femmes traversaient la rue, passant d'une vitrine à l'autre, à la recherche de qui sait quelles bricoles, deux cyclistes s'entretenait à voix basse, un individu portant un bleu de travail collait des affiches de couleurs sur le mur non crépi d'une maison. Sur l'asphalte luisant, une voiture glissait, de temps à autre, tel un lézard effrayé. Après c'était le silence. Et le brouillard...

Des volées d'oiseaux naviguant parmi les cordes de la pluie.

Le désert...

La plainte d'un train. Le sifflet de la locomotive annonçait le passage du serpent noir sous le flanc de la ville, la faisant frémir.

De nouveau le silence.

Au-delà de l'asphalte de la ville les chemins se perdaient dans les champs. Jusqu'aux portes du chantier, tout en marchant, Barcian sentait la colère monter en lui lorsqu'il pensait à Ina. Il maudissait le moment où il avait accepté son idée. Il ne s'attendait pas à un lieu aussi désert, baigné

par une pluie à travers laquelle il ne réussissait qu'à grand-peine à trouver son chemin. Le directeur de la fabrique qui patronnait les travaux d'extension, parce que, en fait, le chantier représentait l'extension d'une unité métallurgique, l'attendait. L'arrivée du nouvel ingénieur lui avait été annoncée depuis deux jours. Il s'étonnait même du retard.

— Il m'a fallu mettre au point certaines affaires à Bucarest. Mais maintenant je suis à vous.

— Oui, mais pour le moment, camarade ingénieur, il nous faut enregistrer deux jours d'absence. Un de plus et... Vous connaissez la loi, je pense?

— Mais voyons !

— Je ne plaisante pas, camarade ingénieur ! Dans le Code du travail il est nettement stipulé que...

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de me renvoyer ! réplique Barcian, mécontent. Vous avez besoin ici d'un ingénieur, ces halles ne vont pas s'élever toutes seules ! Deux jours, qu'est-ce que c'est que deux jours, une bagatelle ! C'est bien vous qui m'avez fait venir...

— Je sais, lui coupe la parole le directeur Iulian Crunteanu. Je sais ce que vous voulez dire. Des arguments de ce genre ne vous excusent pas, camarade ingénieur. Parce que, même si nous avons besoin de spécialistes, nous ne pouvons tolérer l'indiscipline. Sous n'importe quelle forme ! Comprenez-moi bien ! C'est à nous autres chefs de donner l'exemple ! Sans ça comment exiger d'eux ponctualité et discipline? !

— Je tâcherai de me conformer. Mais je ne reste à C. que si on m'offre les conditions nécessaires pour le faire. Vous n'allez pas prétendre que je fasse la navette par train, parcourant deux cents kilomètres par jour !

— On trouvera une solution. Il n'est bien entendu pas question de navette et ni de loger à l'hôtel. On trouvera une solution.

— Et en attendant? !

— Restez encore un jour ou deux à l'hôtel. Puis tout sera résolu. La direction, le syndicat s'en occuperont... Je vous prie de vous préparer pour la vie de chantier... c'est-à-dire bleu de travail, casque protecteur, bottes en caoutchouc... Je vais faire venir quelqu'un pour vous conduire au magasin d'effets. Donc, au travail !

Le directeur avait quitté le bureau depuis près d'un quart d'heure. Barcian, demeuré seul, s'ennuyait. Il demanda à la secrétaire:

— Est-ce que votre directeur va revenir?

— Mais il n'est parti nulle part ! Il est par là...

— Très bien, mais moi, qu'est-ce que je fais? Il disait qu'il allait envoyer quelqu'un pour me conduire au magasin...

La secrétaire eut un petit sourire qui semblait dire qu'elle savait quelque chose qui échappait à l'ingénieur Barcian. Puis elle ajouta:

— Je commence à en avoir assez de ces trucs... S'il a dit ça, alors c'est sûr qu'il n'appellera personne. Vous ne le connaissez pas, mais moi j'ai usé ma jeunesse ici. Que vous a-t-il encore promis?

— Que dans quelques jours la question de mon logement sera résolu·

— Tiens, tiens . . . Vous avez bien fait de me le dire. Voilà ce que vous devez faire. Allez d'abord au magasin, cherchez-y le camarade Şandru et demandez-lui les effets dont vous avez besoin. Quand vous aurez fini, cherchez notre chauffeur, il se nomme Panaitescu . . . Il a une foule de relations et en un tour de main il vous trouvera un logement.

— Et alors, la direction, le syndicat dont parlait le directeur Iulian Crunteanu ? !

— Camarade Barcian, je vois que vous êtes encore bien jeune, allez, occupez-vous de vos affaires comme vous l'entendez. Qu'est-ce qui vous prend d'écouter ce qu'*il* dit ! Le comité syndical se réunit à la grâce de Dieu, les gens parlent et le directeur dessine des cubes . . .

— Plaît-il ? !

— Mais oui, il dessine des cubes, des losanges, des cercles, des carrés . . . Sans blague ! Il est rare qu'il dise un mot. Quant à sanctionner quelqu'un n'en parlons plus ! Il nous menace, il dit qu'il va porter plainte contre nous et sais-je moi quoi encore. En fait, de temps à autre, il se contente de nous faire payer une amende quelconque.

— Merci, camarade . . . Par où va-t-on au magasin ?

— Par la cour. En sortant, prenez à droite, c'est écrit sur la porte . . .

Après qu'on lui eut remis son équipement de chantier, Barcian s'installa au bureau qui lui avait été réservé dans une baraque vide. Un téléphone vert, aux chiffres effacés ou seulement sales, quelques cendriers, des affiches de la protection du travail, des dessins éparpillés au hasard. Rien de l'élégance de son bureau à l'institut. Il prit l'écouteur et demanda le Cabinet technique. Il voulait savoir s'il avait encore quelqu'un de service au chantier à cette heure parce que lui, il n'y voyait personne. Oui, il y avait. Le contremaître Zissu, qu'il pouvait trouver au garage s'il avait besoin de lui. Il demanda le garage. En effet, il était là.

— Pourquoi n'êtes-vous pas ici, camarade ? Vous ne travaillez pas au garage que je sache !

— J'arrive. Le docteur de la fabrique a des ennuis avec sa voiture, il m'a prié de . . .

— On ne discute pas. Vous vous présentez immédiatement chez moi.

— Compris, camarade ingénieur . . Je vous salue. Puis, après avoir raccroché : Mince alors ! il est venu avec la discipline c'lui-là ! On en verra des dépassements de plan maintenant, encore mieux qu'avec l'autre qui s'en est allé l'oreille basse . . . Nicolau, fixe le couvercle ! Ça y est, c'était le delco . . . Le chef m'appelle, tu entends, il est arrivé !

Barcian attendait, très calme. Il s'était proposé, il sentait que c'était nécessaire de ne pas s'énerver. Il lui fallait d'abord consulter les papiers pour voir dans quel stade se trouvait la construction, puis tout contrôler sur les lieux. Il ne fallait pas s'en faire à cause d'un contremaître qui n'était même pas au courant de son arrivée.

— A vos ordres, camarade ingénieur. Je suis le contremaître Zissu, à vos ordres.

— . . . ingénieur Barcian. Et laissez ces formules, nous ne sommes pas au régiment. Voyons un peu dans les papiers quelle est la situation, puis nous nous rendrons sur le chantier. Montrez-moi la documentation et les cahiers de rapport quotidien.

Le contremaître n'était pas un sot, cela sautait aux yeux. En matière de chantier, il pouvait, au besoin, mener n'importe qui par le bout du nez. Il savait par où commencer et où il voulait en venir. Il savait ce qu'il fallait dire et surtout comment il fallait le faire. Barcian se rendit compte qu'il avait l'esprit vif et l'accepta, il avait besoin d'hommes comme lui. Cependant les papiers ne lui apprirent pas grand-chose, du moins pas pour le moment. Ni les quelques squelettes de béton et d'acier en prolongement de la fabrique. Les nouvelles halles de la future zone d'extension ne pouvaient encore être imaginées qu'à partir des points de répère plantés dans le sol labouré par les tracteurs et les pluies.

— La situation n'est pas fameuse, contremaître Zissu ! . . .

— Ça, vous avez raison, mais nous avons suffisamment de temps pour rattraper le retard. Avant que la neige ne tombe, nous les aurons couvertes. C'est comme si je les voyais déjà terminées. Après, il n'a qu'à neiger et à pleuvoir ! À l'intérieur c'est plus simple. Surtout que chez nous les hivers sont timides comme des pucelles.

— Tiens? !

— Parole d'honneur. Même que je m'étonne que les hivers ne soient pas plus rigoureux, vu que nous sommes à deux pas des Bucegi. Peut-être que les collines d'alentour nous protègent, vous ne croyez pas?

— Possible. L'autre ingénieur, pourquoi est-il parti?

— Qui ça, Pîrvu? . . . Ah, lui, c'était un homme habitué à changer de place, qui ne restait longtemps nulle part. Il paraît qu'il a eu aussi une fâcherie avec notre directeur, enfin, nous ne savons pas très bien ce qui s'est passé. Ce qui est certain, c'est qu'il n'est plus revenu !

— Depuis quand?

— Depuis deux semaines environ, nous ne savions quoi penser. Les gens aussi se le demandaient, ils croyaient qu'on allait fermer le chantier ! . . . Pendant ce temps, nous avons bien travaillé par-ci par-là, vous le voyez, mais les choses ne vont pas, quand tout n'est pas mis au point . . .

— Voilà ce qu'il en est, contremaître Zissu, décida Barcian après avoir parcouru le chantier d'un bout à l'autre, il faut nous mettre sans retard au travail. Rassemblez tous les chefs d'équipe. Une heure suffira pour tout mettre au point. Compris? ! Moi je vais chercher les projets.

— D'accord, camarade ingénieur.

— Ce n'est pas tout. Si vous rencontrez Panaitescu, dites-lui que j'ai un mot à lui dire. Peut-être vais-je réussir à quitter cette chambre d'hôtel.

Le contremaître salua militairement et s'en alla à la recherche des chefs d'équipe. Barcian se dirigea vers le cabinet technique. Il arrêta quelqu'un pour demander son chemin.

— Prenez cet escalier, c'est au premier.

Les corridors sentaient bon, un haut-parleur, quelque part, diffusait une danse populaire alerte. Quelques ouvriers attendaient devant la rangée de portes, qui semblaient fraîchement repeintes, derrière lesquelles il pouvait y avoir n'importe quoi, un cabinet médical, un club ou un bureau de caisse. Trop d'ordre y régnait pour les simples bureaux d'une fabrique de province . . .

— Bonjour, dit Barcian sur un ton sec, en entrant dans le vaste bureau, décoré d'énormes ficus, du Cabinet technique. Je voudrais parler au chef de cabinet.

Quelques têtes se tournèrent vers lui, des chaises grincèrent, des papiers bruissèrent. Plusieurs paires d'yeux l'examinaient.

— Vous vous êtes fait annoncer? ! . . . Vous savez bien que nous avons un programme bien établi par le règlement de fonctionnement pour les audiences et les consultations techniques . . .

— Je ne le savais pas, répondit Barcian sur le même ton sec, coupant la phrase trop longue de celui qui parlait.

— Comme je vous le disais, les audiences et les consultations techniques se déroulent selon un programme fixé par . . .

— Je vous ai déjà entendu dire cela, fit l'ingénieur, énervé, en appuyant sur les mots. Vous voulez que j'apprenne la formule par cœur? J'ai dit que je voulais parler au chef du cabinet et non pas enregistrer des formules d'accueil impolies.

— Nous avons en ce sens, cher camarade, un programme . . .

— Si vous êtes d'humeur à plaisanter, allez-y, pour l'amour de Dieu, j'admets, moi, que vous ayez de l'humour, mais j'ai absolument besoin de l'original de la documentation technique, des devis et de tous les actes concernant la construction des nouvelles halles. Ma qualité de chef du chantier m'y autorise.

Les chaises pivotèrent de nouveau, cette fois avec plus de bruit encore, avec plus de conviction.

— Et moi, en ma qualité de chef du cabinet de conception de l'unité à laquelle, retenez-le bien, le chantier se trouve subordonné, moi je vous affirme que je suis dans l'impossibilité de vous servir. On a mis à la disposition du chantier une copie de tous les papiers qui vous intéressent, camarade ingénieur Barcian.

— Comment se fait-il, bien que je n'aie pas eu le plaisir . . .

— Nous avons été avertis de l'arrivée d'un ingénieur de Bucarest, en fait d'un second ingénieur de Bucarest, parce qu'il y en a déjà eu un . . . Le camarade directeur a du flair, il sait que vous aimez vous donner des airs dès le premier jour !

— Votre politesse, camarade chef du cabinet de conception, est sans bornes . . .

— Vous le dites . . .

— . . . justement parce que ces bornes n'ont pas grand-chose à limiter . . . Par conséquent, je n'ai pas accès à tous les papiers?

— Non.

— Même si j'insiste? !

— Inutile. Mais vous pouvez vous en plaindre à la direction. Si vous le désirez, nous tenons notre téléphone à votre disposition. Le 120 et réclamez . . .

— À qui?

— Au camarade directeur Iulian Crunteanu.

— Je vous remercie. Je vais m'y rendre personnellement. Je connais le chemin, ne vous dérangez donc plus pour me le montrer, ajouta-t-il ironiquement, bien que l'autre eût tourné la tête pour juger de l'effet produit sur ses collègues de bureau.

Il sortit l'esprit vide de pensées. Il se sentait provoqué et vaincu en même temps. Il constatait qu'on l'accueillait avec hostilité, comme on accueille quelqu'un d'inopportun, dont on veut se débarrasser au plus vite. Et cela parce qu'il s'était offert de lui-même à venir ici. Mais ce qui le mécontentait le plus, c'était l'hostilité manifeste des uns et celle cachée des autres. Le contremaître Zissu s'était montré aimable, les gens du chantier aussi. Mais peut-on savoir ! La secrétaire du directeur et le magasinier lui avaient tout bonnement manifesté de l'amitié, mais méritaient-ils qu'on leur fasse confiance? Et le directeur . . .

— Revenez, s'il vous plaît un peu plus tard, dans un quart d'heure, si possible, lui dit le directeur en l'accueillant. Excusez-moi, voulez-vous !

— Très bien, dans un quart d'heure, donc . . .

— Je vous en prie, j'ai demandé le ministère et en attendant qu'on établisse la liaison je veux vérifier quelques données pour les communiquer au ministre.

Barcian passa dans l'antichambre. La secrétaire lui offrit du café, elle venait justement de le préparer, il était bon et chaud . . .

— Mais ne vous dérangez pas, madame ! Et puis, trop de café n'est pas bon pour la santé !

— Qu'à cela ne tienne . . . Ça y est, vous avez commencé?

— Oui, j'ai commencé. Comme vous le voyez, je me suis déjà équipé, je suis un « homme de chantier » selon les règles . . .

— Moi, je parlais d'autre chose, je me disais que vous avez déjà commencé à frapper aux portes . . . Pour le reste, grâce à Dieu, j'ai de bons yeux, je l'avais remarqué. Le café est bon?

— Merci, bien meilleur qu'en ville. Entre temps j'ai fait aussi la connaissance du chef du Cabinet technique.

— Ah, l'ingénieur Săracu ! Un fameux type, dommage qu'il soit surtout fameux par son arrogance, pour ne pas dire par sa stupidité. Il veut à tout prix ressembler au chef.

— Vous êtes vraiment étonnante. Je savais que la principale qualité d'une secrétaire était de chanter uniquement les louanges de ses chefs, mais cette fois . . .

— Et comment donc ! Sachez, jeune homme, que moi je dis carrément aux gens ce que j'ai à dire. Sachez-le bien !

— Je n'y vois pas de mal. Mais, dites, vous ne demandez pas la communication avec le ministère?

— Quel ministère? !

— Pour que le camarade Crunteanu communique les données...

— Trêve de plaisanterie. M'a-t-on demandé de le faire?! Ou bien vous voulez rire?!

— Mais pas du tout. Je suis on ne peut plus sérieux. J'attends qu'il ait parlé avec le ministère pour qu'il puisse s'occuper de moi.

La femme pouffa de rire mais se couvrit immédiatement la bouche des deux mains par crainte qu'on ne l'entende.

— N'avais-je pas dit que vous aviez commencé à frapper à toutes les portes!... Vous feriez mieux de revenir demain.

Mais Barcian ne renonça pas. Les quinze minutes d'attente s'étaient écoulées. Il remercia la secrétaire pour son café et entra sans être annoncé. Le directeur ne leva même pas les yeux. C'est alors seulement que l'ingénieur constata que le bureau de Iulian Crunteanu était placé de manière à ce que quiconque entrait dans la pièce le vit de dos. Curieux! Entrer chez quelqu'un qui vous tourne le dos. On ne sait même pas s'il veut ou non vous recevoir, d'autant plus qu'il ne tourne même pas la tête pour vous saluer ou vous sourire. Le bureau ne frappait pas par son élégance mais plutôt par son manque de fantaisie. En face, en direction de la fenêtre, une table couverte de chemises cartonnées, de livres, de papiers. À gauche une autre table, massive, encombrée elle aussi de dossiers et de livres. Entre elles, un meuble quelconque couvert de toile rouge, sur lequel s'entassaient quatre téléphones, une radio, une statuette, un support à crayons, un annuaire des téléphones, deux verres et une bouteille thermos. À droite, un canapé couvert de peluche, tout usée aux bords et tachée d'encre de Chine. Par la fenêtre on voyait la rue.

— Il s'agit de la documentation technique... Avec les seuls papiers dont je dispose je ne peux pas travailler, pour le moment.

Iulian Crunteanu ne répondait pas. Debout derrière lui, Barcian se demandait s'il devait ou non s'en aller. Mais s'il s'en allait, l'autre aurait le dessus. Et cela ne lui plaisait pas. En général, Barcian n'aimait pas perdre et cela d'autant moins lorsqu'il souhaitait l'affrontement...

— Camarade directeur, j'attends une réponse...

— Quelle réponse, mon cher, quelle réponse, fit Crunteanu, daignant enfin se retourner, mais seulement de moitié.

— À ma question de tout à l'heure! Il m'est impossible de travailler dans les conditions données.

— Comment ça, impossible, comment ça, oh! non vraiment, toute la journée on me harcelle, chacun me harcelle, et j'ai tant à faire, j'ai des responsabilités, ça ne se voit pas?...

La voix de Iulian Crunteanu semblait venir d'un autre monde, de très, très loin. C'est à peine si l'on entendait ses paroles, écorchées, presque sanglotées. Barcian se dit que le directeur parlait comme si quelqu'un le serrait par les... Un instant, il se sentit désarmé. Comment affronter quelqu'un qui expulse avec peine chaque parole, qui se lamente à chaque parole! Que peut-on attendre d'une telle personne! Mais peut-être n'était-ce qu'un style, une façon de se battre, de frapper?!

— La documentation dont je dispose n'est pas suffisante. Il y manque la moitié des dessins, répliqua Barcian sur un ton ferme.

— Et j'avais pourtant demandé à cette femme qu'on ne me dérange pas. On entre chez moi comme dans un moulin ! . . . C'est intenable . . .

— Vous saviez que j'attendais. C'est vous qui m'avez demandé d'attendre un quart d'heure !

— Je dois aussi me rendre au Comité municipal de parti, je dois établir une quantité de situations et cette femme, non, vraiment, c'est intenable . . .

— Donnez-moi votre accord pour qu'on me remette les dessins originaux et je ne vous dérange plus.

— Pourquoi moi, camarade? Tout retombe sur moi ! Et l'ingénieur Săracu, qu'est-ce qu'il fait, il a des instructions en ce sens. Au nom de Dieu, ne me dérangez plus pour chaque vétille !

— C'est l'ingénieur Săracu qui m'a envoyé chez vous. Selon vos instructions . . .

Iulian Crunteanu sursauta, chercha un papier dans un dossier et demanda sur un ton naturel:

— Ça vous plaît chez nous?

— Oui. C'est beau.

— C'est beau, n'est-ce pas !

— C'est tranquille . . .

— Oui, c'est tranquille, n'est-ce pas !

— Un peu trop tranquille . . .

— Oui, un peu trop tranquille, n'est-ce pas? C'est tranquille. C'est beau. Vous êtes marié?

— Non.

— Non? ! Non, vous n'êtes pas marié.

— Rien ne presse.

— Bien sûr. Rien ne presse. C'est beau chez nous, n'est-ce pas? Vous avez des enfants? !

— Ma foi, puisque je ne suis pas marié? !

— En effet, vous n'êtes pas marié. C'est beau. Je suis content que ça vous plaise chez nous. Peut-être y resterez-vous plus longtemps, plus longtemps que ne dureront ces travaux . . .

— Oui, peut-être vais-je rester plus longtemps, confirma l'ingénieur sentant l'ironie de l'autre. Mais je veux les dessins originaux. Sans cela je ne vais pas travailler sur le chantier. Moi je ne construis pas des halles d'après des ébauches.

— Des ébauches? comment des ébauches? ! Ce sont des copies conformes aux originaux. Les copies ont été exécutées par nous.

— Je les apporte alors pour que vous les signiez et on commence.

— Vous m'apportez quoi, camarade ingénieur? !

— Les copies, pour que vous les signiez, vous avez bien dit qu'elles étaient conformes aux originaux. Mais elle ne portent aucune signature. Mettez-y la vôtre et l'estampille et je commence à travailler.

Iulian Crunteanu feuilleta de nouveau le dossier, cherchant peut-être quelque papier important. Un crayon roule sur le tapis jusque près de Barcian. L'ingénieur le releva et, le posant sur la table, jeta un regard sur les papiers, devant le directeur.

— Une autre fois, mon cher, maintenant j'ai à faire, mon ami. Je dois partir dans cinq minutes, aller en ville où je suis attendu par le premier secrétaire, nous avons des ennuis, avec ce chantier surtout. Ça n'avance pas du tout, tenez, vous êtes là depuis trois jours et vous n'avez rien fait. Non, vraiment, ça traîne trop en longueur !

Le directeur avait de nouveau commencé à parler sur un ton geignard, pleurnicheur.

— Je suis arrivé aujourd'hui, et non depuis trois jours.

— Dans les papiers il est clairement écrit que vous êtes là depuis trois jours, sans faux-fuyants, que diable. Au graphique vous figurez avec un retard ! Allons, occupez-vous davantage du chantier.

— Camarade Crunteanu, dit l'ingénieur en se levant pour être plus convaincant, moi, je suis venu dans votre unité aujourd'hui, et non pas il y a trois jours. À ce que j'ai cru comprendre je vais être sanctionné pour mon retard. Mais ne me faites pas endosser les retards du chantier . . .

— Ai-je dit, une chose pareille, camarade Barcian !

— Sous une autre forme, oui.

— C'est formidable ce que les gens peuvent mal interpréter vos paroles. Quand ai-je dit ça? c'est impossible, vous avez mal compris.

— Camarade directeur, je ne veux savoir qu'une seule chose: vous signez les copies ou bien vous me donnez les originaux?

— Je vais les signer, remettez-les à l'ingénieur Săracu, il me les apportera, vous êtes occupé sur le chantier, vous, et prenez bien garde que l'hiver ne vous trouve pas avec les halles dans cet état . . . Et maintenant laissez-moi, je dois établir une situation pour la porter en ville . . .

— Et en attendant que vous les signiez, moi qu'est-ce que je fais? !

— Vous dites ne rien avoir à faire? ! Et il y a tant de questions à résoudre, vous êtes tellement en retard quant à l'exécution que . . .

— Est-ce de ma faute?

— Ai-je dit ça?

— J'ai cru le comprendre . . . Pour être plus sûr, j'ai apporté moi-même les soi-disant copies qui ont été mises à ma disposition. Il y en a 36, dont une seule est signée, par un dessinateur plus orgueilleux sans doute . . . Je les laisse ici et viendrai les chercher dans une heure, signées. En attendant je vais rejoindre les chefs d'équipe que j'ai convoqués pour une discussion de travail.

— Ne commencez pas à tenir des réunions, nous avons beaucoup de travail et je ne veux pas que vous perdiez votre temps. L'hiver frappe à la porte ! . . .

— Je reviens donc dans une heure, camarade directeur. Avec les papiers signés par vous je construirai les halles même si elles doivent ressembler par la suite à tout ce que vous voudrez sauf à des constructions industrielles.

Barcian sortit en claquant la porte. Il s'était mis en colère, et pourtant il s'était efforcé tout le temps de rester calme. La secrétaire le vit, comprit tout et ne lui demanda plus rien.

Le contremaître Zissu avait rassemblé les chefs d'équipe. Les hommes travaillaient au hasard, s'occupant soit des bétonnières soit des coffrages ou des armatures métalliques des futures murs. L'ingénieur apparut, très contrarié.

— Bonjour, camarades... Si le contremaître ne vous l'a pas encore dit, apprenez alors que, depuis ce matin, je suis le chef du chantier. Mon nom est Ştefan Barcian...

— Camarade ingénieur, je vous présente les chefs des équipes de constructeurs, dit le contremaître en s'agitant... Celui-là, Tîrîlă, est d'Olténie, comme moi, il porte le nom d'un boxeur mais ne lui ressemble pas... Il est si doux qu'il ne ferait pas de mal à une mouche...

— Voyons, maître Zissu, voilà que vous recommencez ! Vous seul êtes capables d'une telle présentation...

— Mon éloge est sincère, Tricǎ. Tu es doux et charitable. Mais il faut surtout que tu aies pitié des bétonnières. Si tu nous laissais en panne nous serions tous dans un beau pétrin... Lui, poursuivit le contremaître en montrant du doigt un petit jeune homme dont le menton couvert des premiers poils était tout barbouillé de chaux, lui, c'est la perle des maçons. Sa truelle est d'or, m'sieu l'ingénieur !

— Dommage que ces derniers temps elle ait commencé à rouiller, depuis que nous nous tournons les pouces...

— Laisse donc, Pascu, maintenant ça va démarrer, c'est pour ça que le camarade ingénieur nous a appelés !... Continuons ! Lui, c'est Ion Bogatu, charpentier, plutôt taciturne. Le moustachu là, désigna-t-il d'un geste théâtral, il dirige l'équipe des ouvriers en béton armé, il s'appelle... ça alors j'oublie toujours ton nom, mon petit...

— Hortopan, maître !...

— C'est ça, Hortopan, un peu trop chevelu, mais cœur pur et esprit ouvert. Le camarade là-bas, c'est Ilie, le vétéran des ouvriers, il manie l'appareil de soudure depuis tantôt 35 ans. Un véritable artiste ! Avec eux, m'sieu l'ingénieur, on élèvera les halles avant que ne tombe la première neige...

— Pourvu qu'il en soit ainsi. Mais pour le moment nous n'élevons rien du tout.

— Pour le moment, non. Mais un de ces quatre matins...

— On va voir. Maintenant qu'on a fait connaissance, je propose que nous mettions un peu d'ordre dans nos affaires... Camarade Hortopan, quand pensez-vous terminer les cadres?

Celui à qui la question avait été adressée se trémoussa, examinant le visage des autres... Il hésitait.

— En bien, qu'est-ce qu'il y a, demanda l'ingénieur, qui s'attendait à une réponse prompte. Vous en avez encore pour longtemps?

— A vrai dire, je ne sais pas trop...

— Comment ça, « je ne sais pas trop »? Sur le nombre total de cadres, combien vous reste-t-il à faire? Peut-être vaut-il mieux que je le demande au père Ilie, puisque c'est lui qui les soude !

— Moi je peux vous dire combien j'en ai soudé jusqu'ici, mais pas combien il en reste. Parce que nul ne le sait... Nous travaillons comme ça, à l'aveuglette...

— Voilà qui est curieux ! J'ai retenu de ma documentation qu'il y avait douze repères à exécuter... Dont les cadres à console sont les plus importants. Combien en avez-vous exécutés?

— Plus de 200... Ou, plus exactement, 208. Je le sais parce que j'ai effectué le pointage.

Barcian l'interrompit. Il lui fallait calculer quelque chose. Il sortit son calepin, puis déclara:

— Deux cents cadres seulement sont nécessaires. Camarade Hortopan, vous arrêtez, sur mon ordre, l'exécution de ceux déjà mis en œuvre. Vous me présentez une note détaillée de tous les repères. Vous, camarade contremaître, vous allez rédiger une note d'imputation au Cabinet technique pour les matériaux gaspillés aussi bien pour les huit cadres de trop que pour ceux en cours d'exécution. Vous dégreverez le pointage du travail inutilement fait et donnerez aux chefs d'équipe des bons de paiement payables sur le fonds destiné à la paie du personnel surnuméraire de la fabrique, non pas du chantier. Vous me rendrez compte de l'exécution de cette disposition demain matin au plus tard, quand vous m'apporterez les papiers à signer...

— Très bien, c'est vous qui décidez... Mais je me demande ce que va dire le directeur, ce que vont dire les autres !...

— Quels autres?

— Les chefs... fit évasivement le contremaître en levant les yeux d'une façon significative...

— Le chef du chantier est l'ingénieur Ştefan Barcian, c'est-à-dire moi, camarade Zissu. Est-ce clair?

— Entendu, camarade ingénieur ! Ce n'était qu'une remarque, comme ça...

— Camarade Hortopan, j'attends que vous m'apportiez dans dix minutes la note des travaux exécutés par l'équipe des forgerons de béton. Allez dans le secteur et ne m'apportez pas des données fictives...

Hortopan s'éloigna en hâte calculant en esprit les repères. La perte le chagrinait, mais il était en même temps content... Cet homme qui était venu avait du courage, « çui-la, il va faire de la bonne besogne, pas comme çui-ci qui est parti. On va savoir nous aussi ce qu'on doit faire, on ne travaillera plus comme ça, à l'aveuglette !... Voyez-moi ça, construire des cadres en pure perte. Dommage pour notre peine, dommage pour les matériaux. Pourvu qu'il n'y en ait pas d'autres encore. » On ne lui avait communiqué que des chiffres approximatifs... « Quelque 230, pour chaque repère »... C'est ce qu'on avait demandé. Il ne savait pas trop ni qui, ni comment. Les dessins non plus il ne les avait pas vus. Quelqu'un leur avait apporté de vieux modèles, tordus, avec des éléments

qui manquaient... Lui, il s'était cassé la tête, puisque ce n'était pas la première fois qu'il travaillait sur un chantier. Il avait corrigé là, ajouté ici, avait mesuré, calculé, demandé l'aide d'un ancien camarade d'école, actuellement technicien dans une fabrique... Lui, il ne s'y connaissait pas bien. C'est comme ça que cela avait commencé. Puis, quand il avait vu qu'on n'élevait toujours pas les murs, il en avait rabattu. Tout se couvrait de rouille, les barres, les treillis, les cadres... S'ils avaient eu ici une main de fer, aujourd'hui l'aspect du chantier aurait été tout autre!...

— J'espère qu'on est d'accord, mes amis. Quand j'aurais rapporté la documentation de la direction, nous établirons point par point notre activité. N'empêche que je ne peux pas comprendre comment vous avez travaillé jusqu'ici! Qui a planté les piliers?!

— Nous, qui diantre! C'est pourtant pas le Cabinet technique qui...

— L'ingénieur Pîrvu, votre prédécesseur, en a décidé ainsi. Il avait probablement quelque chose qui l'autorisait à le faire. D'ailleurs c'est toujours lui qui a tracé certaines excavations pour les fondations.

— Nous allons tout vérifier. Ce qui ne m'empêche pas d'être inquiet. Avez-vous parlé à Panaitescu, camarade contremaître?

— Ça c'est arrangé en un tournemain. Je vais vous écrire immédiatement l'adresse, dit Zissu en se penchant sur le calepin de l'ingénieur. Il vous a trouvé un logement épatant.

— Il ne pouvait pas trouver autre chose! Il ne me manquait plus que ça, habiter chez un Grec?! fit l'ingénieur en lisant l'adresse.

— Qu'avez-vous à y perdre! Les roues du traîneau?! Ce qui compte c'est que vous puissiez vous entendre avec lui et que vous ne manquiez de rien. Et puis, sachez-le, chez ce Grec on peut toujours trouver une bonne eau-de-vie et du vin non baptisé. Vu qu'il collectionne toutes sortes de choses. À votre place, moi, je dirais pas non...

— Je vais voir... Pour le moment je renonce à la chambre d'hôtel. De toute façon, je vous remercie. Il va falloir que vous m'attendiez. Si vous voulez, pendant que je vais chez le directeur, allez parler aux hommes. Qu'ils soient préparés.

La secrétaire se montra de nouveau aimable. Elle était contente de le voir et lui avoua même qu'il lui inspirait confiance et qu'elle l'admirait pour le courage qu'il avait d'affronter le « grand Crunteanu ».

— Oui, seulement c'est inutile. Il vient justement de sortir pour se rendre au Comité municipal de parti. Il ne m'a rien laissé pour vous. Vous deviez le retrouver?

— Non, pas nécessairement. C'est fermé?

— La clef est dans la porte, camarade ingénieur.

— Je voudrais voir la documentation... Je lui avais laissé des dessins, peut-être les a-t-il signés...

— Si vous croyez, bien que, enfin... Il va me gronder si je vous laisse entrer...

— Je prends tout sur moi. Je vais peut-être les porter à l'ingénieur Săracu pour les faire signer.

— Ma foi, comme vous le voulez, moi . . .

Comme il s'y attendait, les dessins n'étaient pas signés. Il les roula et se présenta chez l'ingénieur Săracu dont il obtint les signatures nécessaires, bien entendu en forçant la note.

— Je veux savoir si ce sont là les copies des dessins originaux pour le chantier. Vu qu'ils ont été exécutés ici, je suppose que vous les reconnaissez.

L'ingénieur Săracu changea de lunettes, feuilleta les dessins et répondit par l'affirmative.

— A-t-on dressé un procès-verbal quand ils ont été remis?

— Bien entendu.

— Puis-je le consulter?

— Certainement, acquiesça le chef du cabinet avec une amabilité surprenante. S'il vous plaît, Veturia, apportez-moi le dossier des procès-verbaux de remise-réception.

L'une des dessinatrice se leva, défripa sa blouse bleue, par simple coquetterie, puis se mit à fouiller dans un coffrefort.

— Celui qui a une chemise rouge, chef?

— Mais oui . . . Je crois qu'il est là . . .

Il l'ouvrit en silence, soucieux, aurait-on dit. Puis il se mit à lire . . . Procès-verbal dressé aujourd'hui . . . oui . . . entre moi, l'ingénieur Pîrvu Dumitru et l'ingénieur . . . oui . . . c'est ça . . . reçu 36 pièces dessins, une trousse à crayons de couleur, des formulaires de pointage, du papier buvard, une règle à calcul . . . celle-là à titre de prêt parce qu'il n'en avait pas . . .

— Excusez-moi, le reste ne m'intéresse pas . . . Les dessins ont-ils été numérotés?

— Voyons . . . oui . . . estampille rectangulaire, bons de matériaux . . . plus loin . . . oui, ils sont numérotés . . .

— Vérifions . . .

Après avoir vérifié les dessins, Barcian respira, pas tranquillisé, mais tout de même satisfait. Il avait eu raison. Sur les 36 copies une seule avait été signée, bien que le procès-verbal affirmât autre chose.

— Voilà, camarade ingénieur, d'après quelles copies vous me demandiez d'exécuter les travaux ! Mais il y a une chose que je ne puis comprendre. Pourquoi gardez-vous aussi strictement les originaux? Ce n'est pas une fabrique de projectiles que nous construisons, mais deux sections de fonderie ! Il n'y a là rien à cacher ! . . .

— La disposition a été prise par la direction. Sans doute pour qu'ils ne se perdent pas, simple mesure de précaution . . .

— Soit, mais dans ce cas j'invite les dessinateurs à signer ces copies, et vous et l'ingénieur Postolea à certifier leur conformité. D'accord?

— Oui, mais voyez-vous . . .

— J'ai compris qu'elles ont été déjà vues et que l'omission de la signature est due à la hâte. Ça arrive. C'est normal. De plus, je voudrais avoir une copie de tout l'ensemble, le camarade directeur m'a dit qu'il en existait une. Si vous ne l'avez pas à portée il recommandait la camarade Hoha,

une bonne dessinatrice qui, disait-il, viendrait à bout de la copie de l'ensemble en quelques heures seulement. On l'ajoutera au procès-verbal et on la signera ensemble.

— Tu entends, Veturia, au travail ! Puisque le directeur en personne t'a recommandée !

— Mais il y a déjà un exemplaire, patron . . . Pourquoi en faire un autre !?

— Très bien. Donne voir.

Après avoir obtenu les signatures, Barcian ne put retenir un sourire amer.

— Puisque de toute façon vous gérez les travaux du chantier, pourquoi avez-vous indiqué des chiffres approximatifs aux forgerons de béton?

— Peuh, quelques-uns de plus, cela peur toujours servir. On ne sait jamais !

— Mais si, on le sait, camarade ingénieur ! Dès demain je vais présenter la demande d'imputation pour les repères exécutés en surnombre. Je ne vais pas doubler le coût des halles à cause de l'insouciance des autres. Et si dans ces dessins il y a une seule erreur, ce n'est pas moi qui vais payer.

— Moi non plus.

— Je n'en jurerais pas. Vous avez signé, garanti pour eux. Au revoir. Quand le camarade directeur reviendra, informez-le que vous avez signé . . .

— Comment, ce n'est pas lui qui vous a envoyé? J'ai cru comprendre que . . .

— Il y a deux heures que je ne l'ai plus vu. Mais qu'est-ce que cela peut faire, au fond ce n'est pas son devoir de superviser votre signature. N'est-ce pas? ! Au revoir.

Il leur avait cloué le bec. Au directeur aussi bien qu' au chef du Cabinet technique. Maintenant que les dessins avaient été certifiés et qu'il avait aussi une esquisse de tout le chantier, il pouvait travailler tranquillement. Du moins pour le moment. Il lui faudra ensuite vérifier calmement, *ruminer*, comme il aimait dire, chaque cote, chaque ensemble, chaque perspective et chaque section. Il ne pouvait pas travailler au petit bonheur. Il avait déjà vu à l'Institut des projets qui comprenaient des erreurs et pourtant avaient reçu l'avis d'exécution. Jusqu'ici il ne s'était pas formalisé. Peut-être parce qu'il ne s'était jamais imaginé dans la posture du constructeur obligé de suivre un chemin incertain. Peut-être aussi parce qu'il ne s'était pas agi de lui ! Lui-même n'avait jamais laissé échapper des erreurs. Quand il avait des doutes, il demandait, s'interrompait et cherchait la solution. Le risque était trop grand. Il demandait à quelqu'un d'autre ou bien il attendait, tranquillement, de trouver la solution. C'est ce qui s'était passé avec son projet, à cause duquel il était parti pour le chantier. Il avait eu besoin de tranquillité et à un moment donné avait cru qu'Ina lui offrait la meilleure solution. Il était donc parti et se trouvait maintenant dans la posture du constructeur. Le chemin dans lequel il s'était engagé, qui l'avait tracé? ! Un collègue ! Plusieurs ! L'avaient-ils fait avec attention? Qu'en serait-il de sa construction? Pour un degré de plus ou de moins, une gigantesque structure de béton

et d'acier ne risque-t-elle pas de s'effondrer? À cause d'un centimètre de plus ou de moins, à cause d'une inclinaison, d'une courbure erronées ! . . . Il se trouvait devant un examen inattendu, devant un énorme échelon à gravir. Et, chose curieuse, face à cet échelon il sentait petit à petit s'effacer ses disputes de famille, sa séparation un peu brutale d'avec Ina, la chambre d'hôtel . . . Simples souvenirs fortuits, effrayés à l'idée de cet examen, ils restaient loin en arrière. Un examen bien plus difficile que tous les autres ensemble. Plus difficile, parce que maintenant il devait sans l'aide de personne décider pour les autres, au nom des autres et là, les erreurs commises devenaient irréparables. Nul ne vous offrait la chance de tirer un autre sujet ou de vous représenter à la session de septembre. La peur des souvenirs passait dans la tranquillité (ou dans l'inquiétude) de l'ingénieur, l'obligeant à tout voir, à tout oublier . . . Non pas à modifier sa façon de penser, son mode de vie, qui étaient siens en exclusivité, mais en l'amenant à s'imaginer un pas en avant, c'est-à-dire plus mûr, plus sérieux. Dans ses manifestations extérieures, du moins, puisque dans son for intérieur il se sentait toujours étudiant, toujours préoccupé par un sujet ambitieux, par les travaux de séminaire ou les promenades avec Ina. Maintenant il lui fallait oublier . . . Il n'avait plus devant les yeux que les halles. Il les imaginait tout bonnement comme des idées, comme des êtres devant naître. Ils savait qu'elles allaient naître. Lentement, péniblement, au prix de la sueur et de l'effort, non pas comme dans un rêve, ni du jour au lendemain. Barcian ne supportait pas le romantisme, qui d'ailleurs n'aurait pu convenir à sa personne. Il savait seulement qu'elles allaient naître. Dans un mois, dans deux, dans un an. Jusqu'alors il aurait également le temps d'arranger sa permutation dans la capitale. Après tout, il n'allait pas s'éterniser dans cette malheureuse bourgade ! Qu'aurait-il pu y faire? ! Des mots croisés . . . Oui, ce serait une idée. Cela aiguise l'esprit, lui donne de la mobilité. Rêver à une construction géniale . . . Allons donc ! Il avait déjà essayé de le faire. Il s'était tué à étudier la physique, avait parcouru des traités d'électricité, avait imaginé des centrales colossales, mais avait renoncé par crainte d'être considéré un égoïste . . . Il s'était déjà montré trop calé ! . . . Un ingénieur qui établit des projets ne doit s'occuper que de choses simples, utiles . . . Les inventions, ce sont les autres qui les font, ceux qui ont plus de tête que nous ! avait répliqué un collègue de groupe ayant entendu parler des insolites préoccupations de l'élégant Ştefan Barcian. À moins que ce ne soit son papa qui les lui achète ! Voyez-moi ça, des projets originaux? ! Et pourquoi pas des soucoupes volantes? Puisque de toute façon c'est l'ère des O.V.N.I . . . Ina non plus ne le comprenait pas. Partiellement, il est vrai. Elle aussi le condamnait, partant de ses théories philosophiques sur l'unicité de l'homme dans l'univers. Mais c'est bien là ce qu'il sentait, peut-être son image était-elle fausse, peut-être était-ce Ina qui se trompait. Elle aussi était une existence unique, une existence singulière . . . Même si ce n'était pas l'unique possible, comme il imaginait la sienne pour se donner de l'importance. Cependant ce désir de faire quelque chose d'exceptionnel ce n'était pas de l'égoïsme . . . Une centrale originale, simple, bon marché, de grand ren-

dement... Ce n'était pas pour lui, en tant qu'individu, que spécimen qu'il la voulait... Une telle réalisation aurait appartenu aux hommes, à tous... Il avait dans un cahier toutes les esquisses, tous les calculs, fruits de longues nuits de veille. Il traversait des périodes où il était plein de confiance. Alors il travaillait. Puis il se sentait désemparé. Manquait les cours, n'étudiait que rarement, s'exténuait en vue des examens. Revenait aux esquisses et aux calculs qui l'obsédaient. Découvrait de nouvelles possibilités. Ses collègues ne comprenaient pas bien ce qui le préoccupait. Chacun ses affaires. Ne bénéficiant pas trop de leur sympathie, Barcian ne les intéressait pas. Il espérait, à C., reprendre l'étude si longtemps négligée. Quoi d'autre aurait pu le préoccuper dans une si petite ville? !

— Ça y est, camarade ingénieur, on commence? !

Pour toute réponse, Barcian déroula les dessins. Il fallait analyser chaque détail. De concert avec les hommes. Il y tenait beaucoup. Il ne voulait pas qu'ils travaillent comme des abrutis, les yeux bandés. Il voulait qu'ils s'imaginent dès les fondations de quoi les halles auraient l'air. Qu'ils en sentent la vibration. Sans ça, sans participation, les murs poussent difficilement, voire de travers.

★

— Dis-moi, Ştefan, as-tu jamais vu la fondation d'une maison? lui avait demandé Ina un jour.

— Seulement celle des immeubles où nous faisions notre pratique, parfois. J'ai été aussi quelques jours sur un chantier, à Galaţi.

— Sens-tu quelque chose là, près de la fondation d'une maison?

— Rien, que veux-tu que je sente? S'il y a des bulldozers à proximité je sens la trépidation des moteurs...

— Rien que ça?

— Voyons, Ina, si tu as quelque chose à dire, dis-le, pour l'amour de Dieu !

— Camarade futur ingénieur... Comme votre esprit doit être triste !

— Non, vraiment?

— Demande à un paysan ce qu'il sent auprès des fondations fraîchement creusées de sa maison et il saura répondre. Près des fondations de pierre et d'argile pétrie avec les pieds... Il te montrera une colombe, une branche de sapin et des épis de maïs qui attendent d'être suspendus aux chevrons du toit. Pour symboliser la beauté, la solidité et la prospérité... Si, près du mur de ta fabrique, tu pouvais sentir l'odeur de la terre qui en constitue le fondement, Dieu, comme elle s'élèverait vite, et solides !

— Sornettes que tout ça...

— Non, Ştefan. Ce n'est pas par romantisme que l'homme s'associe les symboles. Mais pour se donner du cœur au travail. Quand tu seras sur un chantier, souviens-toi du geste de l'homme simple... une colombe, une branche de sapin, l'épi de maïs... Tu peux même, si tu veux, les prévoir dans ton projet. Trop d'austérité nuit parfois.

— Je vais essayer, Ina.

— J'espère qu'ils te porteront bonheur, Ştefan.

L'ingénieur sentait chez ces hommes la confiance, la chaleur. Étaient-ils pareils aux paysans près des fondations de leurs maisons? Chacun d'eux, sans doute, avait sa propre vie, quelque part, hors du chantier. Mais ici, ils étaient venus tous pour une autre fondation.

— À la bonheur ! dit Pascu tout joyeux. Nous ne verrons plus nos truelles rouiller faute d'être utilisées !

— Bien sûr que vous allez les utiliser, et même en vitesse. Dans un mois, si le temps est clément, je veux que les halles soient même recouvertes. La pluie, ensuite, ne nous empêchera plus de travailler à l'intérieur. Nous aurons à monter des installations, à construire des fours. En été, nous devons être prêts pour les essais. Qu'en dites-vous? !

— Une fois à l'intérieur, j'ai une équipe de spécialistes en revêtements réfractaires, de premier ordre !

— Eh bien, camarades, avez-vous du courage? !

— C'est pas de courage qu'il s'agit, osa répliquer Bogatu . . . Si le matériau est bon et ne se laisse pas attendre, c'est pas le courage qui nous manque.

— Ni l'adresse, ajouta le père Ilie, nous avons de bons garçons. Il faut seulement les tenir en bride. Sur le chantier, vous savez ce que c'est . . . L'un trouve à redire, un autre se fâche et ne vient plus travailler, et qu'est-ce qu'on fait ensuite?

— Laissez, père Ilie, même si nous ne constituons pas une famille modèle, comme ça, en un clin d'œil, nous nous entendrons tout de même. À condition d'avoir tous la même pensée . . . Et le camarade ingénieur sera de notre côté, c'est-à-dire avec nous . . .

— Bien vrai, Trică, mais il faut que nous soyions nous aussi de son côté.

— Moi, en ce qui me concerne, je le suis. Et mon équipe itou. Si l'on résout aussi le problème du logement des gars, d'autant mieux. Parce que voilà, le temps se gâte, les garçons n'ont pas de quoi se chauffer, ils paient des loyers élevés en ville . . . Peut-être que le camarade ingénieur nous aidera . . .

Barcian apprenait des choses nouvelles. Et pas précisément agréables. Il comprenait qu'il devrait se battre pour les gars de Trică, pour ceux de Bogatu . . . Pour les gars du chantier, pour ses propres gars, au fond. Il leur assura qu'il allait faire tout son possible. Il allait discuter avec ceux en droit, d'autant plus que lui non plus n'avait pas de logement et que, pour le moment, il allait lui aussi louer une chambre. Il allait les aider, ensemble ils trouveraient bien une solution. Mais il fallait d'abord montrer qu'ils méritaient plus d'égards, parce que c'était eux qui changeaient la face de ces lieux et que ce n'était pas juste qu'ils travaillent le visage sombre et à contre cœur.

— Nous allons le leur prouver, camarade ingénieur. Nous sommes de force à le faire. Dès demain nous allons le montrer. Cet après-midi, la deuxième équipe montera les coffrages et les armatures. De nuit, si les bétonnières fonctionnent à plein, nous commençons à couler . . .

— Dommage, les gars, que j'aie pas de colombe pour la mettre à la base . . .

— Mais voyons, Hortopan, sans elle ça ne va pas?

— Bien sûr que si, père Ilie. Mais mon vieux le faisait toujours, il disait qu'ainsi la maison s'élève plus vite. Comme le vol de l'oiseau . . .

— Va, un bon coup d'épaule et elle s'élèvera tout aussi vite.

L'ingénieur retint encore le contremaître après le départ des chefs d'équipe. Ils avaient encore bien des choses à mettre au point. Une demi-heure après ils se rendirent ensemble sur le chantier où l'on commençait à tracer les lignes des fondations et à poser les coffrages. On entendait déjà le bourdonnement d'abeilles agressives des machines. Le contremaître courait de tous côtés, mettant la main à la pâte, criant ou faisant des signes aux conducteurs des excavateurs. Les engrenages des bétonnières avaient déclenché leur vacarme.

— Vous êtes content, contremaître? demanda l'ingénieur.

— Pas plus tard que midi, camarade ingénieur, vous savez, moi j'ai pas de montre, répondit celui-ci au hasard. Préoccupé et rendu sourd par le bruit, il n'avait pas entendu la question. Barcian comprit, et pour la première fois ce jour-là il rit de bon cœur.

Gavril Hristodulu attendait l'ingénieur Barcian. Il savait que Panaitescu le lui avait envoyé et était curieux de le connaître. Il n'avait pas réfléchi aux questions qu'il allait lui poser, il aurait bien le temps de le faire puisque il allait habiter chez lui. Il était seulement ému à l'idée que l'ingénieur était jeune, peut-être aussi jeune que Filip, son fils, parti depuis deux ans faire son métier en Moldavie. Il regrettait Filip, que l'archéologie lui avait ravi, l'éloignant de lui. Il le regrettait d'autant plus que c'était lui, Gavril Hristodulu, qui lui avait inculqué la passion pour l'histoire. Une passion jumelle de celle de collectionneur qui avait ruiné le vieux. Cela avait commencé par quelques vieilles montres, dans les mouvements desquelles il n'avait réussi qu'à grand-peine à se débrouiller, puis il avait découvert des statuettes, des tableaux, des livres imprimés en caractères cyrilliques qu'il s'était mis à reconstituer. Petit à petit cette préoccupation avait accaparé de plus en plus son temps, et, de pair avec la découverte de la numismatique, était arrivée à le terroriser. Dieu, que de nuits sans sommeil pour une simple monnaie d'argent portant l'effigie de quelque empereur romain ! Que d'allées et de venues pour un psautier du XVe siècle ! Que de problèmes pour les conserver dans les rayons et les tiroirs qui avaient enhavi la maison au grand dam de la famille exaspérée par la bizarre intrusion de ces objets venus d'un autre monde !

Pour la première fois, Barcian entrait dans la maison d'un collectionneur. Panaitescu le lui avait décrit comme un homme de cœur, aux manières un peu extravagantes mais particulièrement capable. Une espèce d'ingénieur autodidacte qui, aux dires du monde, faisait appel au Malin dans son désir d'inventer le mouvement perpétuel. Ils allaient sûrement s'entendre à condition qu'il acceptât ses bizarreries. Après cette recomman-

dation, Barcian s'attendait à une demeure d'un luxe mystérieux, vétuste, surchargée de brocarts et de tableaux d'un monde révolu. Au lieu de quoi il eut la surprise de découvrir des pièces simplement meublées, munies de spacieux rayonnages. Il n'y manquait ni la télé, ni la radio ou le réfrigérateur, voire le magnétophone. Il exprima sa surprise.

— Tout le monde s'étonne. Comme si un vieillard ne devait lire que de vieux livres et écouter la musique de la nature ! Moi, mon ami, je suis un homme et je veux le rester. Comme vous ou comme un autre. Voire plus, des fois . . .

— Je ne comprends pas !

— Par exemple, vous, écoutez-vous de la musique symphonique?

— Ça dépend . . . Pensez-vous que ce soit nécessaire pour un ingénieur constructeur? répliqua Barcian, surpris par la question.

— Sans aucun doute ! Et sinon nécessaire, du moins réconfortant. Oui, oui . . . Beaucoup plus réconfortant que la musique pop' . . .

— Eh bien, soit, j'écoute parfois des œuvres de Vivaldi . . . Cela a-t-il une importance?

— Voyez-vous, poursuivit Hristodulu en hésitant, la musique nouvelle renferme une grande dose de folie. La technique a assumé le rôle de pomper cette folie dans la vie des hommes. On n'échappe pas à sa folie, elle vous assiège, vous accapare, vous tue . . . C'est dans chaque tympan le bruit amplifié d'une tempête ! La musique symphonique, le plus souvent, n'est qu'une suggestion . . . Un effluve lent, reposant, mais non dépourvu de gravité et de solennité. Quelle différence entre Vivaldi et Hendrix ! . . .

— Trouvez-vous? fit l'ingénieur en souriant et en le regardant avec plus d'attention.

— Oh, bien sûr . . . Le premier est une rivière profonde, une rivière à eau vive. Le second, j'ai l'impression qu'il se drogue . . . Plus même, qu'il essaie par la musique de transmettre aux autres aussi cette drogue.

— Vous avez et vous n'avez pas raison. D'abord parce qu'entre les deux il y a une différence de plusieurs générations, et, qui plus est, se rapporte au genre musical. Essayer de les comparer constitue une erreur ou, plutôt, témoigne d'une idée préconçue — celle de vouloir démontrer la supériorité d'une école musicale d'une certaine notoriété sur ce qui n'est qu'un courant expérimental. Pour moi, par exemple, Vivaldi n'existe qu'en tant que genre, que mouvement. Sa génialité est celle de l'époque qui l'a produit. Un compositeur jeune, de la facture d'Hendrix, c'est tout à fait autre chose: il est lui-même aussi longtemps que son expérience demeure une expérience.

— D'accord, d'accord, jeune homme. Mais je ne comprends pas l'idée que Vivaldi n'existe pas ! Je vous invite à une expérience. Imaginons une grotte et écoutons l'enregistrement magnétique d'un concerto. J'espère que vous allez comprendre ce que signifie l'écoulement des flots d'une rivière à travers les tuyaux d'orgue de notre être. Ensuite vous pourrez me parler de Jimmy Hendrix et de ses prosélytes.

— Vous m'invitez, en fait, à une fausse démonstration. Le *concerto* bénéficiera ainsi d'une atmosphère spéciale car, il faut bien que vous l'admettiez, la grotte serait un lieu favorisé par l'atout des formes, équivalant en quelque sorte à une architecture déterminée...

— L'architecture contribue moins...

— Non, je ne le crois pas. La coupole est une colossale boîte de résonnance. Un chœur y donne l'impression de la forêt, une voix seule vaut autant que le cri d'une horde dans le désert. Le son de l'orgue y équivaut au susurrement de la rivière. Transportez-les dans la plaine et ils ne produiront plus le même effet.

— On ne recherche l'harmonie que par amour du tout. Au marché on ne vend pas le chariot en pièces détachées !... Mais là n'est pas la question ! Nous étions partis de l'utilité de certains genres de musique. Le problème des générations se pose autrement. J'en discuterais tout de même avec plaisir avec vous... J'accepte la contradiction pour son utilité...

— Je m'en réjouis. J'espère que vous m'aiderez à me débarrasser également de certaines angoisses d'un autre genre.

— Vous avez des soucis? !

— Oui, mais pas suffisamment pour m'en plaindre...

— Ne vous fâchez pas, mon cher, si parfois j'appuie sur les mots... Je suis beaucoup plus vieux que vous... d'aucuns me considèrent un peu cinglé, un fou toqué de ses collections. Pourquoi vous plaindre à moi ! Entre nous, nous ne serons que des hommes. Si vous voulez le faire, adressez-vous ailleurs. J'aime à croire cependant qu'à votre âge, vous n'avez pas besoin de...

Hristodulu n'avait pas peur des mots et cela le rendait sympathique à l'ingénieur. Mieux encore, il possédait une mobilité d'esprit qui faisait défaut à la plupart de ses connaissances, il passait facilement d'une idée à l'autre sans donner l'impression de tout savoir, ni que l'opinion qu'il exprimait eût été la seule valable. De plus, il ne refusait pas l'opinion des autres. C'était ce qui surprenait Barcian. Tout compte fait, à son âge et avec son expérience, le vieux était en droit de se considérer omniscient, sinon même un sage. Il s'était d'ailleurs attendu à un tel tempérament. Un homme âgé est soit taciturne soit trop disert. Si Hristodulu gardait le juste milieu, pensait l'ingénieur, il le faisait sûrement parce qu'il était de son intérêt de le faire. Sans cela ses amis l'auraient fui. Cette dernière pensée le fit tressaillir. En dehors des objets collectionnés, Hristodulu avait-il des amis? ! Où était sa famille? Il avait appris que le vieux avait un fils dont il évitait de parler. Sa solitude devait avoir aussi une autre raison, pensait Barcian mais il n'osait essayer d'y pénétrer. Dans la maison de l'étrange collectionneur il n'était pour le moment qu'un étranger.

L'ingénieur renonça à la chambre d'hôtel et s'installa dans celle que Hristodulu avait mis à sa disposition. La simplicité et la netteté de son nouvel intérieur lui plurent... un lit solide, une immense table de bois laqué noir couverte d'un énorme brocart lie-de-vin, quelques tableaux

dans de simples cadres de bois pyrogravés, une panoplie d'armes anciennes, comme il en avait vu dans la vieille maison de ses connaissances d'Alba Iulia, des rayons couverts de livres, un miroir, une lampe électrique... Là il pouvait se reposer. La fenêtre donnait sur le jardin, d'où la lumière lui parvenait tamisée à travers d'immenses touffes de rosiers. Gavril Hristodulu y avait aménagé une coquette terrasse où il s'attardait pendant des heures en compagnie des fleurs, sa dernière passion. Le rideau de sapins du jardin ne laissait pas passer le bruit de la ville, mais on le devinait proche et le trajet qu'il parcourait jusqu'au chantier l'y avait habitué.

En quelques jours les halles avaient pris forme comme si pleines d'audace elles avaient poussé de la terre ravagée par les bennes des machines. On travaillait intensément, en trois équipes. Barcian était content. Le contremaître Zissu aussi. Ce qu'il avait dit de ses gars s'avérait juste...

La nuit, l'ingénieur se tourmentait à examiner les plans, à refaire les calculs, mesurant les distances par la pensée, vérifiant les positions. Il s'interrogeait, avait des doutes... Hristodulu le trouvait encore minuit passé la règle à calcul et le compas à la main.

— Il est près de deux heures, le marché va bientôt ouvrir et vous ne vous êtes pas encore couché... Qu'est-ce que vous avez à tant calculer?

— Je mesure le temps, moi aussi, monsieur Hristodulu. J'ai bien peur que quelque chose ne cloche dans ces dessins...

— Malheureusement, je ne m'y connais pas... Mais... et où est le hic? !

— Quand je l'aurais trouvé, j'aurai trouvé aussi le remède. Avec l'aide de Dieu...

— Je sais que vous ne pensez pas ce que vous dites. Quant à en venir à bout, vous y réussirez. Le pire c'est quand on ne sait pas d'où cela vient.

— Je crois comprendre que ça vient d'un arc de cercle. Je sens que c'est quelque part par là que se cache le défaut mais je n'en suis pas sûr. Il me faut le vérifier, il me faut aussi l'avis de quelqu'un d'autre, d'un spécialiste.

— Demandez à ceux de la fabrique, ils doivent s'y connaître !

— C'est ce que je vais faire, mais comme ce sont eux qui ont vérifié les projets, je crains qu'ils ne haussent tout simplement les épaules. Ça vaut tout de même la peine d'essayer...

— Ce n'est pas votre spécialité, ou bien vous n'avez pas confiance? s'intéresse le vieux plutôt pour rompre le silence.

— À proprement parler, non. Moi, je suis spécialisé dans les projets et les constructions destinés à l'industrie métallurgique et aux centrales électriques. Je veux dire, à l'équipement technique de ces secteurs. Ce que je fais maintenant, ce sont des travaux préliminaires. C'est en hiver seulement que ma vraie responsabilité commencera. Pour le moment je ne fais que coordonner les travaux.

— Alors, qu'est-ce que ça peut vous faire? ! Pourquoi vous tourmenter?

— Ça me fait beaucoup . . . Je n'aime pas risquer. Il est humain d'avoir peur . . .

★

L'ingénieur Săracu n'accepta pas de discuter et de vérifier à nouveau le projet. Pour lui, une chose qui venait approuvée de quelque part d'en haut était d'avance considérée parfaite. Or, comme le projet venait d'un Institut central, il ne se permettait pas d'en contester la valabilité et la qualité.

Le directeur Crunteanu l'accueillit tout aussi . . . amicalement.

— Il avance le chantier, il avance . . . J'ai entendu dire du bien de vos hommes. J'en suis heureux . . .

— Nous aimerions l'être tout autant. Il y a 20 ouvriers qui n'ont pas de foyer. L'hiver approche, camarade directeur.

— En effet, l'hiver approche . . .

— Quand sera résolu le problème de leur logement?

— J'ai la promesse du camarade secrétaire Rusan. Dans quelques jours, la question sera résolue.

— Quel est l'avis de la direction de l'entreprise et du syndicat?

— Ils sont d'accord . . .

— Comme ils l'ont été aussi concernant ma propre requête? !

— Personne ne vous a obligé d'aller habiter chez un fou ! Nous militons, nous, contre l'empirisme et vous donnez un mauvais exemple.

— Ah, ça alors ! Comment ! vous voulez dire que je me laisse influencer par le vieux Hristodulu?

— Je n'ai pas dit ça . . . Mais des bruits courent, des ragots . . .

— Dans quel sens? demanda Barcian s'échauffant.

— Peut-être qu'on exagère, peut-être bien que non . . . Mais aussi, pourquoi habiter chez un fou ! L'atmosphère n'est pas la plus indiquée, la meilleure . . . Icônes, aromates, montres, vieilles monnaies, livres . . . Je ne dis rien, moi, vous êtes jeune et avez le droit de choisir. Les gens disent même que le « fils » est revenu chez son père. Hristodulu n'est pas agréé dans le monde, à cause de ses préoccupations . . . Par exemple, si vous vouliez vous inscrire au parti, cela ferait pencher la balance d'un certain côté . . .

— Vous êtes insinuant, mais cela m'amuse. Je ne me fâche même pas. Cela vous surprend, n'est-ce pas? ! Et pour que la mesure soit pleine, sachez que je vais loger tous les garçons dans la maison du collectionneur . . . Ils vont se débrouiller pour habiter tous ensemble deux grandes pièces. Et vous verrez alors les équipes que j'aurais sur le chantier !

— Quelles équipes, camarade? ! Que voulez-vous dire?

— Mais oui, camarade directeur, des équipes . . . d'archivistes, même si le mot ne vous plaît pas. Nous allons tous habiter ensemble. De toute façon le vieux n'a personne et soupire après son fils. Avez-vous quelque chose à redire?

— Vous plaisantez, camarade ingénieur ! Autrement je ne vous écouterais même pas ! Je vous considérerais un homme dangereux ! Ce n'est tout de même pas dans des maisons particulières que nous élevons notre jeunesse ! . . .

— Et où alors, camarade directeur? Où?

— C'est l'affaire du syndicat, pas la vôtre.

— C'est notre affaire à tous.

— Ceux en droit s'en occupent.

— Ah, oui ! cela saute aux yeux !

— Peut-être allez-vous aussi organiser un chœur pour chanter les mélodies collectionnées par le maestro Hristodulu, puisque vous êtes tellement soucieux de culture? !

— C'est des hommes que je me soucie, camarade directeur. Et du chantier. J'étais venu pour une discussion sérieuse. L'ingénieur Săracu fait semblant de ne pas le savoir.

— Quelle discussion, camarade ! Que les halles soient prêtes et alors on pourra discuter. Depuis que vous êtes là vous n'avez fait que discuter.

— Dans six semaines les halles seront achevées. Nous nous hâtons pour rattraper le diagramme. Et le service d'approvisionnement n'a toujours pas fourni les outillages et équipements intérieurs. N'allez pas me demander ensuite de rester les bras croisés. L'approvisionnement c'est vous et nul autre qui doit l'assurer. Est-ce clair !

— L'ai-je contesté? Nous les apporterons, ne vous en faites pas ! Si c'est ça la discussion sérieuse, je la considère terminée.

— J'exige la révision du projet dans la zone *grande fonderie.*

— Vous? ! Et sur quelle base?

— Parce que l'équipement technologique obtenu par contrat ne correspond pas à celui pour lequel les sections ont été projetées ! Nous serons obligés de procéder à certaines modifications.

— Quant à ça, nous ne nous en mêlons pas. Vous en assumez la responsabilité.

— Je voulais qu'on en discute ensemble, qu'on trouve une solution. Pensez à . . .

— Je pense à des choses très importantes pour notre unité.

— Mais cela est extrêmement important. L'équipement technique diffère de celui qu'on avait prévu. Comment voulez-vous que je l'ajuste, je ne suis pas un prestidigitateur moi !

— Peut-être que votre colocataire, le magicien Hristodulu, saura vous aider. Bon travail !

Le directeur avait été injuste et, de plus, ironique. Tout autre était l'idée que Barcian se faisait de la collaboration entre deux hommes. De même que pendant sa vie d'étudiant, il s'imaginait des scènes et des discussions centrées sur un objet déterminé, avec la participation intelligente et affective des deux parties. Comme ses professeurs le lui avaient appris. Iulian Crunteanu se montrait réfractaire à toute collaboration. Tant pis ! Barcian l'avait sollicité honnêtement, en collègue. Son intention n'était

pas de le provoquer. La malveillance de l'autre l'avait fait souffrir. Et puis, au bout du compte, les gars devaient être aidés. Après tout, c'est sur eux que le chantier se fondait ! Le directeur ne le comprenait-il pas ou bien ne voulait-il pas le comprendre? Et s'il le comprenait, pourquoi s'esquivait-il? Toujours à cause de lui, l'ingénieur Barcian, qu'on avait envoyé sur son chantier. Lui avait-il été imposé? Pas le moins du monde. Au contraire, il l'avait sollicité avec insistance. Mais il pouvait encore le refuser et coordonner par ses propres moyens la construction des nouvelles sections ! Quel genre d'homme était-il donc, ce Iulian Crunteanu?

Telles étaient les questions qui tourmentaient Barcian pendant qu'il traversait la cour de la fabrique en route vers les chantiers. Le regard et les gestes, la démarche nerveuse, la respiration, tout chez lui trahissait la contrariété.

— Vous autres hommes, vous vous mettez vite en colère l'un contre l'autre. N'est-ce pas, camarade ingénieur?

— Ah, c'était vous . . . , bredouilla Ştefan. En effet, je suis un peu irrité. Je ne vous avais même pas remarquée, mademoiselle Veturia. Je regrette.

— Camarade ingénieur . . . Vous avez été aujourd'hui au Cabinet technique . . . Il est vrai qu'en hâte et prêt à batailler, prêt, eût-on dit, à vous voir refuser par l'ingénieur Săracu. Je crois même que vous en êtes parti tout content, n'est-il pas vrai?

— Je ne le dirais pas . . .

— Qu'avez-vous vu dans notre bureau, aujourd'hui?

— Cela a-t-il de l'importance?

— Dites toujours . . .

— Eh bien, j'y ai vu l'ingénieur Săracu, deux téléphones, les planches à dessin, un coffre-fort, plusieurs collègues . . .

— Combien au juste?

— Plusieurs . . . deux, trois . . . quelque chose d'approchant . . .

— C'est tout? !

— Oui. Je pense que ça suffit.

Veturia se mordait les lèvres. Elle n'osait plus continuer une discussion qu'elle-même avait entamée.

— J'espérais que vous auriez remarqué aussi nos fleurs, quelques tulipes ont commencé à s'épanouir et les ficus sont splendides.

— Bah, quelques herbes dans un coin, quelle importance . . .

— En effet, elles n'ont que l'importance qu'on leur donne. Ne trouvez-vous pas curieux que des tulipes fleurissent en novembre? ! C'est la première fois que ça me réussit . . . Et nos ficus, ils ne vous émeuvent pas? ! Êtes-vous tellement pressé, camarade ingénieur? !

— Pas toujours, dans un parc ou à la montagne je sais distinguer les herbes . . .

— Pardonnez-moi, mais mes fleurs ne sont pas des herbes ! L'herbe pousse sur les terrains vagues, sur les ruines, au bord de la route, n'importe

où. Mais les fleurs, là seulement où il y a des hommes. Des hommes, monsieur l'ingénieur si pressé ! . . .

Les derniers mots, Veturia les avait prononcés presque suffoquée par les larmes. Et elle éclata réellement en sanglots après s'être éloignée en hâte de Barcian. C'était un méchant homme, un homme sans cœur. Il l'avait blessée . . . Rien d'autre ne l'intéressait que la construction des halles, la dispute avec l'ingénieur Săracu et éventuellement avec le directeur. Un égoïste . . . Il faisait le malin comme tous ceux de Bucarest. Un querelleur. Le chef de Cabinet avait bien fait de le remettre à sa place, ça lui apprendrait à vivre ! Voyez-moi ça, des herbes . . . Ses fleurs, des herbes. Désormais, elle ne répondrait plus à son salut ! Il ne le méritait pas . . .

L'ingénieur entra au chantier oubliant aussitôt la discussion avec la jeune fille. Un caprice, quoi . . . Il avait d'autres chats à fouetter, des problèmes plus importants à résoudre.

L'après-midi, Hristodulu lui offrit une tasse de café sur la terrasse. Il y avait installé deux fauteuils en osier près d'une table ronde, basse, en osier elle aussi. La vieille femme qui l'aidait parfois à tenir le ménage leur apporta de la confiture de myrtilles. Barcian humait leur frais arôme, de montagne.

— Je ne sais combien de beaux après-midi l'automne nous offrira encore. Profitons de cet air, du soleil, de cette légère brise de montagne. Vous sentez?

— Quoi donc?

— La brise de montagne . . . Comme une caresse pour l'âme . . . C'est au mois d'octobre qu'on commence à la sentir . . . Si l'on s'y habitue !

— Moi, je ne m'en aperçois pas. Je suis arrivé ici quand la brise dont vous parlez avait déjà commencé.

— Peut-être l'année prochaine . . . Si vous êtes encore là . . .

— Oui, l'année prochaine peut-être . . . Si j'y suis . . . Depuis quand habitez-vous cette ville?

— Depuis plus de deux siècles . . . Quand, à ce qu'il paraît, un de mes ancêtres s'y est établi comme prêtre. Je pense que vous savez que ma famille est d'origine grecque, des environs de Brăila.

— De quoi avait l'air cette ville quand vous aviez mon âge, monsieur Hristodulu? C'est la première fois que je viens à C., un endroit dont je ne connais rien. Je me souviens seulement avoir appris à l'école primaire, à la géographie, qu'elle avait quelque rapport avec le pétrole. En venant ici j'ai aperçu des derricks, une raffinerie . . .

— Comment vous dire . . . Je ne sais pas grand-chose, si bien que . . . D'une monographie plus ancienne j'ai retenu quelques données . . . Si j'ai bon souvenir, la localité fut historiquement attestée vers 1500, en tant que située sur une grande voie commerciale et poste de douane pour les commerçants. Je crois qu'elle comptait alors quelques centaines d'âmes, Tziganes y compris . . . Dans les environs il y a d'autres villages encore, vieux eux aussi . . . Le village de Brebu, ou Bribu comme on le nommait dans l'ancien

temps, où le grand voïvode roumain Matei Basarab fit construire un beau monastère... Le village de Cîmpinița, qu'on nommait avant Curiac, fut rattaché vers 1729 au bourg de l'octroi, qui, à l'époque, faisait partie du domaine de dame Calița Cantacuzino Cîmpineanu. Cette fusion a été décidée par un autre prince, Nicolae Alexandru...

— Avec le peu d'histoire que je connais, je ne me souviens pas de ce nom...

— Vous le connaissez certainement, mais sous le nom de Nicolae Mavrocordat... C'est vers cette époque qu'on fit pour la première fois mention de l'extraction, à l'aide de seaux, du mazout. Et c'est toujours à cette époque-là environ que dame Calița Cîmpineanu, qui nous chérissait en secret, y fit venir mon aïeul. Dans un livre de messe, comme peu de gens peuvent se vanter d'en posséder, j'ai découvert une annotation faite par le premier Hristodulu... en l'an de grâce 1788... « quand le soleil disparut le 10 du mois de Mai, à 6 heures du matin, que tout devint blafard, hommes et ciel, et qu'un grand froid régna, j'ai écrit cela pour qu'on le sache et que ceux qui le lisent se souviennent de moi et ne médisent pas sur mon compte.. »

— Je suppose qu'il s'agissait d'une éclipse de soleil !

— En effet. Mais ce qui m'intéresse moi, c'est la langue dans laquelle cette note a été écrite. Si en 1788 mon aïeul savait suffisamment bien écrire, cela veut dire que le savoir, dans notre famille, était en honneur.

— Et ensuite...

— Ensuite... Ensuite d'autres maîtres sont venus. Le domaine de C. fut longtemps la propriété de la comtesse de Blome, née Știrbei. Ils y firent même construire un château, assez grand, mais où ils ne venaient que rarement. C'était l'avocat de la famille, Ciprian Rațiu, qui s'occupait des affaires du comte. Et elles prospéraient à merveille... Le comte de Blome avait à C. une fabrique de verroterie... Sans plus parler des puits de pétrole !... D'autres fabriques s'y ajoutèrent par la suite... Je me souviens aussi de « Steaua Română » et d'« Astra Română » — deux sociétés pétrolières, d'une fabrique de céramique et du moulin du vieux Ionas qui de nos jours encore continue à moudre... Il y avait encore un atelier de fonderie qui appartenait à un certain David Zipzer, et un autre, celui de Carol Saicovici... Cela m'a du reste semblé curieux, car les Juifs ne se mêlent généralement pas d'industrie...

— J'aime vous écouter parler ! Vous avez tant de choses à raconter !

— Le cœur de chaque homme est plein de souvenirs.

— Nous autres jeunes en avons moins. Ce que nous avons vécu jusqu'ici ne saurait se nommer vie.

— Ne dites pas ça, cher ami ! N'attendez jamais le jour du lendemain dans l'espoir qu'il sera meilleur. Efforcez-vous de faire de chaque jour une vie vécue, pleine d'événements qui ensuite deviendront des souvenirs. Un jour signifie parfois autant qu'un siècle. N'attendez pas l'événement extraordinaire. Des guerres de cent ans n'ont lieu qu'une fois dans un millénaire, les éruptions volcaniques, un peu plus souvent... Que voudriez-vous ? !

— Je ne saurais à quoi penser ! À l'école, aux années étudiantes, aux examens, aux jeux de vacances . . .

— À tout ce que vous pensez, à tout ce que vous espérez, à tout ce que vous attendez . . . Chaque instant est un souvenir précieux. Tenez, moi je n'ai rien fait d'extraordinaire dans ma vie. J'ai appris aux hommes à greffer des arbres, des rosiers, la vigne et les citronniers, j'ai aidé les uns à aimer et d'autres à oublier la haine ou l'amour. Je leur ai appris à aimer les fleurs . . .

— Les fleurs ? ! À aimer les fleurs ? ! Barcian était stupéfait.

— Mais oui, les roses, les glaïeuls, les lys, les œillets, le basilic, les pavots . . . Toutes les fleurs !. . . Je sentais que je faisais là quelque chose de bon. Les hommes, de leur côté, transmettaient aux enfants, aux choses, ce que je leur avais donné. Et c'est cela surtout qui comptait énormément pour eux . . . Je n'ai pas attendu les éruptions solaires pour lier ma biographie à quelque date cosmique . . . J'ai vécu. Simplement . . . Avec mes pensées, avec ma famille, avec les hommes . . . Il y a eu de bons et de mauvais jours . . . J'ai vécu.

— Heureux, monsieur Hristodulu ? !

— La vie même est un bonheur . . . Et moi, jeune homme, moi, j'ai vécu . . . Chaque instant je l'ai vécu.

— N'avez-vous jamais eu peur ? !

— Mes seules craintes se rattachent au froid. J'ai peur que mes fleurs ne gèlent. Mais je veille toujours à les mettre à l'abri. Et vous, de quoi avez-vous peur ?

— Des hommes, parfois . . .

— Une lubie passagère. Apprenez à les comprendre, à ne pas les condamner à la hâte. Celui que vous considérez le contraire d'un ami, comparez-le toujours à vous-même. Peut-être réussirez-vous ainsi à vous le rendre plus proche. Ou bien donnez-lui une fleur ! Ça compte beaucoup.

— Je vais essayer . . . Mais vous parliez de votre famille. Où est votre fils ?

La question prit Gavril Hristodulu au dépourvu. Il ne s'attendait pas à ce que, dans le cadre d'une discussion aussi banale, Barcian posât une question sérieuse. D'autres, sans doute, lui avaient parlé de Filip. Qui sait le mal qu'ils en avaient dit, sous quelles couleurs ils avaient peint leur séparation.

— Ce fils . . . Filip . . . C'est la meilleure chose que j'aie réalisée de toute ma vie. Mais je l'ai perdu petit à petit. Et savez-vous pour quelle raison ? Parce que, disait-il, je le considérais comme un objet de ma collection. C'est ce qui m'a le plus fait souffrir. Peut-être avait-il raison de me le reprocher. En définitive, c'est vraiment ainsi que je l'ai considéré après la mort de ma femme, comme un objet de collection. Le plus précieux, certes, de tous ceux que je possédais . . . Mais Filip ne s'est pas résigné à cette situation. Il est parti tout seul, mon cher enfant, oubliant qu'il me ressemblait et qu'il ne pouvait rompre avec le sort qu'il avait hérité de moi . . . C'est un collectionneur, lui aussi, comme son malheureux père,

fit en soupirant Hristodulu, le visage rembruni, l'air absent, après quoi il ajouta sur un ton neutre: Maintenant, excusez-moi de vous laisser seul, je dois m'occuper du ménage.

L'ingénieur remercie pour le café et loua la confiture de myrtilles. Elle répandait une odeur de montagne, de boisson forte et de femme exotique, idée curieuse qui le fit sourire parce que jamais il ne s'était demandé si les femmes du Sud avaient une autre odeur que les nordiques. Il sortit en ville, acheta des cigarettes *Snagov* au bar du restaurant « Valea Prahovei » et déboucha sur le boulevard. Dépouillés de leurs feuilles, les châtaigniers dormaient comme des êtres venus d'un autre monde. Des couples se promenaient paisiblement devant une maternité. Arrivé à l'extrémité de l'avenue, là où celle-ci se transforme en une ruelle quelconque pour contourner la colline de la Prahova et rentrer en ville par le côté sud, Barcian jeta un regard vers l'usine électrique emplacée plus bas, près de la rivière. Une route en lacets la reliait à la ville perchée au sommet de la côte. Tout autour, les leviers en mouvement des puits de pétrole. De nombreux puits de pétrole. Leurs mille feux allaient bientôt s'allumer et conférer à la contrée un air de fête champêtre.

Le sifflet d'un train.

Puis de nouveau le silence.

Des nuages figés au-dessus de la forêt de Proviţa.

À la tombée de la nuit, il retourna au chantier. Tout allait bien. En attendant une confirmation des plans, il avait donné ordre d'arrêter l'exécution des consoles et des éléments qui les composaient. Bien que le directeur s'y fût opposé . . .

— Contremaître Zissu, croyez-vous que tout sera achevé jusqu'à la fin du mois prochain?

— Je parie qu'on fêtera le nouvel an sous un nouveau toit, assura le contremaître. Si tout continue à marcher comme jusqu'à présent . . .

— La Direction ne nous soutient pas . . . J'ai nettement l'impression qu'elle nous met des bâtons dans les roues . . . Ils n'ont pas voulu discuter. Comme si je construisais ces halles à mon usage personnel et non pour notre usine !

— Les gens sont comme ça, camarade ingénieur. Ils se laissent difficilement convaincre. Quand il s'agit d'un nouveau venu, ne m'en veuillez pas de vous le dire, il le suspectent . . . Ils lui tiennent la dragée haute, croyez-m'en, je m'y connais.

Zissu souriait d'un air entendu, comme pour lui donner à comprendre qu'il en savait plus long.

— À nous seuls nous ne pouvons pas décider.

— Et comment nous le pouvons ! Croyez-vous que le directeur daignera se mettre au travail pour calculer la console ou l'angle de chute? ! Vous pouvez toujours attendre ! . . . Dites comment il faut faire et nous le ferons. Un point c'est tout.

— On verra. Mais pour le moment je me fais des soucis aussi à cause des gars. Nul ne pense à les caser. Nous allons rester sans constructeurs !

— Il ne manquerait plus que ça ! Pourquoi n'allez-vous pas trouver le camarade secrétaire Rusan? J'ai entendu dire que c'est un brave homme.

— C'est peut-être une solution...

Bien qu'il ne se fût pas inscrit d'avance, Rusan le reçut immédiatement et écouta ses doléances. Barcian avait quelque peu appréhendé cette rencontre avec le secrétaire. Mais le regard doux de cet homme, sa voix, son ton amical, naturel, dépourvu de toute rigidité, eurent vite fait de le rassurer. Il lui expliqua honnêtement comment il se faisait qu'il se trouvait là, bien que, il l'apprit ultérieurement, cela n'eût pas été nécessaire et ne l'intéressât pas outre mesure. Loger les gars du chantier constituait un faux problème. On pouvait leur affecter des places dans un nouveau foyer de célibataires. Rusan s'étonne de ce que le directeur Crunteanu ne l'en eût pas sollicité.

— Mais il s'attendait à recevoir votre avis favorable dans quelques jours ! C'est ce qu'il m'a dit !

— Je n'ai plus parlé avec lui depuis deux semaines. S'il me l'avait demandé, je n'aurais eu aucune raison pour retarder ma réponse...

— Il y a autre chose encore, camarade Rusan. Quelque chose de très important, du moins à mon point de vue. Je vais vous montrer...

Barcian déroula une esquisse sur le bureau du secrétaire. Une longue discussion s'ensuivit, argumentée et interrompue des deux côtés. L'ingénieur était content de pouvoir commenter ses doutes avec quelqu'un, de se contrôler, se censurer... Finalement, le secrétaire l'invita à boire un café...

— Je ne voudrais pas vous retenir.

— Voyons, camarade ingénieur? ! On est des hommes, quoi. J'ai aussi un cognac excellent.

— Pendant les heures de travail? !

— Moi, je suis toujours de service. Je peux bien m'offrir ce petit plaisir. Ce n'est tout de même pas avec vous que je m'en vais jouer au prude? ! Tenez, servez-vous !

Le geste anima la conversation. On aurait dit que le secrétaire avait oublié les problèmes de l'ingénieur...

— Je vois que notre chantier se heurte à certains obstacles. J'espère que nous réussirons à les surmonter, tous ensemble.

— Forcément, camarade Rusan. C'est bien à nous, les cadres de direction de donner l'exemple, dit Barcian, se surprenant à utiliser le langage du directeur Crunteanu.

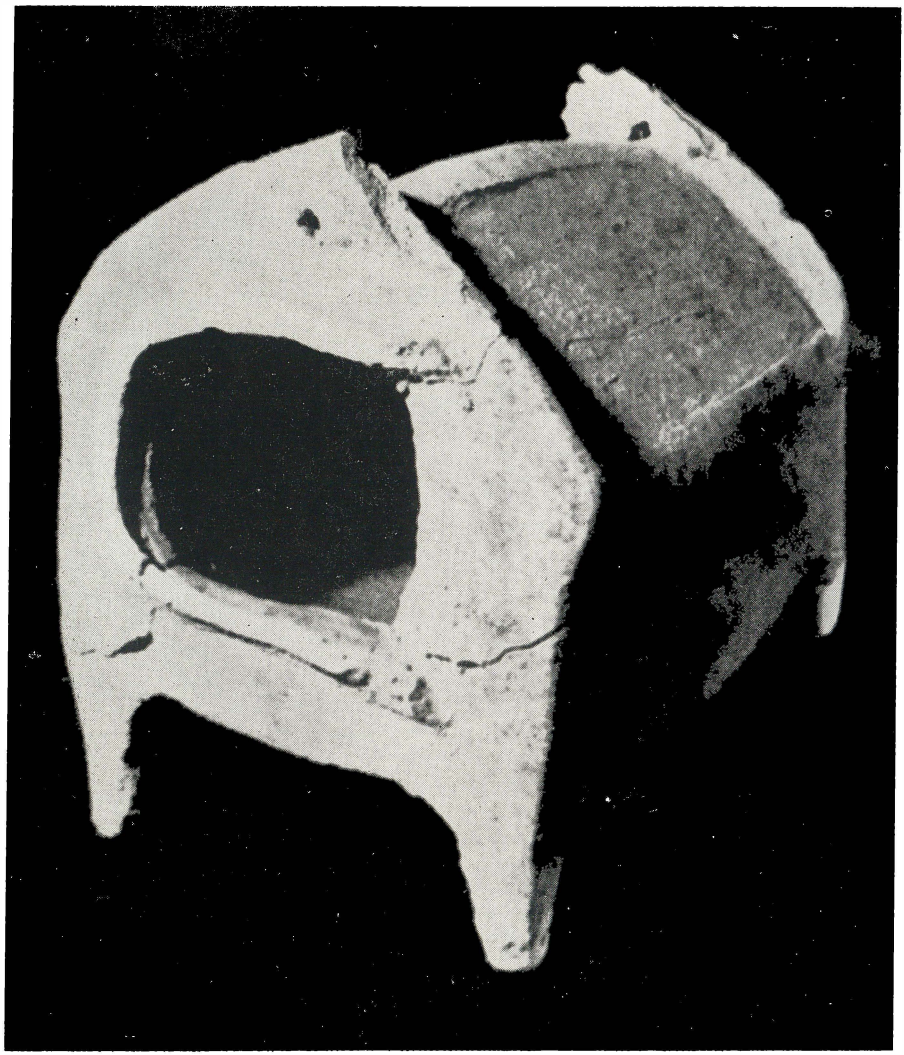
— Tiens ! Vous voulez me faire la leçon ! Ça ne prend pas ! Vrai, vous ferez bien mieux de parler de ce qui vous tient à cœur en vos propres termes et de ne pas user de phrases toutes faites, bonnes pour les réunions.

— Camarade secrétaire ! Je veux dire que...

— Ne me contredisez pas, sinon je me fâche. J'aime voir la jeunesse bien travailler mais aussi bien vivre, bien penser. Voir les jeunes oser. Ne vous y méprenez pas ! Quand je vois un jeune chevelu malpropre, il me dégoûte. Mais s'il est soigné, s'il a du bon sens, il me fait plaisir à voir. Je suis partisan du courage, de la fantaisie.

Support du type « ronde » de Drăguşeni
(Culture de Cucuteni, IVe et IIIe millénaires av.n.è)

Maison en argile d'Aldeni
(Aspect culturel Aldeni-Stoicani, fin du IVe millénaire av.n.è.)



— Si mes gars vous entendaient !

— Ça dépend de leur sagesse. Sortir de l'uniformité ne signifie pas pour autant porter atteinte au bon goût. La sagesse et l'éducation définissent la personnalité de l'homme élevé par la société. Le dogmatisme n'est pas propre à la société en tant que tel. Il arrive que des gens se trompent d'une manière ou d'une autre et cela nous suffit pour que nous les regardions avec suspicion. C'est justement ce qu'il faut éviter ! Quand nous arriverons tous à être justes envers nous-mêmes, le règne des suspicions sera aussi aboli.

— On y arrivera, en cours de route.

— Si on le fait en cours de route, on le fait mal. Notre obligation est de coordonner ce processus. Parce que nous le sentons, nous le vivons. Ce n'est pas une notion abstraite. Aussi devons-nous être très attentifs, avec la jeunesse en premier lieu. Nous lui tenons la bride haute pour lui apprendre à se conduire soi-même, à garder son self-control...

— *Tenir la bride*... croyez-vous que ce soit là le terme le plus approprié?

— Nommez-le comme vous voudrez. Pourvu que sa finalité soit une bonne éducation. Fondée, en premier lieu, sur la conscience de chaque sujet séparément. Sans quoi... Sans le courage de décider seul... Dans les questions qui vous concernent directement... Attendre toujours que quelqu'un vous pousse par derrière... Va, dis, fais, signe, frappe, pousse, casse, approuve... Un autre se portant garant de tout.

Barcian le suivait attentivement. Il lui était rarement arrivé d'entendre quelqu'un parler aussi sincèrement. Il retrouvait en lui tous ses professeurs de l'Institut, il retrouvait le professeur Barcian qui lui assurait la liberté de l'option, la liberté de l'intention... Seule sa mère, le docteur Barcian, dans son grand amour, se trompait, lui offrant tout sans rien lui imposer.

— Décide tout seul !... Aie le courage d'approuver mais aussi de refuser. Aie l'orgueil de repousser une chose qui ne te convient pas. Cherche, montre, prouve, bats-toi !... N'attends pas l'avis du Comité municipal pour l'inclinaison d'une console dans la construction de ta propre maison... Comment trouvez-vous le cognac?

— Plaît-il? ah, oui... Très bon... J'étais attentif à ce que vous veniez de dire.

— C'est bien, ça ! Je vais en parler au directeur. Je veux participer moi aussi à la discussion. On trouvera bien, ensemble, une solution technique, n'est-ce pas?

— Nous vous attendons, camarade Rusan. Et puis, je vais dire à mes gars que la question du logement sera vite résolue. Ils seront contents. J'ai bien l'honneur...

— Laissez donc, camarade ingénieur... Soyez moins formaliste quand vous venez chez moi, je ne suis tout de même pas une Excellence. Et vous pas non plus un gamin.

Barcian était radieux. Il avait connu un homme remarquable. Il allait en parler aussi au vieux Hristodulu. Une telle connaissance méritait d'être commentée avec luxe de détails. Au coin de la rue une fleuriste vendait des chrysanthèmes tardifs. Sa vue lui suggéra une idée...

★

Au Cabinet technique, Barcian trouva Veturia Hoha. Son chef était allé à la fabrique. On y expérimentait une innovation et il s'y était rendu avec plusieurs projeteurs. Seules étaient restées à l'usine Veturia et Marta Bălăceanu, une dessinatrice mutée depuis peu de Sinaia.

— Bonjour mesdemoiselles. Je suis venu admirer vos fleurs. Toute la fabrique en parle. Des tulipes en novembre et des ficus... Ils entreront dans la légende.

— Oh, vous parlez sérieusement, camarade ingénieur? demanda la nouvelle dessinatrice. Moi aussi, j'ai été tout étonnée quand je les ai vus. C'est l'œuvre de Veturia. Sa création !

— Vous créez, mademoiselle Hoha?

— Trop aimable... Malheureusement, depuis quelque temps je ne m'occupe que d'herbes. Pendant mes loisirs, bien sûr. Le reste du temps, je dessine...

— À propos de dessin... Je voudrais que vous dessiniez un chrysanthème... Pouvez-vous le faire?

— Comme ça, sans modèle? !

— Je vous en ai apporté quelques-uns, vous y trouverez bien un qui soit à votre goût. Et ne dites plus que seules les tulipes du Cabinet technique sont belles. L'ingénieur querelleur et pressé est venu en mission de paix.

— Nous acceptons la paix offerte, s'il ne nous menace pas d'autres guerres...

Barcian lui en donna l'assurance, sous la réserve d'un « on ne sait jamais »... Veturia reçut les fleurs et demanda à Marta un vase ou un pot quelconque pour les placer sur l'appui d'une fenêtre.

— Là, elles auront suffisamment de lumière ici... Elles pourront également regarder vers le chantier, on en a d'ici la vue complète...

— C'est vrai, je ne l'avais pas remarqué !

— Vous êtes toujours si pressé ! Mais c'est tout gain pour vous quand vous êtes pacifique.

— D'accord. Je suis très pacifique. Me permettez-vous de vous consulter sur une question professionnelle?

— Avec plaisir, pourvu que je m'y connaisse.

Quelques minutes suffirent à Veturia pour comprendre ce qui tourmentait Barcian. Il fallait recalculer les rapports, les inclinaisons, les pressions exercées par les parties composantes. Elle chercha dans un manuel un tableau pour la simplification des formules. Barcian notait les données ainsi obtenues, les confrontait à celles du projet, se servant à l'occasion de la règle à calcul.

— C'est curieux... Avec le nouveau poids qu'il y aura à supporter, la pression de l'ensemble ne s'inscrit pas dans les limites recommandées pour le cas de l'inclinaison initiale.

— Vous ne l'aviez pas remarqué jusqu'ici?

— Non. Je considérais que les outillages d'équipement étaient ceux que l'on avait prévus sur la liste des matériaux. C'est maintenant à peine que je constate cette non-concordance.

— Je suis allé au Comité municipal. Le camarade secrétaire Rusan viendra ici pour que nous trouvions ensemble une solution technique satisfaisante. Qu'en pensez-vous?

— Est-ce lui qui vous a donné l'idée de nous apporter des chrysantèmes?

— Mais non, voyons! Ces jours-ci, une jeune fille étrange... une jeune fille irrascible... m'a dit que nous étions au mois de novembre... Je ne l'ai pas oublié...

— Elle non plus...

— Quand nous arriverons au faîte du toit, peut-être que le Cabinet technique nous donnera une branche de ficus pour l'y accrocher. J'ai entendu dire que cela porte bonheur!

— En voilà une idée, n'y a-t-il plus de sapins à Sinaia?!

Un jeune homme gai et bien mis entra dans le bureau. Il avait besoin d'une signature. Son entrée interrompit le dialogue de l'ingénieur avec Veturia.

— Quelqu'un m'a dit de m'aventurer par ici, où j'aurais peut-être la chance de trouver quelqu'un. Parce que dans la fabrique y a pas trace de chef!... Un camarade ingénieur... On m'a dit qu'il est jeune, y aura pas de problème. On s'entendra, me suis-je dit. Il est des nôtres! pas des croulants...

— Vous êtes tombé juste, dit Barcian, amusé. Vous voulez travailler chez nous?

— Voui... C'est les mecs des Forces de travail qui m'envoient ici... Allons sur le chantier, mon coco, me suis-je dit alors. Gagner des pépètes! Et puis là, ils n'en voudront pas à ma barbe... Qu'est-ce qu'ils ont tous à récriminer contre votre extérieur... Comme si l'habit faisait le moine!

— Vous êtes très bien, vous, avec cette barbe, elle ne vous va vraiment pas mal, l'assura Veturia, elle aussi amusée.

— Je sais... D'autres filles me l'ont déjà dit... J'ai pas de problème! Pas que j'y tienne tant que ça, mais j'suis chouette. J'ai pas honte de me montrer dans la rue... Pour ce qui est d'apprendre, j'ai appris tant que j'ai pu... J'ai un métier, c'est-à-dire que j'en ai plusieurs... Je m'occupe de mes affaires, quoi! Mon boulot je le fais correctement, pour le reste j'suis bath. Si j'ai du pèse, c'est que je l'ai gagné honnêtement! Mais vous ne me dites rien?! Parce que moi je me laisse entraîner dans une conversation et, comme dit l'Anglais, le temps c'est du *money*... C'est bien ici que je peux trouver le chef du chantier?!

— C'est ici, en effet, l'interrompit Veturia désignant d'un geste l'ingénieur.

— C'est lui le chef que vous cherchez. Le camarade ingénieur Barcian, ajouta Marta, amusée par l'embarras du garçon.

— Enchanté, mon nom est Marcel. Marcel Piroiu, camarade ingénieur. On m'avait bien dit que j'allais avoir un chef jeune mais pas à ce point ! Ma parole, vous êtes encore plus jeune que moi ! Je viens travailler sur le chantier... Soudeur électricien, mais je m'entends à tout... Parole d'honneur... Quant à la protection du travail, vous signez et c'est tout, faut rien me raconter... Quant à ma barbe, je ne me la fais pas couper, je tiens énormément à mon extérieur !

— Si vous êtes pressé, je veux bien signer. Mais dites donc, avez-vous déjà travaillé sur un chantier? !

— Pour sûr, chef ! Vous avez vu l'hôpital, près de l'usine? Soudure de grande classe et de précision. Et c'est pas pour me vanter. Mettez-moi à l'œuvre et vous vous en persuaderez. Ils ont vu de quoi j'étais capable et c'est pour ça qu'ils m'ont envoyé ici. Ne me jugez pas à mon aspect de voyou, je vous ai dit que j'suis bath ! Mais le métier ça me connaît... Pour le reste...

— On en reparlera, de ce reste. Vous savez, dans la vie, l'extérieur compte aussi, cher ami.

— Question de principes et de noblesse...

— Vous disiez... être bath, il me semble !

— Pour sûr que j'le suis !...

— Eh bien, alors... *noblesse oblige* *...

— J'ai déjà entendu cette expression. Mais je pense qu'elle ne cadre pas avec ma gueule. Vous signez pour la protection du travail?

— Oui, mais pas avant de te *raconter* de quoi il s'agit. Autrement, pas question ! Viens avec moi. Puis, s'adressant à Veturia: Je repasserai. Au revoir...

Le jeune bavard essayait de lui expliquer ce qu'il en était de sa venue et où il avait encore travaillé. Il gesticulait encore plus qu'il ne parlait. Cela amusait l'ingénieur. Comme son langage argotique aussi, d'ailleurs, pareil à celui des gosses d'un certain faubourg de Bucarest...

— Parole, camarade ingénieur ! Ne regardez pas à ma bille, je suis réglot, moi... Le boulot c'est le boulot, je ne le bâcle pas pour l'amour de la galette. J'ai pas de charges, pas de famille... J'habite chez les vieux... Ils ne me demandent pas un sou ! Ils disent que je m'achète des fringues, que je m'amuse... Comme il faut, les vieux ! Je pensais même à me faire une maison. Parce que, comme dit la chanson, le temps s'en va-t-en fumée... Et le jour vient où...

— Pourquoi ne vous fixez-vous pas quelque part? Vous courez comme ça, d'un chantier à l'autre, d'une fabrique à l'autre !

— Ben quoi, c'est pas comme l'homme se le propose ! Et puis, je suis jeune, camarade ingénieur ! Le temps ne presse pas. Je vais me refaire maintenant et puis fini le vagabondage. Ma parole !

* En français dans le texte.

Non, il ne voulait plus être balotté de-ci de-là, pensait Marcel Piroiu. Jusqu'ici, il n'avait cessé de le faire... Après avoir, à grand-peine, terminé l'école élémentaire, il était parti un beau jour pour Ploieşti où se déroulait un match de football et n'était rentré au logis qu'au bout de trois mois. Pendant toute la saison il avait vendu des glaces. À l'automne, le froid l'avait chassé. Il avait encaissé une solide raclée de son père et s'était assuré la chaleur pour toute la durée de l'hiver. Au printemps, son père l'avait fourré dans une école de qualification. « Apprends au moins un métier, espèce de vaurien. Tu as aussi peu envie d'étudier que j'ai moi, de me faire pope ! Gare à toi si tu te conduis pas comme il faut, tu m'entends ? ! » « Laisse-le donc, mon homme, s'était interposée sa mère, plus charitable envers le pauvre enfant. Vois d'abord comment ça marche, ne le menace pas d'avance. » « Voir, je ne veux que ça. Sinon je le fous à la porte. Je ne veux pas qu'il apporte le déshonneur dans ma maison. Des vauriens il y en a plein la rue à user les trottoirs... » « Voyons, père, je me ferai soudeur comme tu le veux, pas un voyou. Tu verras comme j'apprendrai le métier, répliquait Marcel car il savait répondre quand c'était nécessaire. Ce qui est emmerdant, c'est que le contremaître m'emploie à détacher les scories au lieu de me mettre en main le chalumeau... » « Alors, tu voudrais qu'il détache lui les scories et que toi, mariole, tu fasses le plus délicat... Et pourquoi pas ! Y a pas plus vantard que toi. C'est qu'il a peur de toi, ma parole ! Toi, le grand débrouillard ! Si tu avais été malin, tu serais allé à l'école comme tout un chacun... Pour te faire une situation. » « Comme toi, hein ? ! éclatait le garçon, comme toi, pas vrai ? » « Tu oses me demander des comptes ? À moi, espèce de microbe ? ! » « T'échauffe pas comme ça, mon homme ! Tu te laisses entraîner par un gosse qui n'a idée de rien. » « Tu vois pas comme il mord ? Qu'est-ce qu'il connaît lui de cette vie, de la guerre, de la souffrance, de la famine... À l'époque où j'aurais dû apprendre, espèce d'abruti, j'étais au front, moi. J'avais peur de mourir, parce que j'avais pas terminé la maison et que ta mère n'avait personne. Toi tu es venu plus tard. Quand tu es venu il faisait soleil, tu n'as pas eu idée de la guerre, de la famine. Et tu me demandes des comptes ? ! » Il ne lui demandait pas de comptes, avait-il dit pour dire quelque chose. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, à lui, pourquoi son père n'avait pas étudié... Il avait une situation, une maison, de quoi manger et élever son enfant. Pour les temps qu'il avait connus c'était assez. Il aurait voulu que le petit se fasse un chemin. Mais quand le « petit » se mit à travailler, des fumées lui montèrent à la tête, il avait la liberté en main et faisait ce que bon lui semblait. Il allait d'une usine à l'autre, d'un endroit à l'autre. Tel un oiseau migrateur... « Reste donc en place. Avec cette bougeotte qui te tient, personne ne te prendra plus au sérieux et tu ne te feras jamais un nid. » « Laisse donc, père, rien ne presse. Je cherche une place qui soit à ma mesure. Parce que, pour ce qui est de travailler, je travaille. » « T'es un inadapté, voilà ce que tu es, depuis le temps que tu cherches et que rien ne te semble assez bon. Sur le boulevard tu parades, fier comme le geai paré des plumes du paon, mais quant au boulot, rien ne te convient... »

— Tenez, lisez ces instructions et dans une heure nous en reparlerons.

— Camarade ingénieur, s'il me faut lire tout ça pour de bon, je n'en viendrai pas à bout jusqu'à la nuit ! Vu la vitesse avec laquelle je lis...

— Ne perdons pas le temps. Il m'a semblé que vous disiez quelque chose à propos du temps qui s'enfuyait... Alors, restez dans ce bureau et étudiez. Il vous faudra passer un vrai examen. Sinon demain vous devrez continuer à lire.

— Je fais pas le mariole, camarade ingénieur, j'suis pas dingue, moi. Je m'y mets illico !

Informé de la rencontre de l'ingénieur Barcian avec Rusan, Iulian Crunteanu l'avait fait appelé. La secrétaire elle-même n'avait rien osé lui dire de plus, sinon qu'il était extrêmement nerveux. Elle lui recommanda de le ménager, de se montrer compréhensif. Le directeur avait ses ennuis, lui aussi... Et elle lui conta toute une histoire que Barcian n'écouta pas. D'autres lui en avaient déjà parlé...

Originaire de Moldavie, Crunteanu avait une mentalité rigide, toujours sur ses gardes et prêt à frapper quiconque aurait essayé de le devancer. Depuis sa sortie de l'Institut (il avait été boursier d'une entreprise de la ville de Roman mais avait demandé à être affecté dans la Vallée de la Prahova), il n'avait plus rien lu en dehors des comptes rendus et des rapports de production. Il s'était marié sur le tard, complexé par sa taille démesurée, de joueur de baskett, qui l'embarrassait toujours, par sa face noiraude trouée par deux petits yeux mobiles et qu'on eût dit toujours prêts à larmoyer, par ses cheveux frisés, répandus sur sa tête comme le gazon sur le stade d'une équipe de deuxième division.

— Faut pas vous y fier, camarade ingénieur, lui avait conseillé le contremaître Zissu. Il fait l'intéressant. Je l'ai tout de suite pigé. Tapi sous sa carapace il n'en sort que pour frapper et s'y cache de nouveau. Haute école !

— Peut-être a-t-il des raisons pour cela. S'il n'a pas connu le bonheur dans sa famille, il est peut-être normal qu'il se conduise ainsi. Ce n'est qu'un homme...

Barcian se trouvait depuis une vingtaine de minutes dans le cabinet du directeur. Celui-ci l'avait prié de prendre place pour lui donner le temps de résoudre une question urgente. Il avait à signer des papiers... Barcian patientait tout en mesurant son zèle.

— J'ai parlé au camarade Rusan. Il m'a dit du bien de vous. Il vous connaît depuis longtemps...

— Nous nous connaissons tout juste depuis quelques heures.

— Oui, depuis quelques heures. Et vous avez déjà bu ensemble !

— Du café et du cognac. C'est le camarade secrétaire qui les a offerts...

— Ma foi, comme entre amis...

— Je ne dirais pas. Comme entre gens civilisés.

— Moi, je ne m'en permets pas le luxe. Mes usages, ceux de la direction je veux dire, ne prévoient pas un tel protocole.

— De quoi s'agit-il?

— Il était bon le cognac? ! Quant à moi, il y a longtemps que je n'y ai plus goûté.

— Chacun selon ses habitudes. L'un préfère le cognac, un autre le yogourt, d'autres... C'est pour ça que vous m'avez fait appeler, camarade directeur? !

— Sans doute avez-vous également parlé de Hristodulu, n'est-ce pas? ! Depuis une cinquantaine d'années il collectionne aussi des bouteilles de vin. On dit qu'il en a la cave pleine...

— Pas encore, mais nous en parlerons le cas échéant. Cette fois je n'ai parlé au camarade Rusan que des raisons pour lesquelles j'exige la révision du projet avant qu'il ne soit trop tard.

— Il est tard, camarade Barcian. Je veux simplement vous informer que nous recevrons l'équipement conforme à celui du projet initial, les autres devant, toujours officiellement, être livrés à une section similaire, à Ploieşti. Par conséquent, nous exécuterons les travaux en conformité avec le projet. Sans dérogations, sans révisions. Est-ce clair, camarade ingénieur? ! J'ai dit au camarade secrétaire que le cas avait été heureusement résolu. Il nous a souhaité plein succès ! Je vous souhaite donc aussi plein succès, camarade ingénieur Barcian !

— Si je le comprends bien, vous voulez à tout prix que je vous présente ma démission ! Vous voulez m'obliger à m'en aller, à tout laisser tomber? Maintenant que les halles ont été mises sur pied? !

— Oh ! pourquoi démissionner? vous ne vous rendez pas compte à quel point nous avons besoin d'un homme aussi entreprenant que vous dans ce poste ! Où allons-nous trouver un autre ingénieur tout aussi capable? ! Dommage qu'on ne nous envoie pas plus souvent de Bucarest des cadres qui... Cela nous redonnerait de la vigueur, à nous autres provinciaux. Nous sommes désuets, nous avons besoin de nouveauté, d'initiative... Pourquoi démissionner !?

— Tant de compassion m'émeut...

— Je crois que maître Hristodulu regretterait lui aussi de perdre un objet tellement précieux pour ses incomparables collections.

— Je promets de ne pas vous briser le cœur par un départ précipité. Je choisirai le moment propice.

Barcian sortit en claquant la porte et sans accorder un seul regard à la secrétaire toujours à l'affût des nouveautés. Il était nerveux. Ça ne valait vraiment pas la peine de tant se tourmenter. Si le directeur veut que les choses aillent de travers, que le diable l'emporte, c'est son affaire. Oui, son affaire, mais c'est moi qui l'ai exécutée et j'ai vu qu'il y avait une erreur... J'étais obligé d'en rendre compte, d'en avertir la direction. C'est ce que j'ai fait, et il s'est payé ma tête comme si j'étais le premier venu.

*

— Les nerfs, ça ne sert à rien, Ştefan. Compte jusqu'à 21 ou bien répète après moi: « tout chasseur sachant chasser doit savoir chasser sans son chien » et tu oublieras la raison de ton chagrin...

— Tes jeux, Ina, me mettent hors de moi. Je ne suis pas soûl pour faire ce que tu me dis !... Je soulage ma colère comme je peux...

— Allons, allons, répète après moi: « tout chasseur sachant chasser doit... »

— Laisse tomber, Ina ! Je ne m'abaisserai jamais jusqu'à ton chasseur et son chien...

— Ne t'abaisses pas, Ştefan. Comment pourrais-tu t'abaisser puisque tu n'as pas confiance en celui qui est près de toi, même quand il ne s'agit que d'un jeu !

C'était curieux, toutes les fois qu'il se trouvait dans une situation embarrassante il se souvenait d'Ina. Il ne l'avait plus revue depuis qu'il travaillait dans sa ville natale. Quelque part, qui sait dans quelle rue, devait habiter la famille Mihăilă. Sa famille dont il ne connaissait pas grand-chose. Et Ina... Comme elle lui aurait parlé maintenant, comme elle aurait essayé de l'apaiser !

Après ce qui venait de se passer sur le chantier, l'ingénieur aspirait à la tranquillité. Ce n'était pas seulement l'absence de la conversation ou de toute présence qu'il voulait, mais purement et simplement le vide, le silence, pour y sombrer. Oublier la parole, le regard d'un autre, la respiration de cet autre possible qu'il haïssait sans le connaître. S'enfermer dans une brique, dans un rocher, dans un métal qui l'isolât de tout. En fait, pour avoir la paix, on peut se réfugier dans des endroits à la portée de quiconque. Les embarras viennent des complications. Le plus simple est encore de s'enfoncer dans un fauteuil et de faire semblant de lire pour attirer l'attention des autres sur le besoin de tranquillité que vous ressentez, et pendant ce temps vous pouvez, par la pensée, errer n'importe où. À la mer par exemple. L'année dernière il était allé quelques jours avec Ina à Mamaia... Mer, soleil, plage, musique... Ina lui avait présenté deux anciens collègues. Vera et Boris... Jeunes et gais. Vera surtout. Boris s'irritait parfois. En tête à tête au bar de l'hôtel, il lui en avait avoué la cause. Il ne supportait pas de rester trop longtemps auprès d'une seule femme, là où les tentations étaient si nombreuses. À Bucarest il s'entendait bien avec Vera, ou à Tulcea, chez des parents à elle, où ils avaient l'intention d'aller à la pêche en septembre. Mais à la mer, il aurait voulu être seul, sans personne à la traîne. Il avait, à la plage, jeté son dévolu sur une Allemande, une vraie blonde, élancée, aux yeux bleus, toujours seule. Ils avaient échangé quelques regards mais il avait haussé les épaules. Comment se débarrasser de Vera? À force de regarder l'Allemande il avait la nuque plus hâlée que le visage. « Vera n'a rien remarqué. Elle parle mode avec Ina et attend que je lui achète des cigarettes américaines et des parfums français au *shop*. Me fourrer dans le pétrin, mon cher, pour ses beaux yeux ! Si encore je connaissais quelques mots d'allemand pour parler à la gonzesse. Je trouverais bien un moment... Mais si Vera me voit, c'en est fini de ma tranquillité... » Dans l'acception de Boris, la tranquillité était autre chose. Barcian, lui, regardait la mer et rien de plus. De loin il suivait une vague, marquée comme les autres d'écume

blanche, et la conduisait pas à pas jusqu'au rivage où elle s'étendait comme une pâte fluide sur la langue de sable assoiffé. Puis ses regards retournaient vers le large, choisissaient une autre vague et le jeu recommençait. Jusqu'à ce qu'il l'oubliât. Alors il n'entendait ni n'attendait plus rien. Il découvrait la tranquillité. Ina voguait à ses côtés mais appartenait à un autre monde. Ni la rupture ni le contact avec le réel ne le dérangeaient. C'était un jeu permanent qu'il recommençait sans cesse avec un plaisir que seule l'enfance pouvait comprendre.

D'ailleurs, l'enfance elle-même est un jeu. Un jeu où l'on joue aux grandes personnes. On y trouve de tout. Quand il vous manque quelque chose, on l'imagine, on le remplace, on le fait figurer par un signe et l'on a exactement ce que l'on voulait. Même la vieillesse on peut l'avoir dans l'enfance. Sagesse y compris. Seulement, quand le charme est rompu on perd aussi bien la vieillesse que la sagesse. Pourtant la tranquillité demeure. L'enfant dialogue avec l'univers dans le silence magique le plus parfait. C'est en silence qu'il comprend le murmure du ciel, et de la terre, et des plantes... Dans un grand silence. Sans ostentation. Sans le dire à quiconque. Cela fait partie de son secret qui, n'étant confié à personne, excite notre envie. De là aussi l'ombrage que nous donnent, parfois, les enfants et l'enfance dont nous nous sommes trop vite dispensés, confiants dans notre capacité de tout acquérir. Alors que, peut-être, c'est à peine si nous réussissons à prendre en location ce que nous croyions détenir.

Ces considérations assaillaient l'esprit de Barcian sans qu'il fût pour autant réellement enclin à la philosophie, à la suite, peut-être d'un inexplicable état de nervosité, alimenté ces derniers jours aussi par les caprices de Veturia.

Quand une femme lui plaisait il était habitué à ne pas rencontrer de résistance. Il pensait que sa présence à lui était plus que suffisante. En réalité, les choses ne s'étaient jamais passées ainsi, en dépit des aventures galantes dont il ne cessait de se vanter au café.

Veturia Hoha avait en effet apprécié les chrysanthèmes qu'il lui avait apportés. Mais tout simplement parce qu'elle aimait les fleurs. Elle ne supportait pas l'idée qu'un homme puisse ne pas faire de distinction entre un ficus, une tulipe et une herbe quelconque. Distinction que même un enfant perçoit sans difficulté. Or, l'ingénieur n'était plus un enfant.

— Pourquoi te caches-tu, Veturia? lui avait-il demandé un jour que leur amitié ne constituait plus un secret.

— Je ne me cache pas.

— Je te vois si rarement.

— Je suis toujours devant ma planche.

— Et après?

— Après, je fais la navette.

— D'où es-tu?

— Des environs de Brăila.

— La navette... si loin? !

— Non, certes. Mais j'habite chez une amie à Breaza. Ce n'est pas très loin. Le soir je me dépêche, il commence à faire froid. En automne il fait toujours froid. J'ai horreur du froid. Au Pôle Nord je mourrais en quelques minutes.

— Par bonheur nous en sommes assez éloignés.

— Cela ne me console pas puisque j'ai froid même ici, au 45e parallèle. Quand on commencera les travaux à l'intérieur des nouvelles halles, je demanderai ma mutation à la nouvelle section. De toute façon le directeur en a lancé le bruit...

— Il ne me reste plus qu'à me hâter. Mais je crois qu'il n'y aura ni place ni chaleur pour les fleurs !

— Je le sais très bien. Je vais les laisser aux autres jeunes filles du Cabinet. Sans quoi mon absence les ferait trop souffrir.

— Ta présence est-elle si bienfaisante? !

— Au contraire. On dit même que je porte malheur.

— Quelles bêtises me contes-tu là ! exclama Barcian.

— C'est un avertissement, plutôt.

— J'en prends note. Sais-tu, Veturia, je voudrais connaître ta famille.

— Qu'est-ce qui te prend? demanda Veturia incrédule.

— Je parle sérieusement. Quand nous aurons le temps, nous irons à Brăila.

— Au printemps, si tu y tiens. Jusqu'alors il est assez difficile de parvenir à mon village.

— Surtout n'oublie pas ta promesse.

— Et toi mon avertissement.

*

Veturia n'aimait pas la tête de Hristodulu. Ce n'était nullement une aversion explicable. Il lui rappelait seulement quelqu'un de chez elle, un instituteur corpulent, grand mangeur et grand buveur, qui l'avait persécutée dans son enfance en essayant de lui apprendre le latin. L'instituteur était mort, mais son fantôme l'avait poursuivie pendant des années. Hristodulu le faisait étrangement ressusciter. Il avait une barbe noire, coupée court mais remontant jusque sous les yeux, vifs et petits, vert olive, au regard impénétrable. Contre son gré, Barcian l'avait présentée au vieux collectionneur. Celui-ci lui avait fait un accueil affable, très différent de l'aversion de la jeune fille. Après les formules d'usage, ayant lu dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à la curiosité, il l'avait volontairement négligée parce qu'il avait peur des curieux et savait qu'ils en arrivaient toujours à lui poser des questions au sujet de Filip, et il n'aimait pas ça.

— Les choses se sont un peu arrangées au chantier, monsieur Hristodulu. Le travail avance... Les halles seront recouvertes avant la tombée de la neige. Comment vont vos fleurs?

— Elles se préparent elles aussi pour l'hiver, tout comme moi. C'est-à-dire que nous nous retirons tous dans la maison, nous y revenons..., fit Hristodulu, quelque peu embarrassé.

— Filip aussi? demanda Veturia comme si elle avait compté sur ce hiatus de la conversation et n'attendait que ce moment critique pour attaquer le vieux.

— Pourquoi cette question? demanda le collectionneur sans la regarder, se disant qu'il aurait mieux valu s'occuper de ses fleurs et laisser les hôtes à leurs pensées, pour les empêcher de se mêler à ses affaires. Vous n'avez pas connu mon fils !

— En apparence... Mais je sais où il travaille maintenant, quels sont ses projets et... Voyez-vous, ce ne sont plus là des secrets. J'ai lu hier dans le journal une interview avec l'archéologue Filip Hristodulu; on le comble d'éloges pour les découvertes faites par le groupe qu'il conduit. Vous n'avez pas vu le journal? !

— Non, je n'ai rien vu, fit le vieux sur un ton amer, parce qu'en effet il n'en savait rien, nul ne l'ayant informé. Ça, par exemple, son fils donnait une interview et lui qui n'en savait rien ! Quel joli père il faisait ! Mais alors, si tout le monde le louait, ça voulait dire que Filip méritait les éloges, et que ce départ lui avait réussi, c'est-à-dire que son rêve de père s'était, lui aussi, réalisé: voir son fils devenir un vrai homme. Voyez-moi ça, qui lui en apportait la nouvelle ! Cette jeune fille qui ne valait pas deux sous à ses yeux ! Comme s'il pouvait savoir qui elle était en réalité? ! On juge l'homme selon ses apparences et quand on en arrive à le connaître il est tout autre. On le juge comme si on le regardait à la loupe. Et Filip ! Le cher enfant, lui arrivait-il encore de penser au vieil insensé?

— Je vous demandais s'il a l'intention de venir parce que, dans ses projets, il avait une étude, quelque chose comme une thèse de doctorat me semble-t-il, et c'est là un travail qu'on ne fait pas n'importe comment, pour lequel on a besoin de temps et de tranquillité. Or, chez vous il serait très bien...

— D'autant plus qu'étant à peu près du même âge j'espère que nous nous entendrons. Ma présence ici ne pourrait pas le déranger...

— Pourquoi dire des choses comme ça, camarade ingénieur ! S'il pouvait venir et que vous fassiez sa connaissance... Vous n'avez encore jamais vu un garçon comme mon Filip... Je suis persuadez que vous vous entendriez. Alors, qu'est-ce qu'il disait, dans le journal? !

— Oui, j'ai tout lu très attentivement parce que je me doutais bien qu'il s'agissait de votre fils, confirma Veturia.

— Espérons que vous n'allez pas le ranger de nouveau dans la collection Hristodulu, ajouta Barcian, sur un ton mordant.

— Croyez-vous que je mérite ce sarcasme? Je me suis peut-être trompé en tant qu'homme. Mais en tant que père, mes intentions ont été bonnes. Le risque est toujours grand; à force d'amour il arrive de faire fausse route. Si Filip revient, ça voudra dire qu'il m'a pardonné, qu'il a compris. À la fin des fins, il est père lui aussi. On juge autrement les choses quand on a une famille.

— Qu'avait-il à vous pardonner? s'enquit Veturia.

— Comme si je le savais encore ! Comme je le disais aussi à votre ami... Moi j'ai perdu Filip peu à peu... Chaque jour un peu plus, jusqu'à ce qu'il

se soit en allé pour de bon. Je l'ai considéré une pièce de collection, je ne voyais pas qu'il vivait dans un tout autre monde que le mien. C'est comme ça que nous sommes entrés en conflit, c'est-à-dire en contradiction, comme il disait. Il est parti. Moi je suis resté avec la satisfaction de l'avoir, de savoir qu'il vit, fût-ce même loin de moi. Et avec une autre satisfaction: celle de savoir qu'il me ressemblait. L'archéologie du garçon n'est pas loin de ma folie à moi, sans doute considérée sous un angle différent. C'est ça qu'il devait me pardonner... Le fait de me ressembler, d'avoir été façonné par mon âme... C'est tout !

Le vieux sortit, préoccupé non par les fleurs qu'il avait invoquées comme prétexte, mais par la discussion qu'il poursuivait en esprit avec Filip, comme s'il se préparait pour leurs proches retrouvailles. Il y croyait fermement, son fils devait revenir à la maison, même si tardivement.

— Je crois que le retour de l'enfant le rendra heureux, dit Veturia en suivant le vieux des yeux. Comme les gens sont bizarres ! Ton hôte, par exemple... On pourrait croire que rien hors son extraordinaire collection d'objets inutiles ne saurait l'émouvoir. Et pourtant, Filip, son unique enfant, peut le rendre méconnaissable. Ne trouves-tu pas?

Barcian lui donna raison. Il avait de la sympathie pour Hristodulu, peut-être aussi par besoin de compenser l'ironie du directeur Crunteanu à l'adresse du vieux. C'était le même besoin qui avait poussé Veturia à vouloir faire sa connaissance, car elle soupçonnait qu'il y avait entre eux un certain degré de parenté. Elle avait à Brăila une tante née Hristodulu, et comme le vieux avait avoué à l'ingénieur qu'il était originaire des environs de Brăila, cette parenté lui semblait plausible. C'est dans l'intention de l'amener à parler de cette parenté qu'elle avait engagé la discussion sur Filip, mais la surprise du vieux ne lui avait pas permis de parler des siens.

— Vous m'avez procuré une grande joie aujourd'hui, dit Hristodulu qui était rentré dans la pièce pour les remercier. Une joie que je n'osais plus espérer. C'est dur d'être seul au monde, mes amis... Seul et vieux... On avance à tâtons !... Comme une de mes vieilles parentes qui avait perdu la vue... Elle prétendait, dans ses ténèbres, tout voir, nous reconnaître de loin. Cela tenait du prodige. Même moi, elle m'a reconnu, bien que je la visse pour la première fois. Elle m'interpella de loin: « Approche donc, Gavrilă, voilà une éternité que tu bourlingues à travers le monde. Comme si tu n'étais pas des nôtres, mais un de ces Stavropol, sans cesse par monts et par vaux et un peu dingues. »

— Vous avez dit Stavropol? demanda Veturia.

— Oui, ma femme appartenait à cette famille et elle m'avait suivi alors que personne ne s'y attendait.

— N'habitaient-ils pas près des Entrepôts du port?

— En effet. Mais comment le savez-vous... Il est impossible que vous les connaissiez.

— C'est ma grand-mère, Miriam Stavropol, qui m'a parlé d'une de ses cousines, Fulvia, mariée quelque part à la montagne... S'il en est ainsi, nous sommes un peu parents...

— Vous êtes sa petite-fille?... Miriam vit encore? En voilà une histoire ! C'est aujourd'hui le jour des surprises ! Et vous, jeune homme, vous ne m'en avez jamais touché un mot. Ça alors !

— C'est la première fois que j'en entends parler ! Veturia ne parle pas beaucoup de ses parents de Brăila. C'est une... Balkanique plutôt taciturne, dit-il en plaisantant.

— Peut-être une autre occasion se présentera-t-elle, Ştefan. Mais il faut que je parte maintenant. Tu me ramènes?

La ville s'enlisait dans le calme du soir. Toutes lumières éteintes, les cinémas ressemblaient à d'énormes et inutiles blocs de béton figés dans l'air légèrement agité par le vent. Ça et là, dans les rues latérales on entendait le gémissement métallique de quelque camion se faufilant vers la sortie du défilé.

L'ingénieur s'était de nouveau retranché derrière son silence, en quête d'une autre tranquillité que celle de l'extérieur. Oiseau inconnu, ignorant le chant, Veturia avançait à ses côtés. Elle sentait qu'il était triste, préoccupé, et n'osait le questionner. Chacun avait ses propres pensées. Chacun vivait pour soi. Seule la présence de l'autre leur était mutuellement nécessaire. Sans cela ils auraient pensé l'un à l'autre, ils se seraient laissés entraîner dans une discussion imaginaire, obsédante. Lui aurait exigé une promesse, celle de l'emmener dans son village au bord du Danube, pour connaître sa famille. Veturia, elle, lui aurait de nouveau demandé s'il croyait au projet auquel il rêvait, auquel il travaillait, le projet d'une centrale originale... Projet maintes fois abandonné et repris sur ses insistances. Maintenant qu'ils étaient ensemble, cette discussion n'avait plus lieu, leurs pas martelant les instants en longeant le boulevard.

— Que fais-tu à Breaza? lui demanda brusquement l'ingénieur comme si la question pouvait lui fournir la clef de ses interrogations. Puis il fut surpris par la stupidité de la question. Elle pouvait faire n'importe quoi ! Que lui importait? Veturia était libre de décider elle-même de la marche des minutes, des heures, des nuits et des jours. De même que, bien entendu, elle était libre de ne pas répondre. De quoi se mêlait-il !

— Je respire, je pense, j'attends, j'apprends et, parfois, je pleure...

Voilà qui dépassait son attente. Veturia lui répondait directement, sans hésitations, sans détours. Elle n'avait rien à lui cacher et, en général, ce n'était pas son genre de dissimuler ses pensées. Purement et simplement elle vivait. Elle avait accepté la proposition de Mariana pour plusieurs raisons. À C. elle ne connaissait personne et elle ne pouvait se permettre de loger à l'hôtel. Breaza avait tous les atouts pour l'attirer: air pur, apparence de village, moins de curieux dans une rue au nom approprié à sa configuration géographique: la rue de la Colline.

— Tu pleures? demanda Barcian, étonné mais peu convaincu. Il ne pouvait se l'imaginer pleurant, toute seule.

— Je ne crois pas avoir des raisons bien sérieuses ! Tu dois savoir ce que c'est ! Des larmes qui vous viennent aux yeux quand on ne s'y attend pas, poursuivit-elle tout en se demandant ce qui lui prenait de se confesser.

Et même si elle pleurait, que lui importait, à lui? Cela ne l'intéressait certainement pas ! Il avait d'autres chats à fouetter, l'ingénieur ! Si elle pleurait, c'était pour le plaisir de pleurer. Et puis, cela n'arrivait pas souvent.

— Tu pourrais rester en ville. T'épargner le voyage, te reposer davantage. On pourrait sortir ensemble, aller au cinéma, au restaurant... Lui aussi s'était mis à parler à tort et à travers ! Indirectement, il l'invitait. S'obligeait. Ce qu'il n'avait encore jamais fait.

— Il est difficile de renoncer à un bien acquis. Je me suis attachée aux gens chez lesquels j'habite. Comme toi, peut-être, tu t'es rapproché de Hristodulu, mon éloigné et bizarre parent de ce soir. Elle trouva étrange d'avoir ajouté ses mots, dont seule l'articulation lui appartenait. Après tout, le vieux ne lui plaisait pas ! Elle ne lui était pas attachée comme elle l'était à la famille de Mariana. Et pour cause, se dit Veturia, son visage s'éclairant au souvenir de la bonté de ces gens.

— L'hiver approche, Veturia. Tu te rends compte que la circulation des voitures, des autobus, en sera entravée, que tu auras à affronter le froid et la neige.

— J'y suis habituée depuis l'enfance. Je les affrontais déjà en traversant seule les champs jusqu'à Brăila. Les miens avaient peur des loups. Moi, jamais. Une fois seulement j'ai eu peur, terriblement peur.

— Peur des bandes de loups?

— Pas précisément... J'ai trouvé sur mon chemin le cadavre d'une biche. Tuée par les loups peut-être, mais peut-être aussi par des hommes... Ses yeux clairs étaient figés. Comme deux diamants enchâssés dans son crâne. Elle avait pleuré des larmes blanches de diamants... Le désespoir s'était répandu sur sa face brune. Souvent, après, elle est apparue dans mes rêves. Elle m'appelait à l'aide, reniflait, gémissait, comme seuls, parfois, les enfants malades et apeurés le font dans leur sommeil.

— Comme c'est curieux ! Une biche... Une fois, en hiver, quelqu'un a pleuré à cause d'une biche..., soupira Barcian et brusquement la pensée le ramena en arrière, vers un mois de janvier vêtu de blanc, au ciel morne, accroché aux bouleaux dépouillés par la tourmente de neige. Ils avaient passé la nuit chez un collègue à C. (ainsi donc, il avait déjà été ici et l'avait oublié), l'invitation leur ayant, sans doute, été faite par le truchement d'Ina. Au matin, quelqu'un avait proposé de se promener dans la forêt, et l'idée ayant gagné de nombreux adeptes on lui donna immédiatement cours. Ils étaient une dizaine et aucun n'avait plus de vingt-cinq ans. Leur amphitryon, Armand, emporta aussi une carabine de précision dans l'intention d'organiser un concours de tir. Sommairement équipés, stimulés par le beau temps favorable à la promenade, ils étaient partis en joyeux cortège. La forêt les accueillit multipliant les échos de leur bruyante joie. De la lisière du bois, par-dessus le monastère de Poiana, Ina lui montra les contours de la ville d'où ils venaient de sortir. Au loin, comme à travers la fumée, on devinait les silhouettes des maisons sous un horizon qu'on aurait dit palpable. À gauche, vers les Monts Bucegi, on entrevoyait d'autres localités qui lui étaient inconnues: Breaza, Podu-Vadului, Capu-Cîmpului, des collines et des

buttes de pierre se suivant par rangées irrégulières, polies par le filet humide de la Prahova. À droite, solitaire, l'ouverture de la plaine, comme le soupçon d'une mer qui, peut-être, y avait existé . . . Et puis, tout d'un coup, l'apparition fantomatique des biches ! Doux éclairs, flèches arrêtées dans leur course !

— Passe-moi le fusil, avait demandé Armand à celui qui jusqu'alors s'était innocemment appuyé à l'arme. Nous commencerons le concours par une cible vivante.

— Tu sais bien que c'est interdit, était intervenue Andra, une jeune fille au visage couvert de taches de rousseur, que Liviu, le cousin d'Armand, ne cessait d'agacer.

— C'est un fusil de tir qui ne pourrait faire de mal à un moineau, s'était défendu Armand. Et si toi tu n'a pas envie de participer au « tournoi », personne ne t'y oblige. Est-ce clair? !

Armand avait, malheureusement, visé juste. L'une des biches s'écroula, frappé dans l'œil. Une autre se roula en mugissant par terre, ses sabots fouillant la neige. Ayant senti l'odeur du sang, les autres prirent la fuite. L'animal blessé agonisait, rougissant la neige. Faisant cercle autour de lui, les jeunes ne savaient plus ce qu'il convenait de faire. Seul Barcian, persuadé d'avoir raison, s'empara de la carabine, la rechargea et l'ayant appuyé sous l'aisselle de la bête, mit fin à son tourment. Le silence descendit sur leur groupe écrasé par l'impuissance. Sans plus attendre, Ina avait pris la fuite. Seule, sans crainte des loups, vidée de toute pensée, de tout sentiment, elle avait erré à travers des vergers sans fin.

— Et toi? ! Toi, tu as pleuré, fit Veturia étonnée.

— Non, tout de même pas ! Mais une jeune fille l'a fait, qui avait assisté à la chasse sans être préparée pour . . . (il avait presque prononcé le mot « crime » dont Ina avait usé alors, mais se corrigea à temps), pour assister à une scène qui manquait vraiment d'élégance, ignorant l'étrange, la mystérieuse et pourtant explicable vérité de la mort.

— Pourquoi *ignorant*, Ştefan? Peut-être ne s'agissait-il que d'un acte de violence auquel elle avait assisté, dit Veturia sur la rétine de laquelle un soupçon avait ramené une image de son enfance. Peu à peu l'image prit la consistance du souvenir. Ils habitaient alors près du Tribunal de la ville, dans une maison appartenant au corps des avocats. Maître Hoha avait un grand ascendant au barreau, en sa qualité d'ancien préfet communiste. Les enfants des avocats et des juges pénétraient sans difficulté dans le « palais » des archives et de là, empruntant des passages qu'ils étaient les seuls à connaître, ils se faufilaient dans le grenier du Tribunal. C'est là qu'ils avaient leur « état-major ». Sur quelques centaines de mètres carrés étaient entassés des objets de toutes sortes absolument inutiles, depuis des tapis et des fauteuils jusqu'à des assiettes dépareillées, des tableaux, des armes et des vêtements de provenance étrange. L'inventivité de Veturia, le chef de ces expéditionnaires furetant dans ce fouillis des reliques, créa ici des intérieures luxueux, des parcs et des allées inimaginables, des salons et des pinacothèques, des cafés et des champs de bataille pour leurs peu nombreuses armées. Des histoires incroyables se déroulaient sous leurs yeux, cependant qu'une autre,

non moins bizarre et point à la portée de leur entendement, s'ajoutait au bazar de l'inutilité de ce *palais suspendu* que seul un incendie aurait pu faire disparaître en laissant le moins de traces possible. À travers les fenêtres ovales, œufs plats découpés dans le ciel, le regard portait jusque derrière le Tribunal, dans le carré de béton que celui-ci formait avec les bâtiments annexes, bâtiments dépourvus de fenêtres à l'extérieur, mécaniquement gardés par des militaires armés pareils aux soldats de plomb de l'un des jeux préférés de Veturia au *salon des armes.* Parfois dans le carré sombre on voyait sortir des hommes dont ils ne pouvaient discerner les visages. Les enfants les voyaient d'en haut et supposaient que c'étaient des hommes à en juger d'après leurs mouvements et les commandes auxquelles ils obéissaient. Un jour ils les virent pour de bon. Vu de la rue, tout devait sans doute paraître normal. Mais après que leur apparition se fût repétée plusieurs jours de suite, Veturia avait demandé à son père ce qui se passait derrière la bâtisse marquée par la balance en équilibre de la justice, tel un tatouage dans le béton. Aureliu Hoha avait fait semblant de ne pas comprendre et avait transféré sa fille à l'école du village, lui conseillant de ne raconter à personne qu'à son âge elle avait des « visions ».

— Les actes violents nous effraient parfois, continua Veturia après la longue pause dictée par ses pensées, même s'ils sont parfaitement explicables.

— Tu veux ainsi accorder des circonstances atténuantes à la violence du directeur, dit en s'arrêtant Barcian tout en craignant de recevoir une réponse affirmative.

— Quelle idée ! qui pensait à ça ? ! Crunteanu est un homme difficile, n'en parlons plus, je t'en prie. Vraiment, Ştefan, cela ne me fait aucun plaisir.

— Comme s'il s'agissait de plaisir ! Il m'a traité par-dessous la jambe et c'est ce qui m'irrite le plus. Il a cru me mettre knock-out en me déclarant que nous allons, enfin, recevoir l'équipement initialement prévu. La belle affaire ! S'il n'approuve pas la rectification que j'ai proposée il en fera retomber la faute sur ma tête.

— Ça dépend. . . Sur la sienne, sûrement pas ! Tu ne sais peut-être pas que notre directeur compte sur quelqu'un de haut placé qui le soutient depuis des années?

— Avec la conscience qu'il a, je parie que le jour où l'événement aura lieu, il sera convoqué à sept réunions toutes à la même heure, en sept endroits différents, éclata Barcian sans prendre au sérieux ce qu'il venait d'entendre.

— Tes opinions sur la conscience sont assez bornées, fit évasivement Veturia, prête à lui donner un échantillon de ses connaissances théoriques récemment acquises. Elle avait appris un tas de définitions . . . un mot, une construction, un univers de mots, une boîte noire dans laquelle il lui était difficile de deviner ce qui se passait avec les mots, avec les actions qu'ils déterminent . . . Une question mystique à laquelle, personnellement, elle ne pouvait accéder. . .

— Pourquoi dis-tu ça?

— Une statistique récente a abouti à la conclusion que l'unique drame de la conscience est lié aux mots. Or, le directeur ne vit pas ce drame. C'est un homme réaliste qui n'a en vue que les faits et non les mots. Et encore, à condition que l'on fasse abstraction de la relation supposée dont on parle...

— Veturia, tu as de nouveau participé aux cours de l'ingénieur Săracu ! Comment peux-tu les supporter? Comment acceptes-tu les spéculations sur les mots dans des questions fondamentales?

— Comme l'a si bien dit votre contremaître... « Ces choses-là, camarade ingénieur, il faut nous les dire en roumain, autrement ça signifie que nous gaspillons notre temps ! » Săracu a rougi comme un écolier que l'on attrape à copier.

— D'autres aussi auront à rougir, prophétisa Barcian, s'ils ne se fient qu'à leurs propres connaissances, s'ils ne demandent pas conseil, ne calculent pas, n'essaient pas.

— Je ne te savais pas aussi convaincu de l'existence des autres ! Tu m'as bel et bien avoué ta croyance de vieille date dans l'unicité de l'individu...

— J'espère que tu me permets de changer, dit Barcian en souriant avec une teinte d'amertume. Puis, tandis qu'il la conduisait jusqu'à l'autobus prêt à partir il ajouta, convaincu qu'il s'adressait à quelqu'un d'autre: Tu ne veux pas voir que j'ai vraiment changé? !

Une semaine plus tard, poussé par Veturia, Barcian se rendit à Bucarest. Pour travailler à son vieux projet il avait besoin de ses cahiers du temps où il était étudiant, des ébauches exécutées et des notes prises au cours de fébriles recherches dans des traités étrangers, des ouvrages de spécialité. Son arrivé à la maison, bien qu'inopinée, s'ébruita rapidement et plusieurs amis s'empressèrent de lui rendre visite. Sa mère, le docteur Barcian, ne réussissait pas à échanger deux mots avec l'enfant prodigue. Son père, le professeur Barcian, se trouvait depuis quelques jours à Vienne où il participait à une conférence.

— C'est formidable ce que tu dis là, Werner ! A-t-elle vraiment été capable de faire une chose pareille? !

— Et pourquoi pas, mon cher Ștefan? Tu sais bien, depuis la faculté déjà, quelle genre de fille Mufi était. Un numéro... Attends voir... Tu te souviens qu'elle avait épousé Speranță, l'architecte Narcis Speranță ! Le grand amour !

— Voyons, Werner, tu es médisant comme une femme !

— Depuis quelque temps elle avait une liaison avec Ion Stănoiu, le mari de Teodora, notre collègue également. Grand scandale ! Il divorce, elle divorce. Deux ménages détruits sans qu'un autre ne soit fondé. Il paraît qu'ils ne s'entendent plus. Elle ne s'entend plus avec l'homme qui lui avait fait découvrir ce qu'est l'amitié, la vie de famille... Cette vie, on peut du reste en juger d'après les raclées qu'elle a reçues. En réalité, Ion est au mieux avec une autre jeune fille laquelle possède villa, argent, voiture, et le reste. Et Mufi de nous déclarer qu'elle allait se venger. Vrai de vrai·

Comme quoi elle a fait un mariage d'amour avec Marcel, Marcel Untel, qui a ses quarante-sept ans bien sonnés.

— Vrai?

— Sûr et certain. Mufi a fait un mariage d'amour. Et elle aura, enfin, un ménage heureux. Un ménage idéal. Le grand bonheur, quoi !

— Je vous apporte du cognac, Ştefan? intervint sa mère désireuse de prendre part à la conversation.

— Oui, maman. J'en ai oublié jusqu'à la couleur. Chez moi, là-bas, on boit surtout de la tzouïca. Et comme tu sais, moi j'ai des goûts plus raffinés, ajouta-t-il, sans se rendre compte que, petit à petit, dans l'atmosphère familiale, il redevenait le fils à papa. Son unique, son irrépétable moi réapparaissait . . .

— Je voulais justement te demander, Ştefan, comment tu supportes le chantier? Ça doit être horrible, un amas d'échafaudages, d'hommes et de grues, puant la tzouïca, l'oignon et le gas-oil. Comment supportes-tu tout ça, *toi?*

— Eh bien, voilà, Werner, je le supporte. Bien que je ne définisse pas mon chantier dans les mêmes termes. Il y a quelques mois, je t'assure, je pensais à peu près de la même manière.

— Tu aurais pu t'épargner cette expérience, mon chéri.

— En effet, mais j'ai bien fait de la provoquer. Je suis monté dans la voiture du temps, Werner. Je ne peux ni en descendre ni prendre les devants. Le risque est trop grand. Maman est, malheureusement, restée à la maison. Ici le temps s'est arrêté. Oui, vraiment, même si l'affirmation définit une anomalie. Je regrette que mon père soit absent. J'aurais voulu le voir. Dis-lui, au cas où il appelle, que je le prie de m'apporter une nouvelle trousse Richter. Je suis débordé de travail.

— Mais voyons, tu es un constructeur, toi, tu n'élabores pas de projets, dit Werner, stupéfait.

— Je fais les deux. De toute façon, mon « stage » à l'institut, pour bref qu'il fût, m'a été fort utile. Cet été, je vous inviterai à l'inauguration de la nouvelle construction . . .

Le docteur Barcian remplit les verres de cognac puis s'excusa car on venait de sonner. Un autre ami s'était hâté de venir voir Ştefan.

— Liana t'a aperçu à la gare, c'est par elle que j'ai appris ton arrivée. Comment vas-tu, mon vieux?

— Très bien, comme vous le voyez. Toi, Liana, tu demeures toujours la plus belle des épouses !

— Tu es trop gentil, minauda la jeune femme, bien que le compliment lui eût fait plaisir. On lui disait souvent qu'elle était jolie, surtout après la naissance de son premier bébé. Ses formes étaient devenues plus rondes, mais sa poitrine était restée avenante et ses cheveux étaient toujours relevés formant un chignon haut qui surplombait le front lisse légèrement taché de son. Ses yeux bleus veillaient sur un nez délicat sous lequel la bouche s'épanouissait en une mystérieuse corolle. Son fils Răzvan, qui, dans la nuit de Jour de l'An, allait fêter son premier anniversaire, avait hérité de ses

traits. C'est à juste titre qu'on lui disait qu'elle était jolie et elle le savait. Ses collègues professeurs le lui disaient également comme tous les amis de Vlad l'avaient aussi fait lorsqu'elle était étudiante.

— Vlad ne me pardonnerait jamais un compliment hasardé, chère spécialiste dans la langue de Voltaire. *Comment ça va? Est-ce que tes élèves parlent le français tout à fait bien, ou comme des vaches espagnoles?!* *

— À ce que je vois, tu n'as pas renoncé à tes petites malices, intervint Vlad pour éviter une sortie de la mère de Ştefan, visiblement gênée par la malice de son fils. Liana a un bon poste près de Bucarest, dans un lycée sérieux encore que portant l'étiquette de la province. Elle fait la navette en voiture, car la sienne ne se trouve pas sous séquestre au garage . . .

— C'est une provocation directe, n'est-ce pas? ! Eh bien, je me rends. Ma voiture se trouve encore sous séquestre. J'espère qu'en revenant d'Autriche mon père adoptera un autre point de vue en ce qui me concerne. Et je promets de ne pas lui créer de difficultés en matière de circulation.

— À propos de circulation, comment s'est terminée cette histoire avec la police? s'intéressa Werner.

— Quelle histoire, mon vieux? demanda Ştefan tout curieux.

— Façon de parler. Un simple... *malentendu***, une question de routine. Je pensais, moi, que Liana avait brûlé quelque feu rouge à Otopeni, on ne sait jamais avec tous ces signaux qu'on voit surgir là où l'on s'y attend le moins.

— Mais voyons, Vlad, tu sais bien combien je fais attention, dit la jeune femme sur un ton suppliant, en crispant les lèvres.

— Justement. De là aussi mon étonnement, ajouta Vlad en poursuivant son récit.

— Quelle mésaventure! fit Barcian qui avait suivi et les paroles et les gestes de Vlad.

— Il s'agissait au fond d'une simple vérification des papiers, expliqua Liana en coupant court au récit minutieusement détaillé de Vlad. Malheureusement l'officier était dans une mauvaise passe, que mon mari, qui aime les affrontements, a spéculé.

— Avec ton histoire, Vlad, nous avons oublié de trinquer à nos retrouvailles. Votre visite m'a fait grand plaisir. À votre santé!

À son invite, les verres se vidèrent. Puis, chose inaccoutumée, Barcian enregistra un long moment de silence. Ne sachant que dire il fit craquer ses doigts.

Dans le hall, la pendule sonna six heures.

— Comme le jour tombe vite! Il faut nous presser, Răzvan nous attend. Vas-tu encore rester en ville, Ştefan? Peut-être poura-t-on se voir demain . . .

— Non, sûrement pas. Je ne suis venu que pour chercher mes cahiers et quelques livres. Je dispose là-bas de quelques loisirs et j'ai repris mon vieux projet.

---

* En français dans le texte.
** En français dans le texte.

— Formidable, s'empressa Werner de le féliciter.

— Le doyen sera enchanté de l'apprendre. Veux-tu que je lui en parle?

— Merci, Vlad. Je vais lui téléphoner moi-même, plus tard.

— Tu devrais présenter une communication à la session d'hiver de l'Institut. Pour qu'ils voient ce qu'ils ont perdu en t'envoyant en province, dit Werner, attristé sans raison.

— Ça c'est une autre histoire, mes amis. Le doyen lui-même m'a naguère suggéré l'idée d'une communication. J'y songerai. De toute façon je vous remercie de votre confiance. Encore un verre?!

— Moi je n'en veux plus, refusa Liana. C'est moi qui conduit aujourd'hui et je n'ai pas envie de faire une visite au poste. Au revoir, et bonne chance sur ton chantier !

— J'en ai vraiment besoin. Prends bien soin de tes élèves, Liana. Plus tard, à l'université, ils auront besoin d'une langue étrangère. Tout le monde n'a pas la chance de Werner d'en trouver une dans son berceau...

Ils se séparèrent en s'adressant des sourires et en se félicitant mutuellement. Werner s'en alla, lui aussi. Resté seul un instant, l'ingénieur sourit à une pensée cachée, puis demanda à sa mère si personne n'avait demandé de ses nouvelles pendant son absence.

— Non, je ne sais pas, je ne crois pas, mon chéri.

— Très bien, maman. Je vais sortir un peu. Si quelqu'un appelle, excuse-moi je t'en prie.

Le boulevard l'accueillit avec indifférence, sans allumer des feux de joie à son apparition. Il en fut conscient et poussa du pied un sac de papier vide qu'il trouva sur son chemin. Rien que des gens indifférents, des gens pressés. Des voitures de tous côtés, de brefs coups d'avertisseurs. Une ville vivante. Une ville inconnue.

Place des Cosmonautes, Barcian se souvint d'Ina. Une femme quelconque. Une inconnue. Une ombre. Le personnage dont l'étrange présence l'avait accompagné pendant tant d'heures, de jours, de mois. Ina... Une passante dont il ne savait même plus si elle portait ou non des lunettes, si elle préférait les mini- ou les maxijupes, si elle fumait, si elle était à même d'entretenir une conversation sur la musique, la peinture ou le diagramme fer-charbon, ce dernier sujet constituant depuis longtemps une colle pour les polytechniciens.

Il contourna le chantier d'un hôtel en construction et, passant devant la nouvelle entrée de l'Académie de commerce, arriva Place Romană. Il entra dans un bar tout en se disant qu'il n'y avait encore jamais été. Il demanda un café très sucré.

— On n'oublie pas facilement ses vieilles habitudes, remarqua une jeune femme blonde qui portait de grandes lunettes de soleil, en l'invitant à sa table.

— Ah, Mufi! Pardonne-moi, je ne t'avais pas reconnue.

— Tu es devenu un sauvage, mon cher, depuis que tu es allé porter l'émancipation en province. Tout le monde sait que...

— Que je suis devenu sauvage? !

— Non, que tu es parti ! Voilà, je te présente non fiancé, Marcel...

L'ingénieur serra une grande main trop chaude et poisseuse pour ne pas être transpirée. « Marcel Untel, le grand amour », compléta mentalement Barcian.

— Moi aussi j'aime le café très sucré, affirma le fiancé. Mufi le préfère davantage fort...

« Si ça continue comme ça, se dit l'ingénieur en constatant l'impropriété de langage de sa nouvelle connaissance, on me conduira directement d'ici à l'Hospice. »

— Nous allons bientôt nous marier. Maintenant que tous les problèmes délicats ont été résolus, nous pouvons le *commettre*, ajouta Mufi sur un ton confidentiel. Le plus difficile, mon cher Ştefan, a été d'annuler le premier mariage. C'était devenu insupportable, n'est-ce pas mon lapin chéri ? !

— En effet, c'était devenu insupportable. Pour toi surtout, avec tes sensibilités évidentes.

« Décidément, il m'agace. Sa tête de crétin ressemble à celle d'un collègue, un type dégingandé et idiot, qui ne se séparait jamais de son paletot de toile grossière, à la mode immédiatement après la guerre et marié à une femme-tank, vieille fille depuis une dizaine d'années. »

Ils étaient entrés une fois en conflit lorsque Barcian avait corrigé les fautes de grammaire d'un article écrit pour le journal mural et avait ajouté à la signature un signe d'interrogation découpé dans un journal. Le type s'était mis en colère et, fulminant dans les corridors, menaçait de rompre les os à celui qui avait osé se mêler de l'article en question. Mais ayant aperçu Ştefan, il était parti, ravalant ses menaces, son paletot sur le bras.

— On nous a dit que tu allais te marier toi aussi, Ştefan. Est-ce vrai ?

— Pas pour le moment. Le temps ne presse pas...

— Moi, je suis d'avis que vous ne différiez pas longtemps, fit le fiancé de bon conseil. Prenez exemple sur nous. N'est-ce pas, Mufi, mon bouton de rose ? !

« Diable ! Mufi — bouton de rose ! Ce café va me rester dans le gosier. Comment ne les ai-je pas remarqués plus tôt ? J'aurais acheté des cigarettes et serais allé ailleurs. Je suis sorti pour me relaxer et me voilà tombé sur ce chameau. Regardez-moi ça ! Le grand peintre et scénographe Untel, qui contracte un mariage... sentimental. Qui s'imagine qu'habillé comme un godelureau il a meilleure mine ! »

— Le mariage est quelque chose de très important, philosopha Mufi. Je m'étonne que les types avec lesquels je travaille ne s'en rendent pas compte. Voyez-moi ça, me donner des conseils sur le mariage. Je le leur ai déclaré ouvertement : « Pour un mariage il faut être deux. » Il va sans dire que moi, *n'est-ce pas ?* je me trouvais coincée... Comment pouvais-je demander, moi, la main d'un homme ! ?

— Et alors ? !

Barcian avait machinalement posé la question parce qu'en fait il ne souhaitait entendre ni la réponse ni la suite de ce récit banal. Il était las d'attendre le café commandé qui lui fut enfin apporté avec de vagues ex-

cuses. Il sirota le liquide un peu amer faisant semblant d'avoir oublié sa question.

— Heureusement que l'idée m'est venue de parler de Marcel. J'ai annoncé notre prochain mariage, ce qui m'a permis de me tirer d'embarras. Je n'ai pas compris pourquoi ils ont ri !...

— Ils manifestaient... leur adhésion ! Barcian avait trouvé une réponse possible.

— C'est bien ce que je t'avais dit moi aussi, Mufi, mon bouton de rose ! Tu vois que j'avais raison !?

« Oui, le chameau avait raison ! Mais toi, tu ne l'as pas compris, Mufi, bouton de rose ! Serait-ce un signe de vieillesse? ! Parce que, hélas, toi aussi tu vieillis, petite fille vaporeuse... »

— Possible, fit sur un ton pensif la jeune femme le regardant un instant dans les yeux. Possible, mais il m'arrive de me trouver dans des états psychologiques qui ne dépassent, quand je ne sais plus comment réagir...

— Vous voyez, camarade ingénieur, comme elle exagère?

— En effet, ce n'est pas le cas...

« Toi, Mufi, exagérer ! Maintenant que tu portes des lunettes rondes de myope cultivée et intéressante ! Ça ne va pas avec ton sourire, ma chère. Je remarque le nombre accru de tes bagues ! Ta paume doit être métallique... Quand tu ris, ta bouche s'ouvre comme... un œillet souffrant. Ton sourire est fatigant, il est trop fabriqué, comme pour un gros plan télévisé. Je te hais même un peu pour ce sourire. »

— Excuse-moi, Mufi.

— De quoi? fit-elle en sursautant, effrayée.

— Tu sais... moi, je dois partir. J'ai beaucoup, beaucoup de travail. Tu comprends? !

— C'est comme tu le veux, Ştefan. Quand tu viendras encore à Bucarest, fais-nous signe. Même si mon mari est absent... Nous t'attendons chez nous. N'est-ce pas, Marcel?

— Mais oui, bien sûr, dit machinalement le fiancé, ne trouvant pas de meilleure formule pour prendre congé. Nous vous attendons.

Place Romană, le vent apprenait à danser la samba. Pas seul mais en compagnie des premiers flocons de neige. Les phares des voitures glissaient sur les premiers pas de leur danse. Danse folle, meute blanche se ruant sur les couches du silence.

L'ingénieur maugréa contre ce brusque changement du temps qui, sur le chantier, pouvait susciter de nouvelles difficultés. Un froid mordant l'enveloppa comme dans un manteau rigide. Inconsciemment, il tourna à droite, sur le boulevard. Devant le magasin « Eva », un homme offrait aux passants le front tendre d'un agnelet blanc tout effrayé. Son boniment se perdait dans le va-et-vient des passants... « pour un leu vous pouvez toucher Vasilică. Il porte chance et bonheur à tout la monde ! Voici Vasilică... » Il avait déjà vu, surtout dans l'agglomération des gares, ce symbole du bonheur offert pour la modique somme d'un leu. Joie vivante qu'un ruban rouge au cou devait, semble-t-il, protéger contre le mauvais œil. L'argent

à la main, les curieux se pressaient pour ce grand, ce génial échange. Toute la peine d'une journée, d'une semaine contre un leu ! Toute l'espérance, toute la chance sur le front du pauvre Vasilică, tout engourdi.

« Peut-être que Muşi, se dit Barcian, a, elle aussi, donné un leu pour faire ce beau parti !? Pourquoi pas ! Ou bien ont-ils donné une seule monnaie, misant ensemble sur le grand lot du bonheur ! »

Il s'était éloigné de la demeure d'Ina, se dirigeant, au hasard, vers une allée du parc de Cişmigiu, maintenant couverte de neige. Devant la terrasse du « Tronc coupé », une ampoule suspendue éclairait sa propre solitude, clignotant, oiseau malade qu'une mort inévitable attendait. Pourquoi n'avait-il pas eu le courage d'aller la retrouver? Ina était sûrement chez elle. Derrière la fenêtre embuée, il avait aperçu la lumière, le vieux rideau de laine, signe de tranquillité et de confiance. Il lui aurait dit qu'il était venu en passant lui dire bonsoir, qu'il désirait la voir même au risque de la déranger. Elle lui aurait assuré qu'il ne la dérangeait pas, qu'il pouvait entrer ou bien, s'il préférait, l'attendre un moment pour qu'ils descendent ensemble. Elle savait que le poids d'un espace fermé l'aurait fatigué. Ensemble, ils auraient battu le pavé, se racontant mutuellement les derniers événements de leur vie, entraînés dans la danse des flocons de neige. La chose, était-elle possible? Non, le risque était trop grand. Ina lui aurait tiré les vers du nez, désireuse de se renseigner sur ses nouvelles relations au chantier, sur les questions graves de l'existence. Et lui aurait compris combien profondément sa profession d'homme de la loi était entrée dans le sang d'Ina, avec quelle froideur elle aurait jugé ses pensées, ses intentions. Où était-elle, l'Ina d'autrefois? ! Il renonça à suivre le fil incertain, enchevêtré, des possibilités, décidé à oublier pourquoi il était sorti.

« Tu ne veux pas voir que j'ai vraiment changé? ! » avait répété Veturia la question de l'ingénieur, après le départ de l'autobus, tout en essayant de se faufiler parmi les voyageurs maussades jusqu'à la portière de devant. Quelqu'un lui offrit une place. Elle s'assit et remercia discrètement, reconnaissant dans le jeune homme aimable un soudeur du chantier, de l'équipe de Hortopan. Par la fenêtre embuée elle aperçut une station-service, puis la massive silhouette du château de Iulia Haşdeu dont elle avait, dans les pages d'une revue, appris la triste destinée, discerna les contours d'une unité militaire et, plus loin, le pont par-dessus la Prahova. À l'arrêt elle fut la seule à descendre. La rue de la Colline montait le versant abrupt d'un rocher blanc, longtemps exploité pour une meule de mosaïque. Quelques maisons plongées dans l'obscurité.

Au loin, près de la forêt, on entendait des chiens aboyer.

Un ciel froid, de cristal. Des étoiles éparpillées près du Grand Chariot, planté dans sa chute au-dessus des Bucegi. Au bout de la nuit — l'Étoile polaire, œil magique invitant aux mystères du septentrion. Silence.

Et de nouveau la question: « Tu ne veux pas voir que j'ai vraiment changé? » Obsédante, déplacée, mauvaise. De quel changement s'agissait-il? ! L'ingénieur la regardait autrement, la recherchait, lui faisait part de ses

craintes et de ses espoirs. Il avait repris l'étude de la centrale et pour cela Veturia ne pouvait l'aider qu'en exécutant pour lui des dessins, en calculant des dimensions, en sériant les repères possibles de l'ensemble. Les réactions compliquées, les dérivées d'une formule nouvelle, le test théorique de certaines résistances la dépassaient. Elle s'arrêtait, toujours attentive, à la lisière de ces territoires qui excédaient sa compétence. Mais son regard restait droit, confiant dans ce qui se passait là-bas, dans le fourneau des chiffres, des vecteurs et des calculs de l'esprit de l'ingénieur. Celui-ci suait, fumait, maniait la règle à calcul, cherchait (pour la quantième fois?) un autre chapitre du traité de physique, se mordait les lèvres ou déchirait en petits morceaux une ébauche mal venue.

— Un autre échec, éclatait Ştefan écrasant sa cigarette contre le verre dépoli du cendrier. Ça ne marche pas ! Qu'allons-nous faire, Acajou?

Elle demandait: *pourquoi Acajou !* À la fois surprise et ravie, acceptant le baptême ou le sobriquet. Ils étaient seuls dans le Cabinet technique, bien après les heures de travail. Sur le chantier, les phares des camions pointaient leurs flèches blanches sur les murs, pluie sèche d'impressions.

— Tu réussiras demain, Ştefan. Nous avons le temps . . .

— Le temps ! Depuis que je m'y heurte, j'ai l'impression de cogner contre une matière solide, contre un mur. Il m'arrive de croire qu'il me fait la nique, pour me faire enrager !

— Et malgré ton ambition tu n'as pas réussi à en triompher? !

— Dieu sait ! . . . Ce projet me torture, Acajou. Comme une femme dont on est amoureux et dont on ne peut approcher. Il m'arrive, quand je m'éprends de quelqu'un, de connaître les mêmes affres. Je lutte, je veux lutter pour . . . mais, les sourcils froncés, il ne termina pas son idée . . .

— Et quand tu triomphes? Je veux dire, quand ton amour se réalise. . .

— Voilà une question qui me dépasse. Je te donnerai la réponse après la réussite de notre projet.

— De ton projet, Ştefan, dit Veturia effrayée par cet adjectif possessif, convaincue de ce que son propre mérite dans la réalisation du projet était infime. Que peut faire un simple technicien dans ce domaine du futur? Mon sort se maintient dans des . . . dimensions minimales.

— J'aime à croire que c'est là un point de vue dépassé.

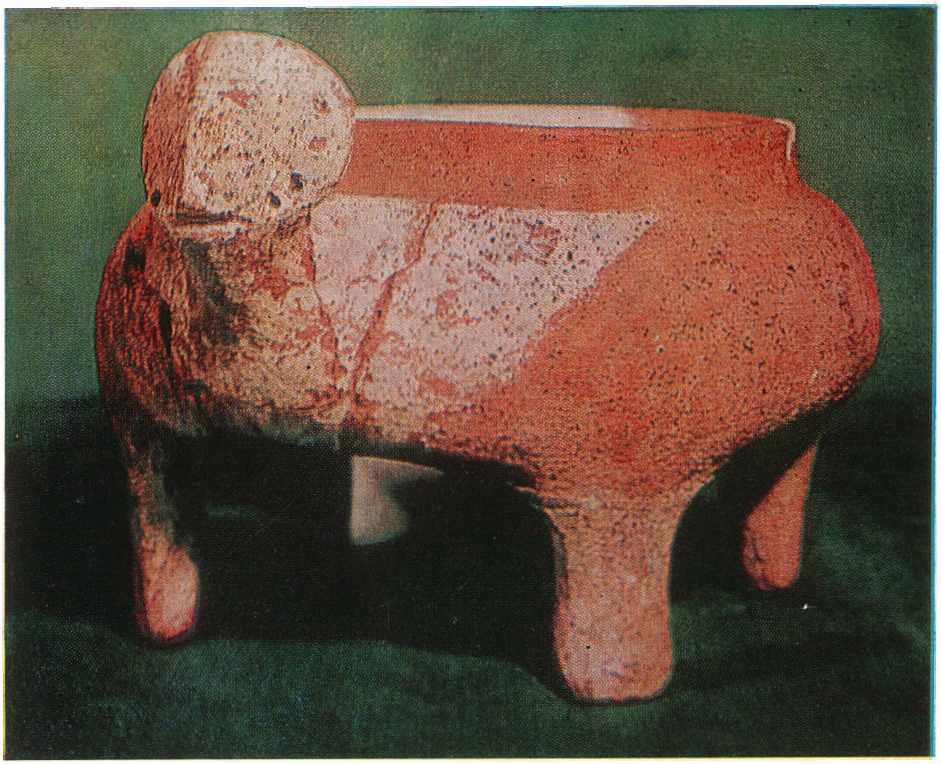
— J'ai su dès le dèbut, dès que je l'ai choisi, que ce métier n'était pas de premier plan. Et c'est très bien comme ça parce que moi je ne compte pas, du moins pas par rapport au reste, à l'entier.

— Encore une de ces phrases du cours d'enseignement politique?

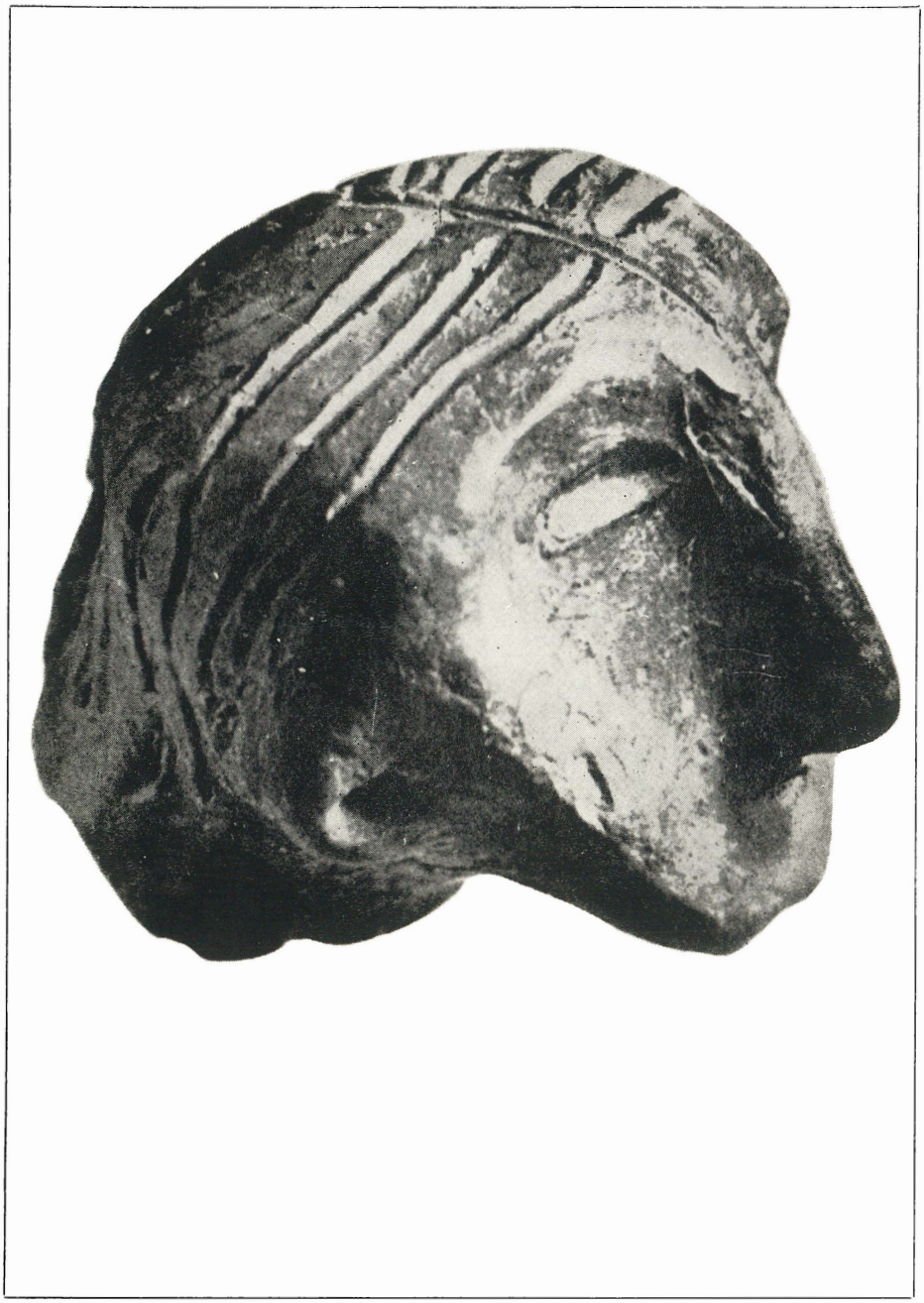
— Trêve d'ironies, Ştefan. J'en ai la conviction, j'y crois. C'est la sagesse de notre espèce.

— De quelle espèce descends-tu donc, Acajou? s'enquit l'ingénieur tout en poursuivant secrètement ses pensées. Tes ancêtres ont dû être navigateurs, marchands d'olives, d'huiles et d'amphores à cou de cygne, voleurs de grand chemin ayant trouvé refuge dans les étangs de Brăila, assoiffés de vin, avides de femmes, toujours prêtes à tirer le couteau ! Ta mère a peut-

Vase zoomorphe de Hîrşova
(Culture de Gumelnitza, seconde moitié du IVe millénaire — début du IIIe millénaire av.n.è.)



Tête de statuette
(Culture de Vinča-Turdaş, seconde moitié du Ve millénaire — début du IIIe millénaire av.n.è.)



être été une de ces femmes pleines de feu et de flammes couchant dans le foin fraîchement fauché !

— Ma grand-mère ne distinguait pas bien les couleurs. J'étais petite, elle me surnommait, comme toi, à cause de la nuance de mes cheveux, petite *olive pâle*, mais *Acajou* est plus joli, plus délicat . . .

— Par conséquent, de l'espèce des oliviers, compléta Barcian.

— Ça vaut mieux que de celle des voleurs de chevaux comme tu es peut-être tenté de juger les gens de Brăila.

— Moi je ne juge pas, j'apprécie . . . Et non seulement d'après les apparences. En ce qui concerne la paternité du projet, je reconnais ton mérite, Acajou ! . . .

Son mérite ! . . . Elle l'avait aidé à redécouvrir son orgueil, son ambition, non seulement dans le conflit qui l'opposait au directeur Crunteanu, mais aussi en ce qui concernait le projet. Elle lui avait rendu la force de croire, de voir la centrale, d'en tracer avec précision les contours, par la pensée et sur le papier. Et cela, au moment où il était tout disposé à renoncer comme si ce n'était pas là la raison qui l'avait amené à C. Un regain de la passion enfermée dans ses cahiers d'étudiant. Cahiers dans lesquels, oubliée, aux côtés des formules, des esquisses compliquées, se trouvait encore Ina. Veturia regardait à travers les yeux de l'ingénieur, comprenant, acceptant tout. Il n'y avait qu'Ina qu'elle n'avait pu découvrir parmi les formules. Parce que celle-ci avait un autre contour et qu'une autre force l'y avait enfermée. Une force que seul Barcian comprenait.

« Tu ne veux pas voir que j'ai vraiment changé? » Mais si, Acajou le voulait, elle se rendait compte de la transformation de l'ingénieur. Mariana aussi s'en était aperçue . . .

— Il est intéressant, ton ingénieur, Veturia. Un homme ferme, qui a, sans doute, le sens des réalités, l'avait-elle caractérisé, assez superficiellement d'ailleurs.

— Il a en effet beaucoup d'énergie.

— Je crois qu'il t'aime, avait ajouté la jeune femme en s'excusant pour l'audace de sa remarque. Tu ne t'en rends pas compte?

— Nous nous connaissons depuis quelques mois . . . Il est impossible qu'il n'ait pas laissé quelqu'un là-bas, à Bucarest . . . Bien que nous n'en ayons jamais parlé.

— Tout est possible.

— Tu sais, avoua Veturia, peu m'importe le dénouement. Je ne lui demande pas grand-chose . . . Qu'il finisse son travail au chantier, qu'il mène à bonne fin le projet de la centrale, qu'il retrouve sa paix . . . Qu'il me sourie au départ, et me promette de revenir bientôt (promesse à laquelle, évidemment, je n'ajouterai pas foi !) C'est stupide, n'est-ce pas?

— Et rien pour toi? !

— Pour moi . . . Les filles de mon village quand elles se marient deviennent rapidement veuves. Leurs maris prennent la mer. Une fois j'ai rêvé que j'étais jeune mariée: j'étais en deuil. Ma grand-mère maudit ce mauvais rêve où elle croyait comprendre que j'allais mourir avant de me marier.

— Tu recommences tes histoires, la rabroua Mariana tout en préparant des arguments à l'appui de ses sermons de femme qui en avait vu de toutes les couleurs et pour qui ces balivernes n'avaient pas de sens. Seules les réalités vécues, connues, comptaient dans l'équilibre quotidien.

— Grand-mère prétend que c'est la voix de la vérité, dit Veturia avec beaucoup de sérieux après quoi elle pouffa de rire. Elle n'a jamais supporté qu'on la contredise. Quand mon père lui tient tête, les disputes commencent.

— Prends garde qu'il n'en soit de même avec ton ingénieur . . .

— Il le fait à ses risques et périls, car il insiste pour connaître ma famille, dit Veturia qui continuait à s'amuser.

— Dans ce cas-là, prépare-le . . .

On était encore au mois de décembre. Jusqu'au printemps, quand elle avait promis de l'emmener à Brăila, elle avait tout le temps. Il allait bientôt neiger, les aubes allaient être rougies par la plainte enrouée des porcs égorgés et, sublime et inutile consolation, sur leur regard glacé les flocons d'ouate descendus des montagnes en un blanc tourbillon viendraient se poser.

Pendant de longs jours, et encore après le retour de l'ingénieur, Veturia s'était répété la même question. Lui se vantait d'avoir ramené l'hiver de Bucarest, attaché à la queue du train, enveloppé de couvertures sales, renard roulé dans la boue, mordu par une meute de chiens galeux au pelage crasseux hérissé de chardons. Hiver pourri, rarement figé par le gel, recouvrant de dartre le squelette du chantier. Fatigant pour les équipes du contremaître Zissu, pour Bogatu, pour Hortopan.

La réponse transparaissait, dans son attitude, dans son attente de chaque instant quand elle tremblait pour une formule, pour un dessin qu'elle avait cent fois refait. La réponse mûrissait au long des heures passées devant la planche à dessin, aux côtés de l'audacieux visionnaire, dans les murs des halles présageant le beau temps, temps d'effervescence et de victoire. Quand pour Acajou le souhait secret allait se réaliser. En attendant ! . . . En attendant l'hiver tournoyait toujours en maître sur leur constellation . . .

— Acajou, j'ai décidé de déchiffrer ton arbre généalogique ! Ton origine passe à travers une tige de glycine et de rosier, descend dans la fraîcheur des fontaines de Sémiramis, traverse le labyrinthe de la plus grande pyramide inca, cache la biographie de plusieurs princesses de l'époque phanariote et, poisson de vif-argent et d'encens brûlant — glisse sous le cœur poignardé du Danube . . .

— Mon Dieu ! s'exclama Veturia. Tu m'émerveilles ! Tu connais tant de choses sur mon compte que je me demande ce que je pourrais encore t'apprendre !

— Je sais beaucoup de choses, Acajou, mais je voudrais tout savoir. Comme disait Wagner, l'élève de Faust: *Zwar weiss ich viel doch möcht'ich Alles wissen.*

— Sans doute était-il né comme toi, sous le signe du Capricorne !

C'est-à-dire sous Véga et Altaïr, porteuses des signes d'ambition et d'ascension.

— Je ne comprends pas, avoua sincèrement l'ingénieur dont elle venait d'arrêter l'avalanche d'inventions verbales.

— Ce sont les étoiles qui gouvernent ta constellation, ambitieux. Quand tu es né, c'étaient elles qui, dans le ciel, décidaient des destinées humaines. Donc, la première des choses qu'on pourrait dire sur ton compte c'est que tu ne t'accommodes pas d'une position subalterne. Par réflexe, tu peux devenir mélancolique, pessimiste, irritable. Tu peux endurer mais aussi surmonter les obstacles. D'une façon aggressive parfois. Suspectant tout le monde en général, tu es enclin à la jalousie et à la méfiance. Tu as un extraordinaire sens du détail porté jusqu'à la minutie. Solitaire par nature, tu t'attaches difficilement aux hommes, considérant que tu suffis à l'univers. Aussi n'accordes-tu qu'à grand-peine ton affection. Mais quand tu le fais, le geste est définitif et sans réserve. Tendance à la longévité...

— C'est mon tour, maintenant, de m'émerveiller !

— Par la faute de ma grand-mère, grande spécialiste en horoscopes.

— Moi je suis mon propre passé et mon propre avenir, décida l'ingénieur rejetant les naïvetés de Veturia. Le reste, Acajou, c'est de la littérature.

— C'est ce reste qui parfois constitue la matière de notre vie, en ignorant les rigueurs, les perfections et les cadences. Ou bien c'est nous qui le croyons ainsi, ne sachant pas combien nous nous trompons !

— Divagations, suppositions !... Pour user des termes de ton chef, je peux dire que la technicienne Veturia Hoha a un *bagage réduit.* Pourquoi ne passes-tu pas dans le groupe du directeur Crunteanu? Te sachant là, je pourrais préparer tranquillement ma communication pour la session de février.

Une lueur de contentement s'alluma dans les yeux de Veturia, une joie humide s'épanouit dans le coin de l'œil, comme si, en plein désert, on lui avait offert une mandarine juteuse.

— Tu t'es enfin décidé !

— J'en ai parlé aussi du doyen de l'Institut. J'ai été passé sur la liste. Je l'ai consulté sur bon nombre de détails, et il s'est montré extrêmement intéressé.

— Quand as tu pu le faire? Tu es resté si peu de temps à Bucarest !

— Tu croyais, Acajou, que je perdais mon temps à la recherche des... amours perdues? !

— Je ne croyais rien, avoua d'un air penaud Veturia, parce qu'elle l'en avait, effectivement soupçonné. Après tout, il était rentré dans sa ville natale, dans le monde de tant de souvenirs qu'en simple passage, une simple coïncidence pouvait susciter. Son cœur le savait, il en était de même pour elle chaque fois qu'elle approchait de Brăila. Cœur à la cuirasse ouverte vers un passé où les jours et les heures formaient un amalgame qui bouillonnait dans une immense clepsydre renversée à des intervalles inégaux, mélangeant noms, lieux et images.

— J'espérais trouver aide ici également, au chantier ou dans la fabrique. Je ne suis tombé que sur des arbres tordus. J'en suis arrivé à me demander parfois où découvrir la forêt aux arbres droits...

— Dans ton cœur, autour de toi, en toi..., l'assurait Veturia, lui parlant tout bas parce qu'elle croyait en ses pensées. Elle parlait comme de son propre cœur, sablier renversé, coquille à la racine dans le centre du verbe, exposée aux ardeurs du vent.

Le tourbillon blanc enveloppait la fin du mois de décembre dans de nouvelles couches de ouate. Cierges s'effilant vers le ciel, les peupliers, en direction de l'Usine, brûlaient d'une flamme blanche de givre et de glace. N'osant pas les toucher, les corneilles accrochaient des taches de goudron aux câbles mouvants des derricks, créant dans leur va-et-vient avec de brefs arrêts le principe des figures de foire rangées en ligne de tir, tombola risquée des deux côtés. Dans les rues latérales, tirant ou poussant d'énormes chasse-neige, les tracteurs du chantier avaient ouvert des passages, cependant que les artères de la ville, raclées jusqu'à l'asphalte par des machines compliquées, vous invitaient à la promenade dans un paysage blanc, avec des arbres de Noël près desquels, pour le grand émerveillement des enfants, s'attardaient des pères Noël en carton-pâte. Le soir, dans le Parc des Pionniers, un sapin naturel sur pied allumait son diadème de contes connus, répandant vers la gauche de la ville, vers le château Haşdeu et le Musée Nicolae Grigorescu, la lumière de tant de promesses.

Dans le bureau du directeur Crunteanu les signes de la saison ne parvenaient que vaguement, peut-être aussi à cause du nuage de fumée dans lequel, depuis quelques heures, se déroulait la dernière réunion de travail de l'année. L'ingénieur Barcian y avait été convoqué, lui aussi. Mais il ne devait entrer qu'au moment où allaient être abordés les problèmes du chantier. Il devait jusqu'alors faire antichambre. La nouvelle secrétaire l'avait, sur un ton neutre, sans chaleur, invité à prendre place. C'était une très jeune fille. Elle y était depuis quelques jours à peine, mais qui lui avaient suffi pour adopter les attitudes qu'elle considérait propres à son poste. Barcian put même enregistrer *quelques sérieuses mutations vestimentaires* depuis qu'elle était là. Elle s'était même découvert une passion: les conversations téléphoniques.

— Allô, c'est impossible, camarade Iancu ! Je dois établir un tas de situations, la ville attend le rapport annuel, pour ne plus parler de la réunion d'aujourd'hui qui se prolongera et à cause de laquelle je suis submergée de travail ! Vraiment, je regrette de devoir vous refuser !

Puis, s'adressant à Barcian après avoir raccroché avec grâce:

— Ça alors ! Toute la journée à me tanner ! Comme si le compte rendu ne pouvait pas être tapé chez eux ! Je ne suis pourtant pas la salariée de l'*ujécé !*

Iancu était le secrétaire de l'organisation de la jeunesse. L'ingénieur le connaissait et il aurait pu témoigner de ce que *chez eux*, c'est-à-dire au siège de l'U.J.C. (Union de la Jeunesse Communiste), il n'y avait pas de machine

à écrire. Par un consentement tacite, ils faisaient dactylographier leurs textes, au hasard, dans les différents services de la fabrique. Mais avec Ameluţa il n'avaient pas eu de succès ! . . .

— Allô, oui ! C'est moi, Ameluţa ! Comment vas-tu ? Chez nous, il y a réunion. Depuis quelques heures et ça va encore durer. Je crève de faim ! Va au marché et achète-moi quelque chose à manger . . . Peut-être trouveras-tu aussi des pommes . . . Non, seulement de bonnes. Je ne peux pas sortir maintenant, ma chère. Comprends-moi ? ! J'ai un papier de Postelnicu . . . Infect ! Il a une écriture . . . un gribouillage, presqu'indéchiffrable ! Écoute, Lia . . . Fais gaffe, on établit les listes pour les billets de repos. Arrange-toi pour prendre ton congé en août. Je ne puis le faire à une autre date et vous risquez de partir sans moi. Terminé, ça suffit. Postelnicu doit venir et tu sais comme il est embêtant. Tous ceux du service *organisation* sont comme ça. Ils ne renoncent pas facilement . . . À la sortie, si tu as acheté des pommes, je passerai chez toi, à la Caisse d'épargne. Au revoir . . .

Après cette conversation d'intérêt strictement professionnel, Ameluţa fit marcher la radio.

Une pluie sonore, argentine, se déversa de sa boîte laquée, puis une fugue dans une clairière de bouleaux et de rosée des collines invisibles. Ensuite, la rupture brutale . . .

★

Le piano le ramena en arrière, l'entraînant dans la solitude tonique d'une salle de concert. La Salle de l'Athénée peut-être, ou bien le Studio de la Radiotélévision ! . . . Il se sentait seul, prince du Levant errant dans la nuit d'une forêt, accompagné par le murmure du ruisseau s'écoulant à travers la flûte, caressé par le zéphyr des violons par-dessus lesquels, face à la lune roulant dans le crépuscule, tonnaient de lointains cors de chasse. Puis, le silence seul tombait goutte à goutte sur des touches de glace, mais cela ne durait pas car les cuivres entraient un quart de ton avant dans la tempête insuffisamment préparée, se confondant, s'embrouillant dans les intensités, les violons tremblaient encore d'une peur inexplicable avant de mourir définitivement, tués par le roulement trop violent des timbales. Honteux et humilié, l'ingénieur portait la main à son front, feuilletant (pour la quantième fois ?) le programme, intrigué et furieux. Il n'était pas venu assister à un concert expérimental ! Ni à un examen de chef d'orchestre dans quelque classe inférieure du Conservatoire !

— C'est affreux, Ina !

— En effet, le monde chuchote. Quel est ce chef d'orchestre ?

— Un tout jeune homme . . . Encore étudiant au Conservatoire. Cette promotion me semble ridicule, ma chérie !

Le piano le ramenait en ce temps controversé, aux souvenirs confus, aux contradictions de moment oubliées mais prêtes à rejaillir avec violence, arrachant la croûte des apparences, s'accompagnant de la cuisante douleur des blessures mal fermées. Il arrivait dans une forêt blanche, les bouleaux parlaient d'événements étranges, des troncs brûlaient dans une lumière

froide. Le vent emportait les feuilles mortes, les faisant tournoyer dans la vapeur du soir, les jetant sur le lit ensanglanté du crépuscule.

— Ramène-moi à la maison, Ştefan. J'ai peur... Les biches nous poursuivent, nous guettent, tu vois bien qu'elles ne sont pas mortes!...

— De quoi parles-tu?! avait-il demandé, bien qu'il soupçonnât qu'il s'agissait de la malheureuse leçon de tir dans une forêt, près de C.

— Allons-nous-en, Ştefan. Essayons de nous cacher en ville...

La voiture était restée à la lisière du boqueteau de bouleaux, animal abandonné dans le silence oppressant. Dans leur fuite, ils avaient traversé des villages silencieux, troupeaux figés parmi d'hallucinants troncs de saules pourris et phosphorescents. L'entrée dans Bucarest leur déchira les tympans. Barcian conduisait tranquillement, fumait ou manœuvrait les boutons de la radio, convaincu qu'il ne s'était rien passé. Place Buzeşti, pris dans un embouteillage, ils attendirent près d'un quart d'heure. Les tramways fendaient l'air étouffant d'éclairs violacés, annonciateurs de mauvais temps.

— Tiens, voilà Memphis! s'écria l'ingénieur promenant son regard sur la foule.

— Qui ça?!

— Memphis... Le grand académicien de notre Polytechnique faisant la queue pour acheter des carottes!

— Tu es injuste et exagéré comme toujours. Comme si tu pouvais exempter quelqu'un des occupations les plus simples!

— Une célébrité, place Buzeşti!... et toi qui viens me raconter des choses simplistes, puériles, idiotes!

— Tu te montes gratuitement, Ştefan. Les personnalités n'en demeurent pas moins des hommes et non pas des pièces de musées, des personnages de cire. Faire la queue, même pour des carottes, peut constituer son hobby. Je ne comprends pas la raison de ton ébahissement!

— Écoute-moi bien, Ina, ne m'irrite pas. Tu es folle?! Toi qui prétends dès maintenant que les alouettes te tombent toutes rôties, tu l'obliges, lui qui a près de 70 ans, à s'acheter seul des... carottes! Tu es vraiment impossible, Ina!...

— C'est parfait, alors, je vais descendre. Continue tout seul.

Ina le laissa se renfrogner et prit avec ostentation son tour à la queue. Elle constata qu'en fait les gens n'achetaient pas des carottes mais des épis de maïs bouilli. Elle se félicita de son idée, comprenant le désir enfantin du vieux professeur qui avait, lui aussi, retrouvé dans cette rue un peu de la lointaine poésie de l'enfance.

*

Gimi Dorian mit fin à ses rêveries en ouvrant la porte du cabinet. Après un compliment exagéré adressé à Ameluţa, il sourit à l'ingénieur, l'invitant d'un geste large.

— Entrez et prenez place, camarade ingénieur. Est-ce qu'il neige encore?!

— Du hall on ne peut guère s'en rendre compte... Vous avez ici des fenêtres qui donnent sur la rue, répondit Barcian un peu embarrassé.

— Oui, nous avons des fenêtres. Et il neige... L'hiver sera rude. Heureusement les halles sont presque terminées.

— Presque...

— Quelques petites questions à résoudre. Ne nous formalisons pas, camarade ingénieur. Avec un peu d'effort, au début du second trimestre de l'année prochaine on commencera les essais... Nous en informerons les organes compétents... J'espère que nous pouvons nous engager?!

L'ingénieur lut la fatigue sur le visage des personnes présentes. Pendant des heures, feuilletant des situations et des rapports déjà rédigés, elles avaient assisté au jeu de cubes, de losanges et de carrés du directeur. Peut-être l'avaient-elles fait l'esprit ailleurs, pensant aux enfants qui attendaient des cadeaux, au sapin du Jour de l'An qu'il fallait décorer, à quelque chiffre de plan sur lequel existaient des doutes.

— Les questions ne sont pas aussi simples. Il nous manque...

— Ce sont des problèmes dont le ministère doit décider, camarade ingénieur, intervint le directeur lui coupant la parole. On ne les résoud pas en un tournemain!

— Parce que vous avez inscrit le chantier sur la seconde liste d'investissements, ne disposant pas, dès le commencement, de la documentation nécessaire. Comment assurez-vous la mise en service?! Où sont les transformateurs d'énergie? Avec quoi fondre la fonte?

— Nous avons réponse à toutes les questions. Le ministère nous l'a assurée... De toute façon, la direction vous félicite pour tout ce que vous avez fait sur le chantier de la fabrique. J'espère que le travail est bien organisé pour qu'il n'y ait pas d'ennuis pendant les fêtes...

— Puis-je voir, moi aussi, le rapport annuel?! Évidemment, le chapitre qui me concerne.

— Nous en avons informé par téléphone le camarade secrétaire de ressort... Avez-vous un sapin?

— Non, je n'en ai pas.

— Dommage, grand dommage. Père Janvier vous aurait apporté des cadeaux. Dans ce cas, la séance est levée.

— Un moment, camarade directeur. Je vous ai présenté un rapport!

— Chez vos collègues, le père Janvier est déjà venu avec ses cadeaux: jouets mécaniques, primes, livres, coupa court le directeur.

— Dois-je considérer cela comme une réponse?!

— Patience, camarade ingénieur, intervint Gimi Dorian. On va analyser à nouveau la situation après le Nouvel An. Le camarade directeur a raison. Et puis, allons, ne nous donnons pas tant d'importance!

Barcian le foudroya du regard, avec le sentiment de l'avoir frappé droit entre les yeux.

— Je ne souligne pas mon importance, moi, mais ma responsabilité! Tenez-le vous pour dit. Mon intention n'est pas de me lancer grâce à ces halles.

— Certes. Votre orbite passe à travers d'autres constellations. Une centrale électrique originale est plus à la mode que notre fonderie. Elle fait impression, pèse dans la balance, va au-devant des prévisions actuelles...

— Vous êtes insinuant et peu élégant, sans tenir compte du fait que vos paroles témoignent de quelque chose de très grave: vous m'espionnez. Vous fouillez dans mes papiers chaque fois que je suis sur le chantier?! Peut-être en publiez-vous même les données dans le journal du département, fit Barcian, irrité. C'est comme ça que nous construisons l'avenir!...

— Jeune homme, intervint l'un des principaux techniciens, Pînzatu, édenté, myope et asthmatique. Nous savons mieux, nous, ce que c'est que l'avenir. Vous nous donnez des leçons, à nous qui en avons posé les bases ici, dans ce pays? Pour vos esprits échauffés cet avenir est quelque chose comme un horizon: plus on s'en approche, plus il s'éloigne.

— Ces affirmations vous appartiennent en exclusivité...

La discussion aurait pu se prolonger si, à contre-cœur, Barcian n'avait cédé le premier. Il sortit, à la fois humilié et rageur. Ameluța lui fit la nique, lui souhaitant bon voyage. Elle ne pouvait pas le souffrir. Il était trop poseur, se donnait trop d'importance! Elle avait appris certaines choses sur sa personne par Marcel Piroiu, le type le plus épatant, le plus élégant du chantier...

★

Ils se rencontraient souvent en ville. Ils battaient le pavé puis passaient la soirée chez Tea, ancienne étudiante en pharmacie, où s'organisaient de petites sauteries, avec du vin chaud, du cognac et du café lentement préparé sur du sable brûlant. Là se retrouvaient tous les amis... Armand, le collègue d'Ina, Lia, la blonde employée de la Caisse d'épargne centrale, les deux jumelles tachées de son (Anca et Anda), Bébé (le guitariste de la formation « Sigma ») et Liviu, le fils de l'avocat Iacoban du Tribunal de la ville. Ils dansaient au rythme des blues, le clair-obscur accentuait l'émoi du balancement, les mots naissaient timidement, muettes empreintes détachées de l'esprit. Le plus souvent ils étaient seuls, la mère de Tea s'attardant à la polyclinique.

— Il est inévitable, se rengorgeait Tea, qu'un médecin comme ma mère ne s'appartienne plus. Elle se consacre à l'hôpital à 100%!

— Si elle avait choisi le droit... Mon père, par exemple, expliquait sur un ton compassé Liviu, ne travaille que deux ou trois heures par jour, voire moins. Le plaidoyer?! Il sait ce qu'il faut dire à chaque procès... C'est la vérité vraie!

Tea et Ameluța avaient été camarades de lycée. Leurs chemins s'étaient séparés un certain temps, puis, après le mariage manqué de Tea et son retour en ville, leur amitié avait pris une nouvelle tournure. De nouveau des visites, des embrassements, des projets d'avenir. Un sentimentalisme d'écolières...

La venue parmi eux du *barbu* du chantier avait été accueillie avec ironie par le groupe des neuf. Non pas comme une trahison de principes

mais comme une atteinte portée à leur code de l'existence. Une existence à laquelle ils croyaient, à laquelle ils se subordonnaient. Une existence qui ne prétendait pas au lendemain, qui ne sentait pas le besoin de répondre, où que ce soit, *Présent!*

— Alors, le barbu, qu'est-ce qui t'a pris de passer au travail à la base?! Des scrupules de conscience, peut-être?

— Un monsieur reste un monsieur même dans le fossé. Et pas de coups bas sinon je vous quitte à tout jamais.

— Allons donc, trêve de sornettes!... Ils t'ont accepté là-bas, avec ta barbe?!

— Parole d'honneur! J'ai un chef bienveillant, un Bucarestois, une fine mouche, le type! Je l'ai ébloui avec mon art. Il m'a fait une situation! Y a pas de problème. Il a un de ces cerveaux, le mec, que c'en est une calamité pour le directeur. Il a élevé ces trucs, les murs quoi, avec rien... Ma parole!

— Il me semble que tu disais quelque chose d'un job formidable que tu avais à Ploieşti...

— Le vieux faisait le mariole. Il me traitait par-dessus la jambe. Il prétendait que je travaille à une ligne automatique: dès que l'on pressait un bouton, le sac me tombait dans le dos.

— Ici tu as un régime autonome? Ou bien tu secondes Ameluţa?

— Je dirais plutôt que mon régime est de voltigeur. Je soude à grande altitude avec la ceinture de sécurité tendue au maximum. Sans elle je pourrais faire un atterrissage forcé depuis la plus grande hauteur où le contremaître Zissu n'envoie que moi. C'est moi, le *courageux* de l'équipe...

Tea faisait bouillir le vin dans une bouilloire rouge ornée de miniatures chinoises; une danse compliquée entre les vertes colonnes de temple d'une forêt du sud; sous le signe du dragon, charade non élucidée, chiffre à mille clefs. Les jumelles chargeaient un plateau de feuilletages et de petits-confours saupoudrés de sucre.

— Ce vin me rend romantique, chuchotait Lia appuyée contre l'épaule complaisante d'Armand, oubliant de relever les lunettes qui avaient glissé sur le bout de son nez. Ne veux-tu pas nous jouer quelque chose qui convienne, Bébé?

Le guitariste ne se faisait pas prier. Il connaissait beaucoup de mélodies nouvelles, dont certaines composées par lui-même sur des vers parus dans qui sait quelle revue. Il avait une voix claire, bien timbrée, se prêtant à des ornements surprenants quand le texte le réclamait. Tea se mettait au piano et ses doigts couraient sur les touches d'ivoire faisant naître des accords complémentaires, des jeux d'eau ou des bruits étouffés de sanglots.

Derrière ses lunettes, Lia pleurait s'imaginant un amour perdu, un départ, un vide. Inattentives, impassibles, les jumelles grignotaient dans un rythme égal des petits-fours. Avec une galanterie excessive, Liviu allumait les bougies parfumées du candélabre à trois branches en argent qui trônait sur le couvercle d'acajou du piano à côté d'un imposant buste de Beethoven. La fumée irritante agaçait les narines qui se tournaient vers le dragon dispensateur de baume.

— Lacryma-Christi ! Larmes de Dieu, joie de l'homme ! déclamait Armand repoussant la romantique fatiguée et baisant les mains de Tea. Elle avait admirablement joué, la voix du guitariste n'en était qu'un faible écho, un souvenir malade, un incendie tardif dévorant une coupole d'ombres.

— Ah ! Bébé, magnifique ce vers sur la joie ! Magnifique ! *La joie qui est morte dans ton vide, Maria !* Quelle extraordinaire sensibilité, déclarait Lia avec un soupir adressé aux jumelles.

— En effet, nous n'avons jamais mangé d'aussi bons petits-fours ! disaient celles-ci, s'extasiant comme devant une découverte colossale. Tu n'en veux pas, Marcel?

Le barbu refusait avec dignité, il n'aimait pas les sucreries et n'exagérait pas en affirmant, chaque fois qu'il en avait l'occasion, que « la nourriture ne compte pas, l'important c'est la boisson ». Ameluța ne voulait rien prendre, elle suivait un régime amaigrissant, d'une sévérité ascétique qui devait lui permettre d'obtenir la silhouette de ce qu'elle nommait « un pur sang anglais aux attaches fines ». Raison pour laquelle Liviu la dévisageait ironiquement, ce qui un soir la fit manifester ouvertement son mécontentement:

— Écoute, Liviu, si tu continue à te moquer aussi bêtement de moi, je te ferai un envoi dans les régions maternelles qui t'apprendra à vivre ! C'est clair? !

— Comme de l'eau de roche, trouva bon de répliquer celui-ci.

— Allons, les enfants, ne vous chamaillez plus ! Aimez-vous comme des frères sinon la tristesse nous tuera . . . Tea, ferme le piano et toi, Bébé, fais taire la guitare, on n'est tout de même pas à la Maison de la culture.

— Bon, on va écouter un enregistrement d'Areta Franklin et danser, proposa Armand et les autres acquiescèrent par des applaudissements.

— En attendant que la négresse se racle la gorge je vais vous en raconter une bonne . . .

— Pas d'histoires inconvenantes, barbu, le rabroua, effrayée de sa propre audace, l'une des jumelles.

— Tiens, la porcelaine de Bănești a parlé ! Ai-je jamais raconté des histoires comme tu dis toi? ! Gare ! Si je m'en prends à toi, je griffe . . .

— C'est toi qui griffes ou ta barbe qui égratigne, l'attaqua de son côté l'autre jumelle, dont le courage inattendu faisait violemment ressortir les taches de rousseur.

— Fais-en l'essai. Il pourrait t'en cuire comme à notre directeur parce que c'est de lui qu'il s'agit dans mon histoire. . . Tout le monde à la fabrique en fait des gorges chaudes. Quelle affaire ! Sa femme a acheté un arbre de Noël sans lui en demander la permission. Quand il l'a vu, on a cru qu'il allait en crever. Quel scandale ! Comment aurait-il pu accepter, lui, un sapin de Noël? ! Qu'elle aille le rendre, qu'elle le jette. Dans sa maison il n'avait qu'en faire. Et que croyez-vous qu'elle a fait, sa toquée de femme? Elle est allée se plaindre à la fabrique. Elle ne cesse de le traiter d'idiot et de tête de mule. Et elle ne renonce pas non plus au sapin. Elle l'a enfermé dans la

chambre des enfants cependant que monsieur le directeur reste à son bureau jusqu'après minuit. Si vous ne me croyez pas, Ameluţa peut en témoigner.

Le sourire de la secrétaire leur suffit. Le cri guttural de la chanteuse de couleur vint s'y superposer, puis la mélodie se rangea dans les canons du jazz. Par les vitres embuées parvenaient les échos d'autres chansons, de voix hésitantes transmettant l'émotion d'un jeu où des personnages de légende s'étaient éveillés entourés de fleurs miraculeuses.

Le rapide Satu Mare-Bucarest avait du retard. La tourmente de neige s'était un peu calmée, la danse rare des flocons agissait comme un trompe-l'œil dans l'air glacé. Dans la salle d'attente, les voyageurs s'étaient recroquevillés sur les banquettes, préoccupés par les raisons du retard. De grandes chutes de neige avaient été annoncées en Transylvanie, ce qui, par endroits, rendait inévitable le blocage des voies ferrées. Une voix enrouée annonça par les hauts-parleurs qu'on allait rétablir la liaison, le trafic devant se dérouler selon un horaire qui allait être communiqué ultérieurement.

L'ingénieur fumait, commentant l'événement comme un fait divers quelconque parmi cent autres possibles. Il avait trois jours de libre, consentis par le directeur suite à l'invitation faite par l'Institut polytechnique et à un coup de fil du doyen, le coordonnateur de son projet. Veturia avait accepté de l'accompagner, car, de l'aveu de Barcian, elle représentait pour lui le facteur *équilibre.* Iulian Crunteanu avait donné son assentiment à ce court congé, non sans lui souhaiter, avec une légère ironie, de rentrer *toujours ensemble.* Prévision malicieuse, sans fondement. La seule chose qu'elle craignait c'était que le retard du train n'énervât Ştefan, car un tel état d'esprit n'était pas à souhaiter juste avant l'ouverture de la session scientifique.

La neige n'avait cessé de s'accumuler pendant tout le mois de janvier et était arrivée, dans les premiers jours de février, à menacer le calme habituel de la ville, dont le cœur continuait cependant à battre. Les halles avaient dépassé les diagrammes, les équipes travaillant déjà au finissage intérieur. La situation rassurante qu'il laissait *à la maison,* permettait à Barcian de s'absenter sans problèmes. Au moment de prendre congé, le contremaître Zissu avait dit en plaisantant que, si besoin était, il s'engageait, avant le retour du chef, à remettre les halles fin prêtes en vue des essais technologiques...

Le rapide arriva passé huit heures, quand la lumière du matin offrait aux regards un assemblage informe de wagons, de voies ferrées et de congères près d'une gare figée, le seul mouvement perceptible étant celui d'un panache de fumée s'élevant d'une cheminée abondamment alimentée en charbon. Un mouvement lent, montant en volutes alourdies par les gros flocons de neige. Veturia serrait frileusement sa touloupe contre son corps, avançant sans hésiter dans la neige haute. L'ingénieur la soutenait et ils luttaient ensemble contre la résistance des congères piétinées par les voyageurs peu nombreux.

Ils trouvèrent leurs places sans difficulté, le train n'étant pas trop plein. Après les avoir sommairement examinés sans répondre à leur salut, les quatre voyageurs de leur compartiment de première classe poursuivirent leur entretien un instant interrompu. Veturia les dévisagea à son tour. Deux femmes à peu près du même âge, modestement vêtues, sans goût. Deux hommes qui certainement ne se connaissaient pas et selon toutes les apparences s'ignoraient.

— Les parents ça vous reçoit, vous traite en hôtes de choix et puis on s'en va ! C'est encore chez soi qu'on est le mieux. Comme dit l'autre: du pain sec chez soi vaut encore mieux que des brioches ailleurs ! J'ai encore un bon bout de chemin à faire, mais ce soir je serai chez moi.

— D'où êtes-vous donc?

La femme à laquelle la question était adressée ne demandait pas mieux que de répondre. Une réponse longue, entortillée. Elle avait envie de parler. C'était une paysanne alerte, un peu fanée, le visage tannée par le soleil et l'œil gauche atteint de cataracte. Veturia enregistra les gros bas de laine, le chandail gris, le fichu fixé sous le menton par une grosse épingle rouillée et cachant un fanchon de cotonnade rouge sale, le pardessus gris, usé, en dyolène, les chaussures en caoutchouc contrastant visiblement avec l'élégante montre-bracelet, dont elle regardait sans cesse les aiguilles avec une satisfaction ostentatoire.

Dans la plaine, au-delà de Ploieşti, la neige s'était endormie, princesse blanche à la robe déchirée par les arbres. Vers le sud, le ciel s'était éclairci. Veturia relisait (pour la énième fois !) le texte de la communication de l'ingénieur, une mise en thème dans des termes généraux de la centrale, une description détaillée des principes de fonctionnement, quelques esquisses de détail des parties composantes du complexe projeté. Les idées étaient audacieuses, se soutenaient théoriquement, s'étayant sur des formules et des arguments vérifiables dans nombre de traités de spécialité. Possédant la capacité d'assimilation que seul l'excès d'intérêt peut conférer, elle avait beaucoup appris auprès de Barcian. Ce qui ne l'empêchait pas pour autant d'être consciente que l'ouvrage la dépassait. Cependant, à tout instant l'ingénieur l'avait obligée à oublier son handicap, à se considérer son égale, à lutter pour se sentir telle. Il avait besoin de son aide, de sa participation au projet. Sans Acajou il se serait éloigné de l'essence, voguant dans des recherches incertaines. Acajou ressemblait à son rêve qu'elle rendait plus proche en lui donnant consistance. Peut être n'était-ce là qu'enfantillages, choses inimaginables chez une nature lucide. L'ingénieur les acceptait comme les grandes idées, obsédantes, inévitables. Il vivait par elles. Une fois qu'il avait accepté de participer à la session, le projet devait être réalisé. Veturia représentait une autre vie, qui lui imposait à lui aussi un régime de travail hors du commun. Le jour où des pages nouvelles ne viendraient pas s'ajouter à la documentation du projet serait considéré un jour perdu. Définitivement perdu. L'encouragement reçu de la part du doyen de l'Institut venait s'ajouter à son ambition.

— Tout projet de ce type est, pour le moment, accepté sous réserve. Les opinions concernant sa mise en application sont partagées.

— Plusieurs solutions constructives ont été proposées...

— Sans doute, et l'on en proposera d'autres encore. Il n'est pas exclu que l'un de ces jours quelqu'un reçoive le prix Nobel pour un projet de ce genre. Rien d'étonnant ! De vous, Barcian, de votre génération, on attend des choses extraordinaires... Comprenez-vous? !

— Je vous comprends très bien, camarade professeur ! Reste à voir si nous réussirons à changer la face du monde.

— Plus que nous, en tout cas, l'encouragea avec douceur le doyen. Nous non plus n'avons pas fait tout ce que nous nous étions proposé ! Nous n'avons pas changé les baleines en antibaleines comme le préconisait Fourrière, ni l'eau de mer en limonade...

— ... ces utopies, dit en souriant l'ingénieur.

— Utopies, si vous voulez ! Mais il y a cent ans, pour un projet comme le vôtre vous auriez pu être stigmatisé. Comment va le chantier?

— De l'avant, tout doucement...

Par les quatre sorties de la Gare du Nord la foule s'écoulait en files inégales sous les regards d'une ville immobile légèrement embrumée. Les tramways se faufilaient péniblement le long des maisons épuisées par les bourrasques de neige. Devant le Palais des Chemins de Fer quelques taxis risquaient de suffoquer...

Veturia n'avait pas vu la capitale depuis longtemps. Elle se l'imaginait toujours telle qu'elle l'avait quittée en été, torride, brûlée par le soleil, avec des rues bien ordonnées et des passants souriants. Elle avait habité quelques jours chez sa tante Natalia, dans un immeuble de Drumul Taberei, près du cinéma Favorit. Elles avaient parlé de Brăila, de la grand-mère de Veturia que Natalia avait connue bien des années auparavant, d'Aureliu, le frère de Natalia... Beaux et nombreux souvenirs égrenés avec un plaisir doublé par le café turc, habitude de famille à laquelle la tante n'avait pas renoncé à Bucarest. Natalia avait mené une vie d'une sagesse enviable. Mariée avant même d'avoir accompli ses vingt ans, elle avait suivi son mari à Bucarest. Puis, celui-ci était mort, en 1944, près de Băneasa, dans un combat contre les Allemands. Titus, son fils unique, avait grandi tel que l'aurait souhaité son père, le lieutenant d'aviation Munteanu... Il avait maintenant plus de vingt-cinq ans et était pilote sur une ligne extérieure du Tarom. Veturia ne l'avait vu qu'en photo. Ils s'étaient rencontrés une fois, longtemps auparavant, quand ils étaient à l'école, et elle l'avait oublié. De tout ce qu'elle avait eu, il n'était resté à Natalia que son fils. Pour elle-même elle n'avait plus rien souhaité d'autre.

Voulant la présenter à sa famille, l'ingénieur aurait voulu que Veturia habitât chez eux. Faisant preuve d'une prudence qu'il se refusait à comprendre, Acajou fit appel à sa tante. Elle avait seulement accepté de faire la connaissance de ses parents. Impressionnée par la beauté ou par la simplicité de Veturia, le docteur Barcian la prit en affection, l'accablant de marques d'attention. Elle s'offrit même, pendant que Ştefan était occupé par

la session, de l'accompagner en ville, de la conduire à l'hôpital, de lui montrer mille et une choses importantes qui, sûrement, lui auraient fait plaisir. Enchantée, Veturia accepta, n'opposant que ça et là une infime résistance. C'est ainsi qu'elle se laissa entraîner dans les grands magasins d'où elle revint le soir fourbue de fatigue. Barcian était allé à l'Institut s'informer du programme, des travaux de la session.

— Acajou, on m'a programmé pour demain à onze heures. Les discussions ont lieu l'après-midi. Le doyen a retenu ma communication. Pour pouvoir l'étudier tranquillement...

— Tant mieux. Sans cela nous aurions passé la soirée à faire des exercices de diction !

— De toute façon nous n'aurions pu le faire ! Nous avons des invités. Mère, je me suis permis, pour ce soir...

— Très bien, mon chéri. Mais ton père sera en retard. Il m'a téléphoné du ministère. J'espère que Veturia restera, elle aussi !

— Qu'en dis-tu, Acajou?

— Joli surnom, je ne te soupçonnais pas tant de sens poétique ! D'où vient-il?

— Je ne sais pas, maman ! Mais ne crois-tu pas qu'elle est née dans une porcelaine, a passé son enfance dans une noix de coco et qu'elle est venue de l'équateur jusqu'ici en glissant sur des lianes !?

— Comme tu as changé, Ştefan, s'étonna la mère de l'ingénieur. Je ne te reconnais plus ! L'air de C. a des vertus miraculeuses ! N'est-ce pas, Veturia? !

— Oui, puisque Veturia s'y est fixée elle aussi. Elle volait, maman, parce qu'elle venait de loin, de la contrée des neiges. Elle porte encore les traces de ses ailes. Tu les vois, maman? Sa blouse bleue ne peut les cacher. Acajou est une fille ailée. Je ne comprends pas comment elle s'est fatiguée à marcher dans la ville !

— Il nous a fallu suivre des voies terrestres, plaisanta le docteur Barcian entrant dans le jeu de son fils. Et Veturia s'est sacrifiée pour moi.

— Mais ce sera ton tour de te sacrifier ce soir. Il te faudra me conduire rue Drumul Taberei. Tante Natalia m'attend.

— Elle habite seule?

— C'est tout comme, car mon cousin, Titus Munteanu, est aviateur, donc...

— Aviateur? ! Une autre branche de ta lignée d'oiseau et de neige.

— J'ai eu naguère une connaissance, un ami... Aviateur comme votre cousin, dit sur un ton pensif la mère de Ştefan. Je l'avais oublié, ou croyais l'avoir oublié... As-tu entendu parler de l'oncle Augustin? demanda-t-elle, évidemment à Ştefan, mais transportée par la pensée en arrière, comme si elle se parlait à soi-même.

— Je ne m'en souviens pas, mère. Ai-je eu un oncle Augustin?

— C'est une façon de parler... Il était collègue de ton père à l'Institut... Avant la guerre il est entré dans l'aviation. Lors de sa première mission, son appareil a pris feu. J'ai porté son deuil pendant un mois. Puis je

me suis mariée, tu es né, j'ai oublié... Comme les années passent vite ! Mon Dieu, et quelle belle voix il avait ! Vous comprenez, enfants? ! Comment pourriez-vous comprendre une chose comme ça !

— Et père, a-t-il été au front lui aussi?

— Plus tard... Après que les Russes eurent dépassé Predeal. Tu as oublié? Il me semble qu'il nous a raconté un tas d'horreurs de cette guerre ! Mais qu'est-ce qui nous a pris? ! Parlons d'autre chose.

Ştefan n'avait pas oublié. Il avait souvent écouté le professeur parler des combats de Transylvanie, des Monts Tatra... Il avait surtout été impressionné par un rêve de son père qui tardivement allait avoir des suites. Quand il était gosse, racontait le professeur Barcian, il labourait la terre à l'aide d'une paire de bouvillons affamés. Une fois, le printemps s'était abattu sur le village comme une tempête pendant la nuit. La chaleur étouffante faisait suer les laboureurs. Les sillons creusés conservaient un reste de fraîcheur. À midi, attendant en vain que quelqu'un lui apporte la soupe et le morceau de *mamaliga* quotidien, il s'y réfugia... La faim le plongea dans le sommeil et il rêva qu'il courait dans le fourré d'un bois dont les arbres tout droits étaient placés d'une façon étrangement symétrique, avec des sentiers qu'alors seulement il découvrait et qui offraient des abris rassurants. Une clairière triangulaire, traversée par le lit d'un ruisseau limpide qui disparaissait dans une grotte en forme d'amphithéâtre où les pas n'éveillaient pas le moindre écho. Il se souvint de ce rêve quand, au cours d'un combat, encerclé avec sa sous-division, il réussit à cacher ses hommes dans une clairière triangulaire, dont il avait l'impression de connaître depuis toujours chaque sentier, chaque arbre, chaque fourré. Deux nuits plus tard, quand les Allemands s'y attendaient le moins, il tomba sur eux par derrière, leur provoquant des pertes considérables et les obligeant à quitter en désordre les positions occupées. Pour son acte de bravoure, la sous-division du lieutenant Barcian avait été citée à l'ordre de l'armée... La seule émotion ressentie alors avait été provoquée par la rencontre avec la grotte en amphithéâtre, transformée à cette occasion en hôpital, et où les bruits n'éveillaient pas le moindre écho. Il avait revécu le rêve de son enfance, mais avec un goût amer de fumée, de mort et de ténèbres...

Cette histoire s'était gravée dans la mémoire de Ştefan. Il se l'imaginait tel un film projeté au ralenti parce que seulement ainsi il réussissait à discerner les silhouettes des arbres, les sentiers, la grotte et, quelque part en haut, comme au sommet d'une pyramide, la forêt triangulaire.

— Tu te souviens de Mufi, maman? Elle viendra aussi, ce soir... Je veux te demander quelque chose, une question de...

— Me crois-tu capable d'indiscrétion? !

— Voyons, maman ! Il s'agit de sa vie privée. Toi, tu la savais mariée avec Narcis Speranţă, cet architecte sympathique... Elle ne l'est plus... Elle viendra avec Marcel, son nouveau fiancé. Ne fais pas d'appréciations sur son âge, même s'il frise la cinquantaine.

— Mon Dieu, cela veut dire que nous sommes presque du même âge !

— Cela n'a aucune importance, maman. Toi, occupe-toi de Veturia... Je t'ai dit quelle était son ascendance !

— Mais, voyons, ce n'est pas la saison des migrations, Ştefan ! répliqua celle-ci, heureuse néanmoins de l'attention qu'il lui marquait, de son insistance métaphorique.

— Avec toi, Acajou, on ne sait jamais, répondit l'ingénieur avec un sourire, en se dirigeant vers la bibliothèque dans l'intention de demander une communication téléphonique avec le chantier. L'instant d'après il y renonçait en découvrant sur la petite table laquée, dans l'ombre transparente d'un bouquet de pois de senteur jaunes fortement parfumés, une enveloppe violemment timbrée... Une écriture menue, l'encre bleue, un nom connu... Il ouvrit la lettre, un peu agacé par la résistance du papier, soupçonnant qui en était l'expéditrice...

« C'est aujourd'hui ton anniversaire, un splendide jour d'hiver quand on rêve les yeux ouverts et qu'on est *à la maison.* Bon anniversaire et bonne chance. Ina, le 8 janvier 1974. »

Barcian sourit, une ombre de tristesse, souvenir sans paroles, passa sur son visage. Ina ne l'avait pas oublié. Quand l'avait-il vue pour la dernière fois? Une année s'était écoulée, ou un siècle...

Le soir avait apporté au salon non seulement une lumière jaunâtre, légèrement mélancolique, mais aussi une petite société bruyante: Werner, carrure athlétique mais anormalement pondéré, Liana, préoccupée par la prononciation impeccable des mots, Vlad, son mari, étourdi toujours prêt à plaisanter, Mufi avec son inséparable Marcel. Et encore Mircea, un jeune chevelu tout sourire, ami de Ştefan depuis leurs années d'étudiants. Le docteur Barcian s'entretenait avec les jeunes femmes, leur parlant surtout des émotions qui l'attendaient le lendemain quand son fils allait présenter sa communication à la session scientifique. Tout en cherchant des yeux son fiancé, Mufi essayait de la tranquilliser l'assurant de la réussite de l'ingénieur. Après tout ils savaient tous combien il était capable et maître de lui.

Écouté avec curiosité par ses amis, Ştefan racontait près de la fenêtre une histoire qui avait trait à Mircea.

— Ç'a été formidable, mes amis ! J'avais quitté la maison pour habiter au foyer. Ma mère était intervenue et venait à grand-peine d'en obtenir l'autorisation et voilà que Ghiţă (tu te souviens de lui, Vlad? !), ce collègue qui pesait 40 kilos valise y compris, me met à la porte de notre chambre. J'entre au foyer des étudiants en Droit... Imaginez-vous qui m'a tiré d'embarras? ! Eh bien, Mircea, le speaker de la station d'amplification du Complexe... J'avais participé à une discussion, une sorte de table ronde sur des thèmes concernant la jeunesse et les étudiants... C'est là qu'on s'était connus. Pendant près de deux semaines nous avons dormi ensemble. Ensuite, petit à petit, j'ai libéré son lit...

— Tu avais commencé à découcher, compléta Mircea sans malice.

— Chut ! Les dames nous entendent... C'est une chose que ni ma mère ni Acajou ne doivent savoir... Compris, philosophe?

— J'ai abandonné mes études de philosophie, Ştefan. Maintenant je suis étudiant en philologie.

— Tu es fou, Transylvain chevelu et écervelé?

— Je ne suis pas fou, mais poète !...

— C'est tout un, décida Vlad, parce que la poésie n'a pas de tangences avec le travail de précision d'un homme comme Ştefan.

— Permettez !, intervint Marcel Untel. Vous confondez l'art avec le pathologique, ce qui est totalement... totalement... (il aurait voulu dire faux mais n'osait froisser personne)... impropre. Ce sont là deux notions, deux domaines incompatibles. Moi, par exemple, je suis scénariste et metteur en scène... Vous comprenez? !

— Remettons, mes chers, la solution du dilemme à une autre fois, dit Barcian pour les concilier. Mon ami a la capacité d'être l'un et l'autre en même temps... Je le connais très bien ! Dès ces temps-là il écrivait des vers... Tu avais une amie, Ioana. J'ai même aimé une poésie où il était question d'une « île Ioana », n'est-ce pas? !

— C'est exact ! Je l'ai publiée dans une revue. Elle a plu à d'autres aussi. Je me demandais autrefois ce que tu aurais dit si je t'écrivais aussi une poésie pour une jeune fille ! Quand tu t'absentais du foyer !

— Mais ce n'étais pas à cause d'une jeune fille? !

— Tu t'imagines que j'étais aveugle !... Ina était une fille remarquable.

— Bravo ! Tu me le dis maintenant, que je suis avec Veturia? ! Tu l'avais connue?

— On était collègues...

— Trêve aux souvenirs, mon vieux. Liana nous appelle, nous les avons trop longtemps laissées seules. Venez !...

Vlad s'excusa auprès de sa femme pour leur conversation entre hommes, bien que Werner en assuma toute la responsabilité.

— Nous voulions comploter comme lorsque nous étions étudiants, mais ne nous leurrons pas: impossible de le faire sans votre aide. Ou bien nous avons vieilli, ou bien...

Parle plus explicitement, Werner, le gronda en plaisantant Liana. Nous aussi, nous avons comploté. Contre les hommes, si tu veux le savoir !

— Comme c'est flatteur, fit Ştefan.

— Flatteur et pas trop, mon cher inventeur. Mufi a parié que tu remporterais la victoire demain à une seule condition.

— Et laquelle, je te prie?

— À la condition que tu nous laisses Veturia et ne la traînes pas à ta suite dans ces ennuyeuses séances. Accepté? !

— J'ai moi aussi une condition à poser.

— Approuvé d'avance.

— Que vous me la rendiez demain soir parce que j'ai l'intention de la conduite au Théâtre National. En rentrant aujourd'hui j'ai vu une affiche... Le récital de poésie d'une actrice que je respecte et admire infiniment...

— D'accord.

— Vous me disputez comme si j'étais un lot de tombola, dit Veturia faisant mine de se fâcher et s'appuyant au bras de Ştefan. T'es-tu demandé, si j'étais d'accord, Ştefan? !

— Toi tu es Acajou et ceci annihile toute opposition. Comme dit mon ami Mircea... Un oiseau fait pousser en nous un lys de neige... Comment pourrait-il en être autrement?

Fourrageant dans les disques, Werner avait choisi un programme de jazz. La musique, en sourdine, renforçait la bonne humeur. La mère de Ştefan leur avait servi du cognac et du café, qu'accompagnait une montagne de sandwiches. Mufi les trouvait délicieux cependant que son fiancé n'osait y goûter avant que Liana et Veturia ne se fussent servies. Sur les insistances de l'ingénieur, Mircea et Werner avaient allumé leurs cigarettes, un peu embarrassés parce que justement on discutait de la pollution.

— Admettant que la question de la pollution puisse être résolue, qu'advient-il, Ştefan, de l'application du projet de ta centrale?

— Tu as raison, Vlad. Mais ce n'est ni aujourd'hui, ni demain ni dans un an que je veux que mon projet soit appliqué. L'humanité a besoin d'énergie. Demain plus qu'aujourd'hui. De plus en plus. Les poches de pétrole se vident à vue d'œil, les gaz c'est à peine s'ils respirent encore dans leurs cratères, les réserves de charbon diminuent d'heure en heure !... Notre planète se laisse dévorer par ses propres nécessités. Mais, nous le savons parfaitement, elle ne doit pas disparaître. Nous cherchons de nouvelles formes d'énergie. Dans les forces éoliennes, dans l'interaction des champs magnétiques, dans les volcans, au fond des océans, dans l'atome... Nous cherchons. Dans *n* années nous consommerons également l'énergie produite par une telle centrale.

— À quoi bon, puisque de toute façon nous ne serons plus de ce monde !

— Liana, tu me déçois. Tu n'acceptes pas que nous puissions vivre, que déjà nous vivons également dans l'avenir? ! Ne fût-ce que par notre pensée, par nos choses, par nos enfants ! Vous, pour le moment, vous avez Răzvan. Lui, il vivra ces temps dont tu doutes... Moi j'aurai une fonderie à C., un combinat dans le Bărăgan, une centrale électrique à la montagne...

— ... progéniture qui apporte l'immortalité, n'est-ce pas? ! s'enthousiasma Mufi.

— Espérons que ce ne sera pas la seule, ajouta Werner en jetant un regard à Veturia. La mère de Ştefan ne saurait tricoter des chaussons et des brassières pour des fourneaux de forge !

— Ni leur raconter l'histoire du Nègre Blanc ou du Petit Chaperon rouge... Moi, en tout cas, je ne m'y risquerais pas, ajouta Mircea, d'autant plus que ces objets métalliques refusent obstinément le langage de l'enfance. N'est-ce pas, Veturia?

Acajou approuva machinalement; acquise d'avance à toute affirmation concernant l'ingénieur, elle le suivait confiante mais ne pouvait se l'imaginer autrement que devant le papier millimétrique, devant la planche à dessin... Non, il n'aurait pas su comment se comporter avec un enfant, il n'aurait même pas osé le toucher. Ses mains maniaient la règle à calcul,

le té et le compas, non les poupées, les langes ou les biberons. Ştefan, pensait-elle, aurait été ridicule, absolument ridicule dans la posture de père.

— Acajou serait capable de le leur enseigner... Je t'assure, Mircea. Si elle s'y mettait vraiment ! Imagine-toi que par je ne sais quels moyens elle a déterminé des tulipes à fleurir en novembre ! N'est-ce pas incroyable !?

— Mais Ştefan, je l'ai fait tout simplement, contesta Veturia le miracle. L'eau et une certaine température y suffisent.

— Oui, une certaine chaleur. C'est bien dit... Voilà le grand secret de ce que nous sommes en réalité, ajouta le fiancé de l'exagérée Mufi.

— Ştefan a lui aussi découvert ce secret. Sans cela il ne serait pas ici, sans cela il n'aurait jamais terminé son projet !

— Les mutations en province, chère Liana, facilitent aussi d'autres mutations, par exemple...

— Werner, si tu m'ironises tu deviendras chauve !

— Doucement, jeune inventeur ! Doucement. Tu sais que cette question m'irrite parce que j'ai des antécédents dans la famille...

Les plaisanteries allaient bon train. On riait. On trinquait pour le succès du projet, pour le prochain mariage de Mufi avec le metteur en scène. Du bon cognac, parfumé, accompagné de rondelles de citron et de sucre, le docteur Barcian avait l'habitude d'en offrir à ses hôtes. Veturia levait son verre de cristal, en absorbait une imperceptible goutte, vite évaporée, s'imaginant que les cristaux de sucre sur le rebord du verre en forme d'œuf étaient des flocons de neige. L'œuf, carapace et symbole. Amphore. Quelque part, au bord du Danube, la neige enveloppait son village d'une carapace blanche. Les symboles fermentaient comme dans une amphore la ramenant en arrière, auprès du souvenir de l'avocat Aureliu Hoha.

La condition posée par Barcian concernant Veturia avait été respectée par ses invités, de sorte que le lendemain soir il put l'accompagner à la petite salle du Théâtre National. D'abord il avait eu l'intention d'aller voir une pièce au Théâtre Bulandra mais il avait ensuite opté pour le spectacle de poésie, non parce qu'il y était particulièrement enclin mais plutôt pour revoir l'une des plus séduisantes et des plus complètes actrices qui figurait à l'affiche.

L'intérieur semblait dépourvu de scène, les fauteuils entouraient un espace restreint, éclairé en rond par deux projecteurs cachés. Quelques bougies palpitaient sur un petit bar en forme de croissant qui fermait le cercle des fauteuils. Les spectateurs attendaient le commencement du spectacle dans une attitude de détente, faisant des suppositions ou des pronostics sur l'évolution de l'hiver. Veturia vivait l'émotion de la grande rencontre avec l'actrice dont Barcian lui avait parlé avec tant d'enthousiasme.

Veturia planait près de l'épaule de l'ingénieur, glissant dans le cercle magique. Dans les ténèbres et la lumière. Dans le chant et le vol. Dans la chute et le cri. En plein miracle. La voix ondulait, brûlait, caressait, s'épanouissait... La voix appelait, s'élevait... Négation de l'existence, secret murmuré, tremblement contrôlé, construction et reconstruction, pleins de sous-entendus. Acajou passait naturellement d'un état à l'autre, la voix de

l'actrice vivait et mourait en elle, elle était seule, personne d'autre ne respirait plus là, dans un monde de statues dans les veines desquelles coulait le vif argent. Ses mains faisaient tourner le grand axe du monde. Sa voix remuait des océans. Ses yeux veillaient sur les destinées. Ses lèvres éclossaient dans chaque voyelle. De ses larmes naissait l'univers. Finalement, une immense écharpe venait couvrir le cercle magique d'un bleu suffocant. Quand les lumières s'allumèrent brusquement, Veturia découvrit le cercle vide. Dans l'un des fauteuils de la première rangée, une femme souriante, au front haut, contemplait par la pensée le chemin parcouru en un soir, en une vie.

Devant le Théâtre National, respirant l'air pur de la nuit figé entre l'Université et l'hôtel Intercontinental, l'ingénieur avoua:

— On dirait que nous revenons d'un long voyage ! Ou de l'enfance...

— D'une enfance plus lointaine que son âge à elle.

— C'est fascinant ! Si je pouvais... Si je pouvais, Acajou !...

— Quoi donc?

— La centrale ! Ma centrale, notre centrale !... Qu'elle parle de nous dans un siècle ! Que les autres y lisent comme dans un livre...

— Tu doutes? ! Après le succès que tu as eu aujourd'hui ! Ta communication a été appréciée. On attend le projet définitif... C'est toi qui me l'as dit...

— Je sais, Acajou. J'ai des raisons d'être satisfait, pour le moment. Mais je sais aussi que, toujours pour le moment, le projet ne pourra pas être appliqué. Théoriquement, ma centrale fonctionne, avec un rendement colossal. Mais, pratiquement, elle n'est pas encore née... Va-t-elle jamais naître? ! Voilà la question...

— Moi j'y crois, Ştefan. J'y ai cru dès le premier moment.

— Nous y croyons tous les deux. Mais les autres? !

— As-tu des doutes?...

— Je ne voudrais pas qu'on se soit embarqués dans une charette à une roue, comme au chantier...

— Dans une année, dans deux, la charrette aura toutes ses roues à leurs places. Et ta centrale donnera lumière et chaleur... Es-tu content?...

— En attendant !... Mais en attendant nous avons encore beaucoup à faire.

— Sur le chantier? !

— Pas seulement là-bas. Tu sais bien que je ne me laisse pas cantonner dans ma propre profession. Je veux établir des ponts de communication avec le monde entier. Sans cela, le contentement de moi-même (quel grand mot !) m'emmurerait dans une coquille de béton. Je suis entré en compétition avec moi-même...

— Seul? !

— Je crois que oui. Vois-tu, Veturia..., enchaîna l'ingénieur surpris, semble-t-il, de découvrir des éléments choquants dans son argumentation, il y eut un temps où, comme toi, comme tout le monde, j'avais des idoles. Je croyais en un possible, en un extraordinaire génie, un génie d'une inven-

tivité fantastique. Je ne l'ai pas trouvé. Je ne l'ai pas trouvé parce qu'il n'existe pas. Je voulais l'inventer ! Tiens, je serais capable de cirer les souliers d'un génie ! Et de m'en vanter... « C'est moi qui ai ciré les souliers de l'académicien Untel ! » « Pourquoi? » « Comment pourquoi, c'est lui qui a découvert le moteur à eau et l'antigravitation ! » Ne serait-ce pas merveilleux? ! Malheureusement... Cela étant, j'ai renoncé à croire aux idoles. Je me suis donc lancé un défi à moi-même... Je lutte...

— Mais pas seul, Ștefan ! N'oublie pas les paroles du doyen... Lui non plus n'a pas transformé la baleine en anti-baleine...

— ... et l'eau de mer en limonade. Crois-tu que je sois un utopiste?

— Tu pourrais en devenir un. La semaine dernière tu louais un Vlaicu, un Coandă, un Arsene... L'avion, le réacteur, la chirurgie du cerveau... Maintenant, tu nies tout? ! Tu m'inquiètes. Alors qu'il y a tant d'hommes autour de toi !...

Des étoiles scintillaient au ciel et sur terre, féerie de glace et d'enseignes multicolores. La neige grinçait sous leurs pieds. De brefs coups d'avertisseurs, préventifs. Le glissement des voitures, des tramways était anormalement silencieux. Le quartier éclairé de Drumul Taberei faisait penser à une nuit à Leningrad... Puis le silence...

Le lendemain matin, le train fendait l'air sur le chemin du retour.

(A suivre)

En français par DIANA CARNABEL

Mircea Ivănescu

Un lyrisme de l'anxiété, sobre, équilibré par l'ironie, cherchant parfois le jeu et le livresque, mais toujours grave au plus intime de sa substance, telle est la poésie de Mircea Ivănescu (né le 26 mars 1931) des volumes Versuri **(« Vers »), 1968,** Poeme **(« Poèmes »), 1970,** Poesii **(« Poésies »), 1970,** Alte versuri **(« Autres vers »), 1972,** Alte poeme **(« Autres poèmes »), 1973,** Poem **(« Poème »), 1974,** Alte poezii **(« Autres poésies »), 1976. Excellent traducteur de Faulkner, Scott Fitzgerald, Truman Capote, T. S. Eliot, il travaille actuellement à la première version roumaine intégrale du roman** Ulysse **de James Joyce.**

IMAGE BIOGRAPHIQUE

Un soir, Beethoven s'assit au piano et joua
de beaux arpèges, qui s'égrenèrent sèchement
— montant sur les notes de voûte aux échos ambigus —
mais descendant aussi, à dessein, de temps en temps.
C'était la sonate qui, disait-on, décrivait
le départ en diligence de quelqu'un qui s'en allait au loin.
Puis il y eut une partie plus lente — et tendre —
la soi-disant absence. Comme elle était belle,
sa tête de lion, penchée sur son épaule, et ses doigts
décrivant de lentes arabesques — et, dans le salon
aux bougies vacillantes et aux ombres, tous l'écoutant,
ravis que la musique soit si expressive.
(Mais il y eut ensuite, encore . . . une espèce de notes sèches
et des accords un peu dissonants — et de nouveau des arpèges
et des gammes qui montaient et descendaient — c'était le retour.
Le temps n'est pas encore venu d'en parler maintenant).
Il faut seulement nous imaginer ses doigts rudes sur le clavier,
Ses doigts qui jouaient l'absence.

En français par OLGA GĂLĂŢEANU

DE L'IRRÉALITÉ DE LA LITTÉRATURE

Browning a écrit beaucoup de poèmes sur les peintres de la Renaissance
italienne, et sur quelques portraits de jeunes femmes — de haute taille,
minces, les cheveux noblement tirés, ou épars, flottant
doucement, encadrant leurs visages d'un halo doré — (il y ajoutait
de légendes rappelant de sombres forfaits qui commençaient par de
banals adultères
et finissaient par la mort de l'amante, étranglée, ou encore par l'exécution,
dans l'ombre, de l'amant coupable. C'est cela la poésie —
mais au-delà de la musique dissonante et subtile des vers
sonnant faiblement, on retrouvait la psychologie des abîmes.
En vérité, moi aussi je pourrais essayer
d'écrire un de ces monologues, tortueux, dilué
dans ses significations apparentes (mais qui, je crois,
se poursuit sous la ligne changeante des vers,
pour dire enfin tout autre chose) —
je pourrais bien tenter d'évoquer son visage,
un matin, quand, blottie dans son lit, elle regardait
les gestes inquiets de ses mains s'agitant sur la couverture,
les yeux noyés de larmes, haussant les sourcils, étonnée —
seule, toute seule — comme du temps de son enfance —
quand je ne pouvais pas la rejoindre. Il en sera toujours
ainsi, dorénavant, car pour ce qui est de ce portrait
il n'y a pas de légende qui l'encadre joliment, qui l'entoure et
le transforme en littérature.

En français par OLGA GĂLĂȚEANU

LA POÉSIE EST-ELLE AUTRE CHOSE ?

On ne doit pas raconter en poésie — j'ai lu une fois ce conseil
qu'on donnait à un jeune poète — je ne raconterai donc pas
comment elle s'éveillait très tôt, au matin, et assise sur son séant
attendait que sa respiration s'apaise, son visage caché dans ses mains —
je ne dirai rien de son visage si las
que les épaules en ployaient devant le miroir, quand
elle peignait lentement ses tresses. Je n'avouerai pas mon angoisse
devant son visage détourné de moi, devenu étranger.

Il n'en est pas des vers comme d'un miroir
qui reflète ces matins-là et leur lumière grise
messagère de l'aube. La poésie ne doit pas être une représentation
ou des images en séries — y disait-on encore. La poésie
doit être langage intérieur. Est-ce à dire
que c'est toujours moi qui doit parler de son visage à elle, qui
suffoquait, en mal
d'air? Mais alors ce serait seulement la manière dont je parle
de son visage, de son image avançant lentement à travers les couches
troubles
des remords, de mes pensées, à moi seulement,
— ce ne serait qu'une icône, une image —
mais son être véritable, mais elle, alors?

LE RÔLE DU CHAT

S'il nous fallait pour aller à la guerre de trente ans
tout quitter — si, comme les brigands cachés dans le fourré
pour guetter les diligences, nous devions maintenant
nous cacher, si nous pouvions enlever

la fille de l'ambassadeur d'un pays du Septentrion,
si elle avait des cheveux où le brouillard s'emmêlerait,
si, le soir, dans la taverne enfumée, nous ajoutions
au chœur des mots blasphématoires son nom qui scintillerait

comme des joyaux si vieux qu'ils en sont morts, si pendant la nuit,
pour oublier les potences au bord des rues saccagées,
nous allions nous perdre dans le blanc des neiges endormies

pour oublier les villes par où les mercenaires suédois sont passés,
si nous devions partir — elle garderait, blotti dans ses bras —
ses yeux verts lui servant de chaste lumière — elle garderait notre
chat.

En français par OLGA GĂLĂŢEANU

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

LA PENSÉE MATHÉMATIQUE ROUMAINE « SUB SPECIAE UNIVERSALIS »

par Radu Bagdasar

Si, dans les domaines peu stables, de grande complexité structurale tels que l'art et la littérature, le décèlement de l'élément protochronique dans tout ce qui représente alignement culturel, emprunt, « synchronisation », fût-elle créatrice, est plus difficile, dans les sciences « rigoureuses » cette entreprise paraît des plus aisées — du moins à première vue. L'échelonnement des idées que contiennent les ouvrages scientifiques — toujours datés avec précision — sur l'axe de la succession historique, nous donne une image claire de la gestation culturelle observée dans la texture de toutes ses implications spécifiques (aire géographique, conséquences théoriques et pratiques dans le domaine envisagé ou les domaines connexes, écho historique etc.). Et pourtant, paradoxalement, l'histoire universelle des sciences enregistre dans ce domaine les plus étonnants escamotages, omissions ou refus tacites de la vérité. Car, aspect qu'on ne doit pas négliger, la science est rigoureuse par son essence idéale, mais cette essence est réalisée effectivement à travers des subjectivités qui bien souvent la déforment jusqu'à la transformer dans son contraire. Le mythe des grandes cultures, les orgueils éponymes, l'aversion pour d'autres natures, convertis en optique culturelle, les intérêts matériels même ont été le plus souvent à l'origine des faux piédestaux et, par compensation, des frustrations injustifiées. De manière générale, le procès revendicatif devient le procès des cultures « petites » (mais non pas mineures !) intenté aux grands « empires » culturels. La sensation de suffocation, d'aversion légitime éveillée par le préjugé « qu'il faut passer par Paris » pour se faire confirmer comme valeur est éprouvée — comme a pu le constater directement, entre autre, l'esthéticien roumain Adrian Marino [1] — dans presque tous les petits pays européens à niveau culturel élevé tels que la Belgique, les Pays-Bas, le Danemark, la Suisse, le Portugal et même l'Espagne, de même que chez nous, où l'ambition endogène de faire valoir le génie autochtone est devenue une dominante de la vie spirituelle depuis la génération de 1848 à nos jours.

C'est dans ce champ problématique que trouve sa place l'ouvrage du professeur Solomon Marcus, *Din gîndirea matematică românească* [2] (« Témoignages de la pensée mathématique roumaine »), l'un des rares essais sur

---

[1] *Présences roumaines et réalités européennes — Journal intellectuel*, Éd. Albatros, Bucarest, 1978.

[2] Éd. ştiinţifică şi enciclopedică, Bucarest, 1975.

l'histoire (moderne) des mathématiques roumaines. Le hasard fait que, il y a quelque temps, la «*Revue Roumaine*» ait publié une autre étude du professeur Marcus [3] qui vient compléter le volume en question par des aspects significatifs au niveau de la culture roumaine dans sa totalité. Ces deux contributions, importantes tout d'abord par leur thématique, mais aussi par la manière rigoureuse et visionnaire dont elles approchent la culture roumaine, constituent un moment de la prise de conscience de sa propre valeur et d'évaluation post festum du potentiel créateur de la culture nationale.

Cependant, le livre a passé presque inaperçu aux yeux des « argus » culturels. Ce fait pourrait s'expliquer par la transitivité réduite du domaine, mais il n'excuse rien et personne en un moment qui s'inscrit dans la pleine étape historique de découverte et mise en évidence de l'originalité de la pensée roumaine dans le contexte de la pensée universelle. (D'ailleurs, cette injustice faite au livre en question ne constitue nullement une exception. Elle concerne tout le domaine des sciences « exactes » par rapport à celui des arts et disciplines humanistes. Pour ces derniers le côté métadisciplinaire est puissamment développé — les ouvrages majeurs de critique et histoire littéraires sont de l'ordre des milliers — tandis que pour les disciplines « exactes » les études similaires ne dépassent pas en chiffres absolus quelques dizaines. C'est dans la tentative de remédier à cette disparité que réside, en partie du moins, la justification de l'essai signé par le professeur Marcus, axé, comme nous le disions, sur l'idée des changements de rapports et de perspective historique dans l'évaluation des apports civilisateurs internationaux. Il y parle d'ailleurs, usant d'un concept très actuel, d'un nouvel ordre culturel international, où une contribution originale puisse se faire remarquer et occuper promptement sa place dans la hiérarchie des valeurs, quelle que soit la culture et la langue dont elle émane).

Certes, il existe de nombreux jalonnements pertinents, des orientations qui pourraient être suivies pour aboutir à une image essentielle de l'évolution des mathématiques roumaines dans le contexte universel. Mais seuls deux filons, caractéristiques du phénomène autochtone, attirent l'attention du professeur Marcus: l'évolution de la théorie des fonctions réelles et le processus de transgression du domaine humaniste par l'esprit des mathématiques — considéré, traditionnellement, comme l'autre pôle. Dans les deux domaines, la génération de penseurs roumains de ce siècle apporte des contributions fondamentales, pas toujours reconnues et placées comme il convient dans le panthéon des valeurs universelles.

Pour être plus précis, les personnalités analysées ont été frustrées de la reconnaissance soit de la paternité, soit, à divers degrés, de la valeur, des implications ou des conséquences majeures, de leurs idées.

Un cas des plus « heureux », de ce point de vue, est la *Mécanique sociale* de Spiru Haret, ouvrage qui date, comme on le sait, des premières années de ce siècle et où sont avancées des idées que les sciences sociales n'allaient

[3] *L'originalité de la pensée scientifique roumaine*, paru dans le numéro 4/1979.

retrouver que bien plus tard. Dans cet ouvrage Haret considère les processus économiques et sociaux comme des *situations de type conflictuel*, où s'affrontent des intérêts opposés, y introduisant une vision structurale *avant la lettre*, comme le remarque Mircea Malița [4], très proche de celle qui porte sur la théorie des jeux stratégiques. Or, la théorie des jeux est l'une des manifestations les plus récentes et originales des mathématiques contemporaines. Bien que si riche en suggestions anticipatrices, l'œuvre de Haret a longtemps végété en marge de la vie mathématique, alors que, intégrée au moment opportun et appelée à occuper la place qu'elle méritait, elle aurait épargné sans doute beaucoup d'efforts inutiles et de retards dans le progrès de cette discipline. Une réévaluation de l'œuvre de Haret, intervenue vers la fin des années '60, a été ainsi faite en vertu d'un intérêt plutôt historique que fonctionnel.

L'épisode qui se rattache à la reconnaissance de la paternité des solutions du professeur Miron Nicolescu pour l'équation de la chaleur est cependant bien plus dramatique. Le savant roumain a réussi à démontrer un théorème d'unicité pour le problème de Cauchy relatif aux solutions de l'équation de la chaleur, théorème qu'il a publié en 1935 dans une revue de spécialité suisse [5]. Le même résultat a été obtenu simultanément par le mathématicien soviétique A. Tikhonov, ce qui fit que le théorème reçut le nom de Nicolescu-Tikhonov. Cependant, bien que Tikhonov eût publié ses solutions dans une revue de diffusion restreinte, certains auteurs négligèrent ultérieurement, de manière inexplicable, le nom de Nicolescu, faisant longtemps circuler le théorème sous le seul nom de Tikhonov. Fait d'autant plus aberrant que d'importants développements ultérieurs de ce théorème ont été obtenus à partir de la formule de représentation *utilisée par Miron Nicolescu* pour la démonstration de l'unicité dans l'article de 1935. Ce n'est que vers les années '60 que l'auteur roumain a été remis dans ses droits. C'est toujours au nom de Miron Nicolescu que se rattache la mise en relation de l'analyse polydimensionnelle avec les opérateurs différentiels fondamentaux de la théorie des équations à dérivées partielles. La modestie et la pudeur éthique du savant roumain l'ont toujours porté à se tenir à l'écart, évitant de s'attribuer des rôles proéminents même lorsque cela était absolument nécessaire. C'est ainsi que le remarquable développement de la théorie en question a été attribué à Karl Bögel que le professeur Nicolescu cite comme tel dans les ouvrages qui renferment sa contribution. Il appartient à l'esprit critique qui gouverne le mouvement d'idées dans chaque domaine d'opérer promptement les rectifications nécessaires dans ces situations où l'intervention de la psychologie des créateurs est accompagnée d'effets paradoxaux.

Un autre « cas », explicable par un phénomène caractéristique — la tendance de certains spécialistes américains à ignorer la culture européenne —

[4] Spiru Haret, *A Romanian Forerunner of Mathematical Modelling in the Social Sciences, The Revolution in Science and Technology and Contemporary Social Development.* Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1974.

[5] *Commentarii Mathematici Helvetici.*

se rattache à l'élaboration de la théorie mathématique de l'apprentissage. Dans un ouvrage célèbre, *Stochastic Models for Learning* (1955), les chercheurs américains Robert Bush et F. Mosteller formulent « le premier modèle probabiliste du processus d'apprentissage ». Ils ignoraient sans doute le fait que, dès 1935, Octav Onicescu et Gheorghe Mihoc avaient présenté, dans un mémoire publié à Paris, une généralisation des chaînes Markov connue sous le nom de chaînes à éléments complets, généralisation qui représente, entre autres, un excellent modèle probabiliste du phénomène de l'apprentissage. Par rapport au modèle des mathématiciens roumains, le modèle Bush-Mosteller est non seulement inférieur comme degré d'adéquation à son objet, mais il reprend aussi inutilement l'assaut de cotes déjà atteintes par la science mondiale. Actuellement, les chaînes à éléments complets se sont constituées en un chapitre fondamental de la théorie des probabilités aux applications dans presque tous les domaines de la nature et de la société en raison de leurs grandes possibilités explicatives.

Ce qui est important dans cette discussion, ce n'est pas uniquement la découverte des phénomènes de « pathologie de la culture », mais aussi l'analyse des circonstances — d'ordre psychologique, méthodologique ou généralement culturel — dans lesquelles ces phénomènes se sont produits, avec une mise en évidence subséquente des causes qui en sont responsables. Seules la détection réelle et la suppression de ces causes peuvent conduire à la réinstallation d'un « status » légitime dans la perspective historique sur les mathématiques. Et c'est là l'un des grands mérites du livre de Marcus.

Une telle cause, qui explique beaucoup de ces glissements d'idées — objet post festum des « procès » de paternité — réside dans le fait que presque tous nos savants ont eu accès à la culture universelle dans les grands centres culturels de l'Occident où ils séjournaient un temps pour passer leur licence ou leurs doctorats, ou même sans préoccupations culturelles à finalité administrative concrète. Ils y entrèrent tout naturellement en contact avec leurs collègues, ce qui créa les prémisses possibles à la circulation des suggestions et d'idées, à des relations et contacts qui ont mené plus d'une fois à des engagements sur la même piste théorique, engagements aboutissant à des découvertes qui devaient constituer par la suite des objets de litige.

C'est à une situation de cette nature que se rattache le nom du professeur Gabriel Sudan, auteur du premier exemple de fonction récursive non-primitivement récursive. Dans l'ouvrage classique sur les fonctions récursives de Rosza Peter [6] on affirme que le premier exemple de fonction de ce type appartient au mathématicien allemand W. Ackermann [7]. Et cependant, le professeur Gabriel Sudan de l'Université de Bucarest avait publié plus d'une année auparavant [8] un article où apparaissait, à la page 29, le premier exemple authentique de fonction récursive non primitivement récursive. On a même établi, afin d'écarter tout doute, qu'au moment où Ackermann

[6] *Recursive Functions*, Budapest, 1967.

[7] Dans un article paru in « *Mathematische Annallen* », vol. 99, 1928, p. 118—128.

[8] In « *Bulletin mathématique de la Société Roumaine des Sciences* », vol. 30, 1927, fascicule 1.

confiait son manuscrit à la rédaction, l'ouvrage de G. Sudan était déjà imprimé. Quelles circonstances ont-elles pu mener, d'une part, à la fausse paternité, d'autre part à la succession de découvertes identiques à de si courts intervalles, en un moment où les décalages dans le développement des diverses cultures d'Europe étaient considérables? Passant son doctorat en Allemagne dans la première moitié de la troisième décennie, époque dominée par les figures de grands mathématiciens tel David Hilbert, R. Courant, Herman Weil, etc., le premier étant également président de la commission de doctorat, G. Sudan s'est trouvé certainement en relations professionnelles avec Ackermann qui faisait d'ailleurs partie du cercle d'Hilbert. C'est ainsi que ce dernier a pu connaître — il existe des preuves matérielles en ce sens — le contenu de l'article de Sudan. Le fait est confirmé non seulement par la forte ressemblance entre la structure de l'exemple d'Ackermann et celle de l'exemple de Sudan (préexistant), ressemblance qui va jusqu'à la reprise quasi identique de la notation de ce dernier, — mais aussi par la référence que fait Ackermann dans son article, dans une note en bas de page, au manuscrit de l'article de Sudan, prouvant ainsi qu'il en connaissait le contenu. Dans l'étude publiée dans la «*Revue Roumaine*», étude citée plus haut, Marcus souligne qu'après une longue correspondance avec le périodique international spécialisé, « *Historia Mathematica* », il avait réussi à atteindre partiellement son objectif: Ackermann et Sudan seront considérés désormais coauteurs de la contribution en question.

Le second phénomène majeur qui polarise l'attention du professeur S. Marcus dans sa triple hypostase de spectateur, de chercheur et d'interprète de l'évolution des mathématiques modernes roumaines est la tendance à la fusion dynamique, dialectique, dirions-nous, du domaine humaniste en général et de l'art en particulier, et des formes les plus abstraites de la pensée scientifique, modalité permettant d'atteindre à la condition de suprême valeur dans les deux secteurs de la connaissance. Quelques personnalités remarquables: *Dan Barbilian*, *Matila Costiescu Ghyka*, *Pius Servien* et, plus particulièrement, *Gr. C. Moisil*, concentrent dans leurs œuvres tout autant d'hypostases possibles de la conciliation entre « l'esprit de finesse » et « l'esprit de géométrie ».

Ce n'est peut-être pas l'effet du hasard si le premier « cas » de ce genre mis en discussion est celui de *Dan Barbilian*[9], dont la structure spirituelle réunit ces deux domaines qui représentent l'essence même de l'esprit scientifique et de l'esprit artistique, les mathématiques et la poésie. Théorique-

[9] Nous en citons quelques titres significatifs: *După melci* (« À la chasse d'escargots »), Bucarest, « *Luceafărul* », 1921; *Joc secund* (« Jeu second »), Bucarest, 1930; *Ochean, Versuri* (« Télescope, Vers »), Bucarest, Ed. pentru literatură, 1966; et voilà aussi quelques titres de son œuvre mathématique: la *Théorie arithmétique des idéaux en anneaux non commutatifs*, Bucarest, Éd. de l'Académie de la République Populaire Roumaine, 1956; *Groupes avec opérateurs (les Théorèmes de décomposition de l'algèbre)*, Bucarest, Ed. de l'Académie de la R. P. Roumaine, 1966; *Axiomatische Begründung des Abelschen Theorems im Grossen*, Bucarest, 1940; *Topologisches Kennzeichnen. Der vollständig reduziblen bzw. irreduziblem-reallen Algebren*, Bucarest, 1944; *Metrisch-konkave Verbände*, Bucarest, 1944.

ment, l'inter-influence des domaines mentionnés peut avoir lieu à deux niveaux: à un niveau de surface, que nous appellerions linguistique, et à un niveau profond, visant leur structure de contenu. Cette distinction est valable du point de vue des mathématiques. Mais du point de vue du discours poétique, les deux niveaux se superposent, l'expression linguistique étant dans ce cas le contenu même de l'objet (l'esthétique moderne admet presqu'unanimement que la poésie se définit dans ce qu'elle a de plus spécifique comme langage centré sur soi-même). Par conséquent, il ne saurait y avoir d'influence sur un contenu à existence autonome que dans les mathématiques — cette influence étant introduite par hypothèse dans notre cas par la poésie. Dans la poésie de Barbu on ne trouve que le premier des deux types d'inter-influence. La terminologie qu'il emploie, par exemple dans la *Théorie arithmétique des idéaux en anneaux non commutatifs*, est largement empruntée à la botanique (bosquet, arbre, parc, couronne), faisant par conséquent, usage de métaphores. Ainsi, pour « ensemble vide » est utilisé « ensemble désert », pour « vitesse », « rapidité », au lieu d'« expressions », « agrégats », etc., prouvant par là concrètement que le style, dans l'acception de vêtement linguistique optionnel, est une caractéristique du langage scientifique et non pas du langage poétique. Théoriquement, cette vérité avait été formulée par Pius Servien, mais c'est Barbilian qui en a donné peut-être l'expression matérielle la plus parfaite.

Ces interversions empruntées aux deux domaines mentionnés sont-elles légitimes, ontologiquement parlant? Ces phénomènes ne changeraient-ils pas leur nature typologique, les transformant en autre chose, ayant pour résultat que la poésie ne soit plus poésie et le discours abstrait discours abstrait? Si à l'époque où Barbu élaborait ses œuvres mathématiques et poétiques si caractéristiques de sa personnalité, ces questions pouvaient provoquer dans le meilleur cas des réserves, actuellement elles se confirment de plus en plus par l'évolution générale de la pensée et du langage spécifique des deux domaines. Par ailleurs, on a constaté avec surprise que la loi fondamentale du langage scientifique, l'univocité sémantique de ses phrases ne fonctionne plus dans les métalangages actuels des diverses sciences. On a même constaté, à la consternation générale, que dans les langages de communication de l'homme avec la machine (les langages de programmation sur calculateurs électroniques) où l'univocité semble impérieuse, une phrase est affectée de sens différents en fonction du contexte auquel elle se trouve intégrée. Une fois isolée, elle n'a plus, par conséquent, un sens bien déterminé, mais devient ambiguë.

Les interférences des langages scientifique et poétique semblent ouvrir des perspectives prometteuses — ce qu'on vient de dire à propos de la poésie de Barbu le prouve amplement — dans la création poétique également. N'oublions pas que la poésie moderne est de plus en plus près de l'homme, de ses préoccupations et de sa vie sur de multiples plans, renonçant définitivement aux restrictions et aux normes exclusivistes de la poétique classique. Thématiquement, elle s'oriente actuellement vers les domaines du social, de l'histoire, de la psychologie, du fait quotidien, de la physique, des sciences

naturelles, etc. Malgré cela il existe encore des zones interdites au prétexte lyrique, dont la première est l'univers des abstractions mathématiques. Avec Ion Barbu se trouve réalisée la seule — à notre connaissance — valorisation authentique des ressources poétiques des mathématiques qu'ait enregistrée l'histoire universelle de la culture. Dans le même contexte apparaissent sans doute les noms d'un Omar Khayyam, James J.Sylvester (1814—1894), Lewis Caroll ou même d'un Paul Valéry. Mais ceux-ci représentent en fait des cas de grande ubiquité intellectuelle, de réussite dans l'exercice de deux professions antipodales du point de vue typologique, sans réussir cette fusion suprême des essences de la poésie et des mathématiques que Ion Barbu est le premier à réaliser. Ils n'excellent que dans l'un des domaines, qui ne communiquent pas, de sorte que, si au lieu de quatre créateurs bivalents l'histoire avait enregistré quatre écrivains et quatre mathématiciens à spécialisation unique, l'expérience culturelle de l'humanité aurait été la même. Il n'en aurait pas été de même dans le cas d'une scission de la personnalité de Barbu, qui aurait eu pour conséquence la perte irrévocable de l'une des plus insolites expériences de la culture universelle. Son œuvre prouve, contre les préjugés fixés par la tradition, que les mathématiques, et la science, en général, peuvent être les sources d'un lyrisme de la meilleure facture. De même qu'il existe une poésie de la vie champêtre ou des grandes agglomérations urbaines, répondant aux dominantes sociales des époques historiques parcourues, il n'est pas exclu que, dans un avenir où l'occupation principale des membres de la collectivité sera la création scientifique, la poésie y plonge ses racines pour extraire le beau de la pensée et la fantaisie dans sa course à travers l'univers d'hypothèses et de faits de science.

Moins connu chez nous et ailleurs que Dan Barbilian, Matila Costiescu Ghyka est l'un des précurseurs, avec Pius Servien et G. D. Birkhoff, de l'esthétique mathématique et scientifique. Sa conception[10] pourrait se réduire essentiellement à ceci: la nature et l'art sont dominés par un ensemble de restrictions d'organisation structurale qui s'opposent aux tendances de croissance entropique, celle-ci menant comme on le sait, à la désorganisation, au chaos. À mesure que l'analyse des processus de la nature et de l'art avance en profondeur, apparaît toute une série de relations numériques communes aux phénomènes appartenant aux sphères les plus diverses. L'une de ces relations, connue dès l'antiquité sous le nom de « nombre d'or » $[= (1+\sqrt{5})/2]$, peut être rencontrée comme une relation de proportionnalité dans la morphologie de certains cristaux minéraux, dans la structure du corps humain, dans les angles que forment les ramifications d'un arbre avec les segments dont ils dérivent, dans la morphologie des œuvres d'art, surtout des œuvres classiques, dans les formes hélicoïdales des coquilles et organismes

[10] Dont les fondements sont posés dans *Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts*, Collection la « *Pensée contemporaine* », N.R.F., 1926; *le Nombre d'or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale*, N.R.F., Éditions de la Nouvelle Revue Française, Librairie Gallimard, Paris, 1931; *Philosophie et mystique du nombre*, 1961.

marins. Le nombre d'or apparaît, par conséquent, dans les trois règnes: minéral, végétal et animal, allant jusqu'aux produits les plus évolués — tels les œuvres d'art — de la matière supérieurement organisée. Ce ne sont pas uniquement ces aspects — observés et analysés d'ailleurs par toute une pléiade de prédécesseurs — qui recommandent Ghyka comme l'un des esprits les plus pénétrants de l'esthétique de notre siècle, mais, tout d'abord, le fait que, M. C. Ghyka anticipe à partir d'eux l'esthétique « exacte » actuelle qui tâche de mettre en lumière les structures algébriques, surtout les groupes, les structures topologiques différentielles (champs de vecteurs, systèmes dynamiques, etc.) qui gouvernent les relations de symétrie et proportionnalité de la nature et de l'art.

Appartenant généralement à la même école de pensée esthétique, les idées de Pius Servien (de son vrai nom Piu Servan Coculescu) sont en principe mieux assimilées que celles de Matila Ghyka par la culture contemporaine, notamment la culture française; sa personnalité et son œuvre ont fait l'objet, en Roumanie, d'une série d'articles signés par V. G. Paleolog, S. Marcus et V.E. Maşek, et l'on a édité il y a quelques années l'un de ses livres fondamentaux — *L'Esthétique*, alors que les ouvrages les plus récents l'intègrent dans leur horizon bibliographique et même idéologique.

La colonne vertébrale de toute sa vision théorique, le modèle bipolaire du « langage total », dont la signification dépasse de beaucoup le plan purement linguistique auquel elle semble renvoyer, prend contour dans quelques ouvrages essentiels publiés à Paris durant plus de deux décennies [11]. Son idée fondamentale est celle d'un espace linguistique dominé par deux pôles: le langage lyrique (LL) et le langage scientifique (LS). Une communication concrète quelconque peut se placer dans divers points de cet espace, étant en réalité une mixture en des proportions diverses du LL et du LS. Le rapport entre les deux composantes peut varier jusqu'à la prépondérance quasi absolue des traits du premier et la quasi absence des traits du dernier ou inversement. Mais le plus souvent la communication se place dans la portion intermédiaire du langage usuel. Le LS se définit par un ensemble de traits caractéristiques parmi lesquels la *synonymie infinie* et *l'homonymie nulle* (cette terminologie appartient à S. Marcus) sont essentiels, toute phrase ayant une signification univoque et une infinité de phrases sémantiquement équivalentes, — alors que le LL se définit par la synonymie nulle et l'homonymie infinie, chacune de ses phrases comportant un spectre continu de sens (ensemble infini non dénombrable) et n'ayant aucune phrase sémantiquement équivalente. « Deux et trois font cinq » est l'équivalent de « deux et trois font cinq et zéro ». En revanche, « Je suis une alliance d'étrange/ Et de commun, De délires de cloche/ Et frémissements de touche . . . » est unique, la moindre modification de sa structure entraînant la non-identité de la phrase modifiée et de la phrase de départ, donc sa transformation en une autre phrase.

[11] *Le langage des sciences*, Paris, 1931; *Principes d'esthétique; problèmes d'art et langages des sciences*, Boivin and C-ie, Paris, 1935, *Esthétique, Musique-peinture-poésie-science*, Payot, Paris, 1953.

Vase en forme de jumelles de Drăguşeni
(Culture de Cucuteni, IVe et IIIe millénaires av.n.è)

Assiette émaillée de Zimnicea
(XIVe siècle)

Le profil typologique des deux langages est nuancé par l'addition de quelques autres propriétés toujours polaires: *rationnel-émotionnel, traduisible-intraduisible* (la traduction effective n'est qu'une approximation du sens premier), *résumable — non résumable, présence-absence des phrases sémantiquement nulles, présence des problèmes de style — absence de ceux-ci* (dans le sens de la rhétorique classique), *électivité-organicité d'une certaine structure rythmique par rapport à la signification d'une phrase.*

La vision de Servien est-elle vraiment suffisamment nouvelle (le dernier trait excepté) pour légitimer sa place parmi les pionniers de l'esthétique moderne, ou bien son œuvre n'est-elle qu'une simple systématisation de certaines vérités au niveau du bon sens? Des articles et des ouvrages d'ampleur, anciens aussi bien que récents, — on cite quelques noms de la littérature des dernières années: M. Radu, Bruno Traversetti, Stefano Andreani — affirment que les termes techniques sont sémantiquement univoques, tandis que l'expressivité poétique est due précisément à la liberté d'option synonymique. (Cette liberté existe — il est vrai — mais aussi longtemps que le poète n'est pas encore définitivement fixé sur le contenu dont il veut donner aussi la transposition linguistique. Au moment où cette décision a été prise, sa parfaite transposition acquiert la détermination unique dont nous parlions. Le problème de l'option synonymique dans ce cas se pose donc seulement en relation avec un contenu bien défini. Il est vrai qu'une sorte de connexion inverse *(feed-back)*, expression-contenu, peut apparaître au cours du travail artistique, en ce sens qu'une certaine variante expressive, obtenue par le jeu combinatoire des diverses possibilités peut influencer les intentions initiales du poète mais, finalement, entre cette couche expressive et le contenu modifié s'établit toujours une relation bi-univoque, qui exclut la synonymie). Voilà donc que la théorie de Servien est le résultat de subtiles manipulations logiques et non pas une collection amorphe d'observations empiriques, comme celles qui abondent dans certaines théories esthétiques actuelles. Même si l'on admet que certaines des propriétés du LL qu'il inclut explicitement dans sa théorie (les propriétés implicites sont bien plus nombreuses) avaient été remarquées aussi par d'autres théoriciens de la poésie, depuis Aristote jusqu'à nos jours, on doit accorder cependant à Servien le privilège d'avoir été le seul à essayer de les organiser dans un système scientifique, hiérarchisé en fonction du degré d'essentialité des composantes. Il est le premier à postuler l'antinomie *synonymie infinie (homonymie nulle) — homonymie infinie (synonymie nulle)*, qu'il considère fondamentale dans la structuration du langage usuel en langage scientifique et, respectivement, langage lyrique. Dans cette perspective, la poétique (avec des possibilités d'extension à toute l'esthétique) se définit comme l'étude du LL à l'aide du LS, le seul *transitif*, c'est-à-dire le seul qui puisse communiquer des significations fixes, déterminées dans le temps et l'espace.

Jetant les fondements d'une théorie où la littérature et les arts sont hypostasiés comme langage, Servien anticipe sur des idées qui se sont affirmées beaucoup plus tard, quand les accumulations de données et les mutations évolutives survenues dans le champ de la connaissance ont favorisé

l'apparition de théories de nature linguistique, dans des domaines qui n'ont vraisemblablement rien à faire avec la linguistique et la philologie. En biologie, par exemple, les chaînes d'acides nucléiques, porteuses d'information héréditaire, ont été assimilées aux phrases et aux textes linguistiques, et à partir d'eux ont réalisé des langages et des grammaires génératives qui ont ouvert de larges perspectives pour la recherche et l'ingénierie génératives. De pareilles visions se sont manifestées aussi en médecine, dans les arts visuels, la littérature épique, etc. Les textes mathématiques eux-mêmes, envisagés comme séquences de symboles ayant une certaine signification, forment l'objet d'une discipline relativement récente: la *métamathématique*. En principe, bien des domaines de la réalité peuvent être assimilés à des langages, et, par conséquent, étudiés par des méthodes linguistiques. (Dans la sphère des « humanités », la linguistique joue un rôle d'avant-garde — on lui reconnaît même le statut de science-pilote — grâce surtout aux larges possibilités explicatives des modèles de sa branche mathématisée). C'est dans le prolongement anticipateur de ces directions de valeur gnoséologique remarquable que se situe toute la conception esthétique de Servien.

En plus, son système accuse une extraordinaire capacité d'intégration, assimilant *ante rem* comme le remarque Marcus (p. 178) « la théorie du caractère ouvert de l'œuvre poétique (dans l'acception de Umberto Eco), la considération de cette œuvre comme une multitude de connotations particulières (Hjelmslev, Sörensen, Johansen et, surtout, Tzvetan Todorov, celui de *Littérature et signification*, Paris 1967), la capacité du langage poétique d'être plus qu'un véhicule de la signification, d'être lui-même un monde en perpétuelle métamorphose (le groupe *Tel Quel*, les conceptions de Max Bense de *Zusammenfassende Grundlegung moderner Aësthetik, Mathematik und Dichtung*, Nymphenburger Verlagshandlung, Munich, 1965, la poésie concrète de Pierre Garnier, présente surtout dans *Spatialisme et poésie concrète* (Gallimard, Paris, 1968), les idées de Paul Valéry à propos de la tendance du langage poétique de persister comme langage après sa perception (*The Art of Poetry*, D. Folliot, tr. New York, 1958). C'est au nom de ce dernier que se rattache, quittant la sphère de l'esthétique théorique, la présence de Servien sur le firmament de la poésie française. Dans un opuscule critique intitulé *Le cas Servien* et publié en guise de postface à l'un des volumes de poésies de cet auteur [12], Paul Valéry se situe dans cette zone paradoxale où le LL se trouve en parfait équilibre avec le LS. Dans un autre ordre d'idées, on pourrait y ajouter la valorisation sur le plan philosophique de la conception rythmique de Pius Servien par Gaston Bachelard. « On s'explique — affirme celui-ci dans la *Dialectique de la durée* [13] — que M. Pius Servien ait pu proposer de mettre une rythmique ainsi généralisée à la base de toute esthétique. Nous proposons d'en faire le fondement de toute métaphysique

[12] Servien Pius, *Orient*, suivi de *Le cas Servien* par Paul Valéry, Paris, Gallimard, 1942. Nous rappelons aussi la plaquette *Curgînd clepsidre* (« l'Écoulement du sablier »), publiée en 1927, avant de quitter la Roumanie.

[13] Paris, Boivin, 1936, p. 146.

temporelle.[14] Plus encore, Bachelard envisage toute la phénoménologie de l'esprit comme fondée sur la rythmanalyse de Servien.

Nous n'avons passé en revue que ce qui nous a semblé être l'armature de la conception esthétique de Servien dans ce qu'elle a de plus original et de plus fécond. Ses préoccupations, marquées par des intuitions et observations inédites, ont été cependant bien plus amples: la théorie des rythmes qu'on vient de mentionner, la méthodologie d'étude du langage poétique, les bases épistémologiques de la théorie des probabilités et de la physique moderne, la sémiotique musicale, etc. Certaines ont été abordées et valorisées dans le contexte de l'évolution de la science, d'autres attendent d'être approfondies et assimilées. La personnalité de ce visionnaire de la pensée formelle dans le sens de cette « mathesis » dont parlait Leibniz, fin observateur et interprète du phénomène esthétique, à la fois dans sa totalité et ses particularités, mérite toutefois bien plus d'attention qu'on ne lui a accordé ici. Son œuvre cache encore assez de réserves d'idées implicites et d'intuitions qui peuvent conduire le chercheur contemporain à des résultats surprenants dans ses démarches.

★

Si l'on envisage l'histoire d'une discipline — en l'espèce l'histoire des mathématiques — comme une science de l'évolution d'un système d'idées, il résulte que, comme toute autre science, la métadiscipline historique a à son tour une existence historique propre. En d'autres mots, la vision sur le système d'idées-objet évolue, devenant de plus en plus complexe et adéquate à la réalité qu'elle reflète. Cela oblige à une réécriture intermittente de l'histoire de la discipline respective. À ce moment historique où, entre la dernière vision consacrée et les recherches postérieures à celle-ci, des non-concordances et des conflits ont surgi, assez grands pour qu'on ne puisse plus considérer qu'elle remplit de manière satisfaisante sa fonction de reflet, *nous nous trouvons devant une nouvelle élaboration de l'histoire de la science en question.*

Ce moment, nous le vivons, semble-t-il, aujourd'hui, les ouvrages de Solomon Marcus s'inscrivant comme un jalon important sur la voie d'une nouvelle vision de l'histoire des mathématiques roumaines dans le contexte de la pensée mathématique universelle, vision où l'école roumaine bénéficiera, espérons-nous, d'une meilleure place que celle dont elle bénéficie actuellement. *Un nouvel ordre international* s'impose sous tous ses aspects, *y compris l'aspect culturel.* Malheureusement, les ouvrages d'histoire des mathématiques et des autres disciplines « positives » sont incomparablement moins nombreux que ceux ayant pour objet les arts et les disciplines humanistes. Nous espérons que l'avenir sera plus juste aussi en ce qui concerne le rapport quantitatif entre ces préoccupations.

---

[14] Notamment dans les *Rythmes comme introduction physique à l'esthétique.* Nouvelles méthodes d'analyse et leur application notamment à la musique, aux rythmes du français et aux mètres doriens. Avec une remarque de Paul Valéry. Paris, Boivin, 1930.

APERÇU SUR LE REPORTAGE CONTEMPORAIN

par George Muntean

Dès les premières années qui suivirent la dernière conflagration mondiale, le reportage littéraire roumain, de même que celui du monde entier, connut un essor et une diversification sans précédent. La lutte pour la reconstruction du pays, pour sa démocratisation et pour la création d'une société nouvelle, socialiste, pour la transformation des hommes et de leurs relations catalysa presqu'en leur totalité les forces des écrivains et des journalistes. Dans ce cadre, le reportage s'impose, aux côtés des différentes autres modalités littéraires et journalistiques, comme l'une des plus opérantes et des plus efficaces. Expression littéraire du fait immédiat, direct, aussitôt perméable à la dynamique de la vie sociale, le reportage a représenté pendant toute cette période un instrument d'attaque, voire de transformation de la réalité et des consciences, un important levier du journalisme roumain. D'ailleurs, dès le lendemain du 23 Août 1944, les journaux et les revues lui font place toujours plus fréquemment dans leurs pages. « *Scînteia* » et « *România liberă* », « *Viața românească* », « *Contemporanul* », « *Flacăra* », « *Steaua* », « *Tribuna* » « *Luceafărul* », « *România literară* », plus tard « *Ateneu* », « *Convorbiri literare* », « *Ramuri* », « *Transilvania* », etc., les journaux départementaux avec leurs suppléments, les autres publications qui paraissent dans divers centres, les almanachs ou autres publications occasionnelles, en fait tous les quotidiens, hebdomadaires, bimensuels et mensuels des dernières trente-cinq années ont accordé, suivant une tradition de la presse roumaine plus ancienne et riche en significations, régulièrement ou par intermittence, un certain espace au reportage, contribuant de la sorte à l'apparition et à la consécration d'un grand nombre de nouveaux reporters compétents, au développement impétueux, voire redondant, du genre.

Des écrivains de tout âge et de factures différentes, de G. Călinescu, Tudor Arghezi, Zaharia Stancu et Eugen Barbu, jusqu'à Marin Sorescu et Adrian Păunescu ou Radu Tudoran, Al. Ivasiuc, Ana Blandiana et beaucoup d'autres encore — presque tous, au fond — abordent le reportage occasionnellement ou avec une certaine constance. Il va de soi qu'un Geo Bogza, F. Brunea-Fox, Miron Radu Paraschivescu, George Macovescu, d'autres reporters et publicistes plus âgés se manifestent pleinement aussitôt après la guerre, entraînant à leurs côtés des groupes de jeunes écrivains comme Traian Coşovei, Pop Simion, Vasile Nicorovici, Ioan Grigorescu, Mihai Stoian, Toma George Maiorescu, Paul Anghel, Platon Pardău ; ce qui fait qu'au

bout d'une quinzaine d'années à peine après la Libération, on pouvait parler avec certitude de l'existence d'une école roumaine de reporters représentative, plus homogène peut-être qu'ailleurs dans le monde. La situation est, en quelque sorte, analogue à celle qui existe en France où nombre d'écrivains des plus connus ont pratiqué et pratiquent le journalisme et le reportage, de Joseph Kessel (auquel ressemble, en une certaine mesure, G. Călinescu) et Roger Vaillant, à Edith Thomas, Paul Guth, Marianne Andrau (dont Ecaterina Oproiu nous rappelle la mobilité), Georges Arnaud ou Pierre Courtade, et jusqu'à Hervé Bazin, Robert Kemp, Michel Droit, David Rousset ou Pierre Béarn, Geneviève Tabouis ou Raymond Cartier (qui a un correspondant possible en F. Brunea-Fox) etc., bien que — tout comme dans le cas des Anglais, des Allemands ou des Italiens — un esprit unitaire dans la manière d'aborder le reportage ne semble pas s'y être formé. C'est-à-dire que la plupart ne font du reportage qu'au hasard des occasions, la race des reporters « frénétiques », tels que Reed, Kisch ou Malaparte semblant s'être éteinte dans cette zone. La littérature nord-américaine, avec ses grands reporters de guerre (Ryan, par exemple) ou d'après-guerre (comme le fut, pendant quelque temps, Salinger), donnera une nouvelle impulsion à ce genre. Cependant que dans la littérature soviétique, grâce à Zaslavski, Ehrenburg, Simonov (auquel s'apparente quelquefois Eugen Barbu) et à beaucoup d'autres encore, le reportage atteint des cotes inconnues auparavant. C'est dans ce contexte que se développe le reportage roumain s'élevant, par ses meilleurs représentants, à un niveau en tous points comparable à celui des autres pays. L'affirmation est valable aussi bien lorsqu'on considère la tension journalistique des reportages parus en tant que tels dans la presse, que lorsqu'on parcourt les volumes de reportages qui commenceront à paraître dans l'immédiat après-guerre. Parmi ceux-ci, certains sont décisifs quant à l'avenir du genre, tel, en 1945, *Cartea Oltului* (« le Livre de l'Olt ») de Geo Bogza, œuvre consacrant, « s'il en était encore besoin, après *Țări de piatră, de foc și de pămînt* (« Pays de pierre, de feu et de terre »), un prosateur doué de la plus surprenante imagination fantastique et allégorique de notre littérature » (Șerban Cioculescu). Cette œuvre marque le degré suprême dans ce domaine, a soulevé une admiration unanime et n'a cessé d'engendrer des épigones; elle s'apparente aux grands romans historiques de Sadoveanu et offre une vue particulière de la nature et de l'âme roumaines. Le critique Pompiliu Constantinescu saluait alors en Geo Bogza « un vigoureux poète en prose des grandes énergies cosmiques », « un contemplatif des énergies de la nature, comme il n'en est pas d'autre dans notre prose ». Constamment commenté jusqu'à ce jour avec enthousiasme et maintes fois réédité, *Cartea Oltului* rappelle par certains côtés les écrits de Whitman (auteur que chérissait Bogza), et est d'une force peu commune. La mêne année, Bogza publiait un nouveau livre, *Pe urmele războiului în Moldova* (« Sur les traces de la guerre en Moldavie »), bouleversante image de réalités indiciblement atroces, que l'auteur dépeignait avec une vigueur exemplaire, soulignant, en même temps, la volonté des gens de repartir à zéro et de s'intégrer aux rythmes de la nature, aux nouveaux rythmes de la société. À côté de

Oameni și cărbuni din Valea Jiului (« Gens et charbons de la Vallée du Jiu », 1946), ces livres (accompagnés à l'époque de quelques autres volumes, certains oubliés, d'autres partiellement remarquables aujourd'hui encore) préfiguraient les voies du reportage roumain que les années à venir allaient diversifier, approfondir et imposer à la conscience des écrivains et à celle du public.

Le sentiment de découvrir des valeurs que l'on ne considérait jusqu'alors qu'accidentellement, de participer à une nouvelle genèse sociale entraîne des écrivains jeunes et âgés, diversement doués, à aborder le reportage et à en exploiter les vertus, la veine sociale en premier. Ce qui aboutit à l'ouverture de nouveaux horizons, à des interpénétrations significatives entre le reportage et d'autres genres littéraires (phénomène à signaler, chez nous comme ailleurs, dès l'entre-deux-guerres, sinon même auparavant), à l'enrichissement du vocabulaire littéraire et, en général, à une plus étroite communication entre la littérature de l'époque et l'univers qu'elle reflète, mais aussi à une certaine inflation d'un sociologisme vulgaire, qui n'est pas encore tout à fait éteinte. *L'authenticité* tant souhaitée par Camil Petrescu multiplie ses racines par le reportage, se voyant confirmée par cette voie aussi. La littérature-document, le roman-fresque, la poésie à caractère de balade et d'illustration, ainsi qu'un excès de la description qui paralyse nombre de pages de certains livres sont le résultat de ce même processus de rapprochement du quotidien. Le problème a, par ailleurs, plusieurs sources dans la littérature mondiale et il existe sans doute un rapport entre l'idéal de l'immédiat (« immediacy ») de Gertrude Stein (ayant produit ses effets chez Hemingway, Sherwood Anderson et autres), le développement du reportage et la confiance que font à ses possibilités certains écrivains de l'époque, qui n'est pas à négliger (c'est le cas, chez nous, entre autres, de G. Călinescu, Eugen Barbu, Traian Coșovei, Ioan Grigorescu, etc.). En tout cas les brigades d'écrivains organisées à des fins documentaires, l'envoi d'équipes vers certains objectifs, les appels constants à l'investigation sur plusieurs plans de la vie en perpétuel changement, etc. ont eu d'indubitables effets sur le développement du reportage dans ces années, de même que sur celui de l'ensemble de la littérature orientée vers l'actualité, altérée parfois néanmoins par des intrusions, mais décantées du point de vue artistique, des domaines collatéraux.

Des distinctions furent opérées, peu à peu, dans le champ du reportage roumain, des repères y furent introduits, tout ce qu'on publiait sous ce nom n'ayant pas toujours le poids et l'efficacité artistique requis par les exigences du genre. Dans le passé, I. L. Caragiale, lui-même grand journaliste, ainsi que Mihail Kogălniceanu, Mihai Eminescu, Ioan Slavici, Nicolae Iorga et d'autres se moquaient du « brave reporter occasionnel », Iorga se montrait quelquefois irrité par la pléthore des reporters-maîtres chanteurs, tandis que Bogza entreprenait, vers 1934, dans « *Vremea* », une enquête sur le reportage, dont il pensait que « étant le séismographe de la vie le plus sensible, il est destiné à devenir l'un des instruments les plus redoutables au service des grands changements à venir dans le monde. » Et N. D. Cocea,

autre brillant journaliste démocrate, lui répondait à son tour, en exagérant peut-être, mais dans une plus ample perspective: « Comme arme sociale, il est indéniable que le reportage est toujours plus redoutable que l'œuvre littéraire pure ». Un certain côté *pro domo* est évident dans ces réponses, et dans d'autres aussi, comme, par exemple, dans celle de Brunea-Fox, mais, dans l'immédiat, les choses ne semblent pas loin de la vérité. George Macovescu, dans son étude *Unele probleme ale reportajului literar* (« Certains problèmes du reportage littéraire », E.S.P.L.A., 1955), introduit de nouveaux *distinguos;* par la suite G. Călinescu, George Ivaşcu (auteur lui aussi d'une anthologie du reportage de jusqu'à 1866 intitulée *Reflector peste timp* — « Réflecteur à travers le temps » — 1964), Silvian Iosifescu, Mihai Stoian, Victor Vântu, Paul Anghel, Lucian Raicu, Victor Bîrlădeanu (qui eut, pendant une vingtaine d'année, une rubrique fixe, dans *Presa noastră*, consacrée au livre de reportages et au reportage de presse), Ion Lungu, etc., s'engagent aussi à l'occasion dans les discussions sur ce domaine, périodiquement reprises dans la presse; une radiographie critique plus ample est effectuée à un moment donné par Gabriel Dimisianu (dans l'essai *Condiţia reportajului literar* « la Condition du reportage littéraire » — et dans *Schiţe de critică* « Esquisses critiques », 1966), cependant que des opinions pertinentes ont été récemment émises par d'autres critiques aussi, tels que Mihail Petroveanu, Cornel Regman, Dumitru Micu, Paul Georgescu, Eugen Simion, Mircea Iorgulescu, Laurenţiu Ulici, Sorin Titel, qui tâchent d'élucider tant soit peu la condition et la diversité morphologique de ce domaine. Une première distinction serait à faire entre le reportage de presse, efficace, direct, informatif, pratiqué par la presque totalité des quotidiens, et le reportage aspirant ou parvenant à transcender et à absorber l'essence du premier dans des formes et de formules littéraires susceptibles de lui conférer une existence plus durable. Ce qui est décisif là, c'est comme on l'a vu, la capacité de transfigurer les données communiquées, d'en signifier une certaine condition humaine et d'impliquer qualitativement cette dernière dans le temps. Autrement dit, dans la structure de ce reportage, un, au moins, des éléments fondamentaux de la littérature doit être présent, même s'il est spécifiquement adapté à ce genre. Après cette distinction entre le reportage journalistique ordinaire (ayant de longues traditions chez nous, où le premier journal date de 1790, tandis que le premier journal ottoman paraissait en 1828, le premier journal arabe — en 1832, le premier journal japonais — en 1873, etc.) et le reportage littéraire (auquel le premier peut servir de point de départ), on peut introduire par la suite, à l'intérieur du deuxième, toutes les sous-divisions qui semblent nécessaires.

Le point ainsi fait, nous serons plus en mesure de comprendre certains aspects, au moins, du développement du reportage roumain contemporain. L'un d'eux est fourni par le caractère périssable auquel il se trouve partiellement soumis, qui s'explique à son tour chez les uns par l'absence de talent et de formation professionnelle, chez les autres, par l'abus de clichés utilisés, mais surtout par le fait que bien des reportages de l'époque de début, voire de cette période en son entier et même de plus tard, ne sont point parvenus

à dépasser le niveau du journalisme courant (qui n'est aucunement un métier inférieur, mais a un autre but, une autre direction et d'autres traits spécifiques), bien qu'au moment de leur parution, ils eussent pu paraître de meilleure qualité. Par contraste, on peut se rendre compte aussi de la sinueuse ascension du genre, de l'excès quantitatif s'ajoutant aux reportages qui se voulaient littéraires sans conteste (ou qui avaient l'air de l'être), alors qu'ils ne révélaient le plus souvent qu'un enthousiasme débile ou une bonne foi dépourvue de contrepartie littéraire. Les contacts insuffisants avec le mouvement littéraire européen, voire plus large encore, n'y ont pas peu contribué, quoique cette période eût vu paraître en traduction des volumes — accompagnés de plusieurs articles de présentation — d'écrivains-reporters, tels que Reed, Kisch, Ehrenburg, Fucik, Zaslavski, Joseph Kessel, Pierre Béarn, Malaparte, Danilo Dolci, Edschmid, J. D. Salinger, Truman Capote, etc., la presse reproduisant elle aussi et de plus en plus souvent de tels écrits. Ce fait a son importance, car presque toutes les grandes littératures européennes (anglaise, française, allemande, italienne, espagnole), celles des États américains et asiatiques (la Chine, le Japon et l'Inde plus notamment) ont produit une énorme quantité de reportages, certains de grande envergure, offrant des éléments, procédés, intentions et suggestions dont la connaissance plus ample et plus systématique serait elle aussi utile pour donner du relief aux valeurs nationales, les stimuler et les consacrer, établir de nouvelles concordances entre le champ roumain et celui étranger du reportage et de la littérature dans son ensemble. Il semble, en général, que dans la littérature mondiale de l'après-guerre — plus particulièrement dans celle des pays socialistes — le style du reportage s'est imposé avec une vigueur accrue par rapport aux étapes antérieures, ceux qui l'abordent se rendant compte, tout comme G. Călinescu, que le reporter est surtout « un historien du présent et de l'avenir ». Ainsi l'œuvre et le talent de Go-Mo-Jo et Ivo Andrič, Simonov et Truman Capote, Ivaskiewicz, Zavattini, Aragon et Mauriac (père et fils), Wurmser, Graham Greene, Durrell ou Peter Fleming, Steinbeck ou John Hersey, Ludwig Renn, Stefan Heym et beaucoup d'autres peuvent expliquer chez des écrivains comme Camil Petrescu, Cezar Petrescu, Felix Aderca, Ion Călugăru, I. Peltz, G. Călinescu, Zaharia Stancu, Eugen Barbu, Dumitru Radu Popescu, Augustin Buzura, Mircea Horia Simionescu, etc., le penchant, sinon le recours direct à ce style, beaucoup d'entre eux étant aussi de remarquables reporters. Sans doute, l'essor du reportage roumain — tout comme celui du reportage de partout — doit être mis en corrélation avec l'engouement de l'homme contemporain pour le document, pour l'authentique (voir également la ciné-vérité), pour la perception novatrice, auquel font écho le néo-réalisme italien, les créations accumulées sous l'enseigne du réalisme américain — celles d'un Hemingway, d'un Dos Passos, ou d'un Caldwell — celui pratiqué par Pavese et Vittorini, par l'Espagnol Camilo José Cela, par les Allemands Döblin, Nossack, Koeppen, par l'Autrichien Fritz Jensen, par le Français Serge Groussard où le Suisse Max Frisch. Leur écriture, comme celle de bien d'autres encore, se ressent massivement du contact avec la technique et, en général, avec les autres

données caractéristiques de ce genre où, comme le disait Truman Capote, « l'on est intéressé par l'exactitude des déclarations et par les éléments de surface, par des implications sans commentaire, parvenant à des profondeurs comme si l'on exerçait une fonction ». C'est ce qui a poussé Tudor Arghezi, Geo Bogza, Ştefan Roll, Traian Coşovei et Ioan Grigorescu, G. Călinescu, Eugen Barbu et Dumitru Radu Popescu, Zaharia Stancu, Ştefan Bănulescu, Paul Everac, Paul Anghel, Ilie Purcaru, Fănuş Neagu, Marin Sorescu, Ecaterina Oproiu, George Bălăiţă, Florin Mugur, Nicolae Prelipceanu, Vasile Rebreanu, Pop Simion, c'est-à-dire les générations consécutives d'écrivains et de journalistes de ces années, à écrire sur les villages et les villes, sur les chantiers, les mines et les usines, sur des gens âgés ou jeunes, anciens et nouveaux, sur des ingénieurs, médecins, chercheurs, aviateurs ou soldats, sur des centrales hydro-électriques, des fermes, des irrigations, sur le reboisement et sur les améliorations foncières, sur la transformation socialiste de l'agriculture, etc., c'est-à-dire sur presque toute la dynamique du pays et de ses habitants.

Pour rendre plus manifeste la valeur de leur apport, il convient de mentionner la distinction relative que l'on fait chez nous (comme dans d'autres cultures nationales aussi) entre le reportage dans son ensemble (littéraire et de presse) et le journalisme. Si l'on ignore ce clivage, les différents écrits publiés dans la presse se confondraient et l'on ne saurait plus en esquisser les contours. L'un des éléments qui permet de circonscrire le reportage par rapport à l'ensemble du journalisme découle du fait que le premier résulte de l'investigation directe des événements, cependant que le journaliste peut écrire pour commenter des événements qui lui sont rapportés par d'autres, signalés dans la presse ou dans les livres, imaginés ou remémorés, etc.; son domaine est pratiquement illimité, tandis que le reporter est tenu à un contact direct avec les choses. Certes, les nuances et les interférences sont nombreuses, une même personne étant censée de pouvoir écrire dans une manière ou dans l'autre, mais, conventionnellement, du moins, le critère paraît acceptable. Par la force des choses, bon nombre de reporters font ou ont fait, plus ou moins intensément, ces dernières années, à côté d'écrivains et de personnes exerçant d'autres professions — par exemple l'historien Constantin Daicoviciu, le mathématicien Grigore Moisil, le peintre Corneliu Baba, l'acteur Radu Beligan, le chimiste Cristofor Simionescu, etc. — du journalisme, parfois brillant. C'est le cas de Geo Bogza, de Gheorghe Dinu (Ştefan Roll), de George Macovescu, de Ioan Grigorescu, de Ştefan Bănulescu, de Mihai Popescu, etc.

Le reportage roumain a également acquis, au cours de ces années, une grande force nationale et sociale et la capacité de surprendre et de relever le flux continu des transformations en train de se produire, qui semblent parfois le désigner en tant qu'avant-poste du journalisme et de la littérature. Mais comme les sollicitations étaient des plus diverses et bien des fois « pressantes », des reporters tels que Paul Anghel, Eugen Barbu, Ştefan Bănulescu, F. Brunea-Fox, Mihai Caranfil, Paul Everac, Traian Filip, Ioan Grigorescu, Toma George Maiorescu, Iulian Neacşu, Ilie Purcaru, Romulus Rusan,

Pop Simion, George Sidorovici, Ilie Tănăsache, Constantin Ţoiu, Victor Vântu, etc. ont publié — ou peuvent le faire — un ou plusieurs volumes de journalisme social, politique et culturel, souvent significatif pour la configuration de l'époque. D'où la difficulté d'opérer avec des critères fermes dans ce paysage en continuel mouvement, dont les composantes se trouvent en perpétuelle osmose, l'une ou l'autre y devenant accidentellement dominante. Il va de soi que le problème n'est pas plus simple lorsqu'il s'agit d'isoler le reportage littéraire dans la masse générale du genre. D'autant plus que parfois (et dans certains cas, souvent) la même personne pratique diverses modalités du journalisme (la notation, la tablette, l'article de journal, le reportage littéraire et celui informatif, etc.) imprégnant à tel point le tout par la force de sa personnalité qu'il devient malaisé d'y procéder à une classification (c'est le cas des écrits de ce genre d'Arghezi, de Călinescu, de Geo Bogza, Zaharia Stancu, Marin Preda, Titus Popovici, D. R. Popescu, Paul Anghel, M. H. Simionescu, etc.). Il est plus facile d'examiner les formes plus saillantes du relief, en négligeant plus ou moins les points géométriques des intersections, les traces les plus profondes et les méandres les plus capricieux des lignes de démarcation. En plus, la contemplation des sommets de chacune de ces formes de relief mène, inévitablement, à la conscience de l'existence d'une ligne de faîte des eaux, situation commune, au fond, à presque toutes les littératures où l'on trouve des formes du reportage (et c'est dans toutes que celles-ci sont à signaler, des plus « anciennes » aux plus « jeunes » parues dans le flux de l'accession à l'indépendance de tant de pays du monde).

Il ne faut pas tout à fait oublier la vocation du reportage d'être une « école de littérature », comme l'appelait autrefois Petru Vintilă, dans ce sens que beaucoup d'auteurs de littérature de fiction ont parcouru d'abord l'étape du journalisme et du reportage, genres qu'ils continuent parfois à pratiquer parallèlement avec la prose ou les vers qu'ils cultivent. C'est le cas, parmi d'autres, de Paul Anghel, Ştefan Bănulescu, Constantin Ţoiu, Ioan Grigorescu, Pop Simion, Ilie Purcaru, Iulian Neacşu, Dorin Tudoran, etc., séduits par la nouveauté des significations de certains phénomènes, dont la transcription faite avec talent et intelligence pouvait leur offrir des satisfactions analogues à celles d'une page de roman. C'est toujours ainsi que s'explique le phénomène plus général de l'essor, à un moment donné, de la prose, voire de la poésie, descriptive, calquée sur le quotidien ou ayant des modèles et des prototypes directement identifiables dans la vie de tous les jours. Et c'est ainsi encore que l'on peut expliquer l'apparition du reportage conçu à la manière romanesque, tels que *Victoria de la Oltina* (« la Victoire d'Oltina ») de Paul Anghel, *Pământul oţelului* (« la Terre de l'acier ») de Traian Filip, *Harpe şi ape* (« Harpes et eaux ») d'Ilie Purcaru; ou de narration, tels ceux de Dumitru Radu Popescu, Ştefan Luca, Pop Simion, George Sidorovici, Alecu Ivan Ghilia (ce dernier a également essayé la formule du reportage-épître, tout comme Mihai Stoian, ou, en partie, et plus récemment, Victor Vântu); ou bien encore, très souvent, comme d'admirables poèmes en prose, dont témoignent bon nombre de pages d'Eugen

Barbu, de Traian Coşovei (chez lequel ceci est devenu depuis un certain temps manière), Ilie Purcaru ou Petru Vintilă, etc. (mais chez lequel des reporters de ces années n'y a-t-il pas au moins un nombre de pages-hymne inspirées par les réalités rencontrées pendant leurs pérégrinations d'infatigables explorateurs du pays en plein changement?) Il s'agit ici de l'expression de ce pathos (manifeste ou caché) tenant de la nature intime du reportage (même lorsque ce dernier se veut écrit « de sang froid », comme l'exigent certains auteurs américains et anglais ou autres), qui — accusant, affirmant, niant, démolissant ou glorifiant, satirisant, mordant, avec ironie, voire avec sarcasme — implique une attitude, un mouvement manifeste de l'âme et une orientation de l'esprit chargeant l'expression d'un poids rarement présent dans d'autres formes de la prose et du journalisme. Quelques-unes de ces pages poétiques, dont les origines se retrouvent dans des œuvres de la littérature classique, comme, par exemple, *Cîntarea României* (« Ode à la Roumanie ») d'Alecu Russo, ou dans *România pitorească* (« la Roumanie pittoresque ») d'Alexandru Vlahuţă, et même dans *Drumuri şi oraşe din România* (« Routes et villes de Roumanie ») de Nicolae Iorga, ont une densité par laquelle elles semblent résister à l'usure du temps. D'autres, que l'on retrouve, hélas ! en quantité parfois industrielle, ne sont — comme dans la plupart des littératures d'ailleurs — que superficiellement poétiques, et n'impressionnent que tout au plus par leur quantité. Car les reporters du monde qui n'ont pas payer leur tribut aux circonstances sont rares et les écrits qui portent cette marque sont tombés dans l'oubli, engloutis par les nouvelles réalités et les œuvres plus récentes qu'elles ont inspirées. Le phénomène n'est pas inexplicable (constamment engagé dans la confrontation avec le monde et son mouvement, le reporter est toujours soumis à ce risque, et vite vulnérable du point de vue littéraire), ni nouveau ni unique. Ce qui demeure important, c'est la possibilité d'opérer un choix de pages dans cette multitude d'écrits significatifs en tant que direction et modalité, à travers lesquelles on puisse *relire un pays*, selon le titre d'un volume de Paul Anghel.

Par ailleurs, la volonté d'embrasser des espaces vastes et révélateurs, le civisme et le désir manifeste de présenter les destinées de la patrie sont visibles précisément dans la fréquence du mot *pays*, qui revient avec des significations multiples, dans les titres de plusieurs volumes de reportages: *Recitind o ţară* (« Relisant un pays ») de Paul Anghel, *Ţara Lotrului* (« le Pays du Lotru ») de Valentin Hossu-Longin, *Ţara Fîntînilor* (« le Pays des Fontaines ») de Florentin Popescu, *Insemnări din ţară nouă* (« Notes du nouveau pays ») et *Ţara vinurilor* (« le Pays des vins ») de Constantin Prisnea, *Ţara Banilor* (« le Pays des Bans ») d'Ilie Purcaru, *Ţara curcubeului de piatră* (« le Pays de l'arc-en-ciel de pierre ») de Radu Selejan, *Te slăvim, ţară nouă* (« Gloire à toi, pays renouvelé »), recueil de reportages, *Bătînd drumurile ţării* (« En parcourant les routes du pays ») de Victor Vântu, *Ţară şi scut* (« Pays et bouclier ») de Dragoş Vicol, etc., pour ne plus rappeler que globalement d'autres volumes où les mots *patrie* (Il y en a eu même une collection de reportages intitulée *Patria noastră* — « Notre patrie » —), *Roumanie, histoire* etc. reviennent à une cadence significative (à ne pas oublier aussi les

plus anciens *Raite prin țară* — « Randonnées à travers le pays » — de Ion Petrovici, *Țări de piatră, de foc și de pămînt* de Geo Bogza, *Oameni și așezări din Țara Moților* — « Gens et habitants du Pays des Moți » — de Miron Radu Paraschivescu.)

De là jusqu'au reportage monographique il n'y a qu'un pas, que d'ailleurs bien des écrivains épris de ce genre et de ces vertus ont franchi, certains, tels que Vasile Nicorovici, Mihai Stoian et d'autres, faisant de sa pratique une véritable profession de foi. Nous enregistrons ainsi des reportages monographiques concernant différentes industries *(400 de zile în orașul flăcărilor* — « 400 jours dans la ville des flammes » — et *Marele arc petrolifer* — « Le grand arc pétrolifère » — de Vasile Nicorovici; *Pămîntul oțelului* (« la Terre de l'acier ») de Traian Filip, *Lumină* — « Lumière » — de Radu Cosașu, etc.), consignant les changements ou la naissance de certaines agglomérations urbaines *(Cu bastonul prin București* — « À travers Bucarest, la canne à la main » — de Tudor Arghezi, les posthumes *Insemnări de călătorie prin țară* — « Notes de voyage à travers le pays » — de G. Călinescu, *Tîrgoviște* de Mircea Horia Simionescu, etc.) ou rurales *(Victoria de la Oltina*, de Paul Anghel, *Războiul pîinii* — « la Guerre du pain » — de Nicolae Mateescu, *Cununa de spice* — « la Couronne d'épis », volume collectif de reportages sur l'univers du village, etc.), relevant les nouvelles dimensions de certaines régions ou provinces *(Arpegii la Siret* — « Arpèges du côté de Siret » — de Paul Anghel, *Priveliști și sentimente* — « Paysages et sentiments » — de Geo Bogza, *Farmecul genezei* — « le Charme de la genèse » — de Traian Coșovei, *Scrisori din Bărăgan* — « Lettres du Bărăgan » — d'Alecu Ivan Ghilia, *Nord*, de Pop Simion, *Harpe și ape* d'Ilie Purcaru, *Dobrogea în marș* — « la Dobroudja en marche » — de Petru Vintilă, etc.), mettant en relief l'acharnement de l'homme contre les forces aveugles de la nature *(Diluviul sau apele lui Saturn* — « le Déluge ou les eaux de Saturne » — de Traian Filip et Vasile Nicorovici, etc.), évoquent des rivières (souvent dans le sillage de *Cartea Oltului)* ou des formes de relief, des professions *(Express '65* de Romulus Rusan, *O cursă lungă* — « Une longue course » — de Dionisie Șincan, *Port dunărean* — « Port au Danube » — d'Eugen Teodoru, *Petrol și oameni* — « Pétrole et hommes » — de Ion Țugui, *Jurnalul unei pasiuni* — « le Journal d'une passion » — de Toma George Maiorescu, etc.) et de métiers *(Ca un clopot sună lutul* — « Telle une cloche sonne l'argile » — de Dona Roșu, *Oameni și munți* — « Hommes et montagnes » — de George Sidorovici, etc.), presque tous impliquant, par leur nature même, les mutations sociales qui ont eu lieu dans ce délai. Le processus de l'édification de la conscience roumaine actuelle peut, de la sorte, être observé, en ce qu'il a de significatif, par celui qui parcourt, ne fût-ce qu'en partie, les reportages de ce temps. Archives inégales de la conscience et de l'activité d'une époque, témoignages et ressorts de son devenir, ils constituent ainsi l'équilibre nécessaire entre la réalité et la fiction, un champ osmotique des deux, parfois une source ou un modèle de prose possible ou bien une impulsion ou un miroir de la vie qui se transforme, ce qui justifie une fois de plus leur droit d'existence, voire leur nécessité.

Il va de soi que la tendance au reportage-poème et au reportage monographique, semblable au roman, au récit ou à l'évocation, n'aboutit pas à un produit hybride (ce qui peut, du reste, aussi arriver, dépourvu de son propre centre de gravité, de même que ces sous-catégories sont loin d'en épuiser la diversité des modalités. Il y a la forme du reportage-essai (G. Călinescu, Zaharia Stancu, Eugen Barbu, Adrian Marino, Paul Anghel, Dan Zamfirescu, etc.), celles du reportage-portrait (Ştefan Bănulescu, Pop Simion, Platon Pardău), du reportage-enquête (F. Brunea-Fox, Florin Mugur, Mihai Stoian, Haralamb Zincă, Victor Vântu), du reportage-évocation (Tudor Arghezi, Geo Bogza, D. Vicol, Nicolae Prelipceanu, Veronica Porumbacu, Ion Ţugui, etc.), du reportage-dialogue (Ecaterina Oproiu, Adrian Păunescu, Sânziana Pop, Romulus Rusan, etc.), du reportage-interview, du reportage-sociologique, etc. On pourrait encore signaler, au passage, d'autres procédés plutôt rares autrefois ou ailleurs. Ainsi, par exemple, le désir de réaliser des reportages collectifs et d'en expérimenter les modalités de l'écriture en commun, qui a tenté plusieurs écrivains, dont Ştefan Luca et Nicolae Vălmaru, et, plus tard, Nichita Stănescu, Nicolae Breban et Cezar Baltag, Dorin Tudoran et E. Seceleanu, Ion Beldeanu et Alexei Rudeanu. Parallèlement plusieurs publications ont réuni et réunissent des équipes d'écrivains et de reporters, qu'elles dirigent vers des objectifs économiques et sociaux d'un intérêt particulier (certaines publications et organisations accordant même des prix pour le reportage). Il en est résulté des « concurrences » et des échanges de modalités, des rapprochements et des écarts (parfois créateurs) entre les différentes individualités; ces confrontations ont contribué, à leur tour, à un rayonnement plus complexe des phénomènes investigués, à une affirmation de la personnalité des reporters et, implicitement, au développement du reportage roumain dans son ensemble.

Cette pression multipliée du reportage — par le livre, par la presse, de tout genre, par la radio et la télévision (il existe depuis bien des années chez nous comme partout, d'ailleurs, des rubriques de reportage diversement intitulées à la radio et à la télévision; des livres de reportages radiophoniques, ont été imprimés et il y a même des voix qui parlent d'une espèce à part, celle du reportage radiophonique et de télévision, mais qui ne représente vraisemblablement, pour l'instant du moins, qu'une *phase* du reportage), par ses infiltrations dans le domaine de la poésie, de la prose ou de la dramaturgie, etc. — a eu pour effet d'attirer les écrivains qui ne l'avaient pas abordé auparavant, vers ce genre, pour en mettre à profit les valeurs littéraires et, évidemment, ses possibilités de répondre promptement à la commande sociale. Ce domaine se montre beaucoup plus vaste que le périmètre de la littérature roumaine; il se laisse facilement illustrer et comparer à celui des littératures voisines (yougoslave, hongroise, polonaise, tchécoslovaque, soviétique, bulgare, grecque, turque) ou plus éloignées, comme celles française, allemande, anglaise, américaine, etc.; c'est le dynamisme d'ensemble de ce siècle, et de sa deuxième moitié en particulier, qui l'impose et l'explique.

Pour compléter ces affirmations aussi bien que le relief contemporain de cette espèce littéraire sur le terrain roumain, il convient de mentionner

au moins le reportage concernant des réalités et des thèmes extérieurs, dont la tradition dépasse un siècle et demi et dont les créations demeurent toujours remarquables. Car les notes roumaines de voyage ont, depuis Dinicu Golescu, d'insignes représentents, tels que Ion Codru-Drăguşanu, Vasile Alecsandri, Dimitrie Bolintineanu, Alexandru Odobescu, Titu Maiorescu, Duiliu Zamfirescu, etc. au siècle passé, la première partie de celui en cours étant marquée par des personnalités comme Nicolae Iorga, Mihail Sadoveanu, Gala Galaction, Panait Istrati, Mihai Ralea, Ion Petrovici, Liviu Rebreanu, Camil Petrescu, Mihai Tican Rumano, Mircea Eliade, Petru Comarnescu et autres chercheurs de nouveaux horizons du monde et de ses aspects peu connus, dont l'œuvre est toujours comparable à celle d'un Paul Morand, d'un Nikos Kazantzakis, d'un Henri Barbusse, ou bien d'un Sinclair Lewis, André Malraux, Hemingway et de tant d'écrivains épris des paysages et du destin de la planète.

Après la deuxième guerre mondiale le nombre de livres de voyage et leur qualité a augmenté d'une façon considérable, en tant qu'expression du besoin de se connaître et de se situer dans l'univers, de se confronter et de s'informer, de se comparer et de progresser dans plusieurs directions, aussi bien que comme un signe des contacts multipliés de catégories diverses, d'un mouvement plus ample des écrivains.

Parmi les particularités de ce type de reportage par rapport à celui à thème « intérieur », deux au moins sont à signaler. L'une concerne la nature de la matière, conférant à ces écrits une note de sensationnel, voire d'exotisme, de mystère, parfois d'étrangeté; l'autre a trait au profil général des auteurs respectifs, beaucoup de ces ouvrages étant, du point de vue de leur talent d'essayiste tout à fait remarquable, ce qui en augmente l'intérêt, la densité et la force de pénétration dans la masse des lecteurs (voir les écrits de ce genre de Mihai Ralea, G. Călinescu, A. E. Baconski, Mircea Maliţa, Zoe Dumitrescu-Buşulenga, Paul Anghel, Dan Hăulică, Octavian Paler, etc., qui renouent avec une tradition depuis longtemps établie, tout en imposant une attitude spirituelle et une manière personnelle de considérer le monde: partant de leurs données d'une formation culturelle roumaine, mais libres de tout préjugé, ils font état d'une capacité peu commune de comprendre les réalités étrangères et d'en extraire des motifs de méditation sur la condition humaine).

Dans une telle perspective, le portrait général et en quelque sorte plurivalent du reporter — dont Călinescu disait qu'il « a d'abord besoin d'idées, de la capacité d'établir des rapports entre des choses apparemment éloignées, d'esprit de clarté grâce auquel il soit à même de nous éclaircir, par exemple, sur la façon dont est organisé un chantier et sur la mission de tout un chacun à sa place, d'un certain sens dramatique de l'effort collectif, du don de dialoguer avec les gens », ce qui lui permettrait de saisir facilement « le monde à venir dans celui présent » (Ioan Grigorescu) — se différencie et à la fois se précise, gagnant toujours en vérité.

Séismographe de l'époque et propulseur de celle-ci, le reporter a également été et demeure encore un moyen de renouveler les connaissances hu-

maines, de relever les zones de l'inédit et d'infuser à la littérature des thèmes, des motifs et d'autres données contribuant, ne fût-ce que d'une manière indirecte, à son dynamisme. Ayant une tradition d'un siècle et demi dans notre culture et des représentants de premier ordre, le reportage roumain a ainsi son propre statut dans l'histoire du journalisme et de la littérature. Par ses possibilités d'enregistrer le pouls de l'actualité, cette fiction du réel est une expression et un facteur de la démocratisation de la vie publique, un repère de la conscience civique qu'il contribue à consolider. D'où, en même temps, l'emprise des grands reporters sur cette conscience. C'est pourquoi beaucoup se sont imposés par leurs écrits de ce genre — d'autres, par de tels écrits surtout — ce qui n'a pas manqué de faciliter, à certains notamment, la mise au jour de leur personnalité créatrice. Ainsi, pour ajouter quelques précisions, Paul Anghel n'est pas uniquement dramaturge, prosateur et essayiste, Eugen Barbu n'est pas que nouvelliste, romancier et publiciste, Ştefan Bănulescu, Constantin Ţoiu, Adrian Păunescu, Pop Simion, Ioan Grigorescu, Toma George Maiorescu, Dorin Tudoran, Nicolae Prelipceanu, et autres ne sont pas seulement prosateurs ou poètes, mais demeureront également en tant que reporters ayant apporté des contributions notables au développement du genre, marqués dans leurs propres structures par les données de celui-ci.

Comme le bon reporter est un excellent agent de la connaissance sociale, un témoin et, souvent, un accusateur public, un explorateur de nouveaux territoires sociaux et moraux, il est certain que ses productions connaîtront toujours une large diffusion par la voie des lettres, des images ou des ondes, étant à la fois un typique produit du domaine des *mass media*, fortifié parfois par de réelles qualités littéraires, à même de lui assurer la percée et la pérénité. C'est ainsi que l'offensive du reportage est une expression de l'offensive de la vérité de la vie, de l'emprise de la réalité révolutionnant continuellement les consciences. Captant le sensationnel dans la vie immédiate, invitant à la méditation en marge de faits exacts, le reportage rend, en même temps, l'illusion de la fiction littéraire, satisfaisant, par ses meilleurs produits, au double besoin humain — d'information et d'art. Certainement, cela suppose une moralité hors question du reporter, une attitude active et surtout perpétuellement militante de sa part. C'est dans ce sens que Geo Bogza avait raison d'écrire que « le reportage est une école de la vraie vie, par laquelle doit passer tout écrivain qui veut être un auteur bien vivant, dans les livres duquel la vie bouillonne à chaque page. » Modalité de la prose, récalcitrante à l'us et à l'abus (mais, des fois, leur victime), impliquant responsabilité civique et orientant, de par sa nature, vers le démocratisme et la gauche politique, vers les postes avancés de la société et de la conscience humaine, le reportage exerce une pression sur les consciences, ayant, cela va sans dire, une efficacité importante du point de vue de la propagande. En plus, comme le mentionnait, entre autres, Silvian Iosifescu, « l'attitude du reporter peut devenir une direction de la prose et de la dramaturgie, peut-être de la poésie aussi malgré toute l'horreur du purisme à l'égard de telles associations de vocables. » Il ne faut pas, bien entendu, exagérer le

rôle du reportage dans certains courants littéraires contemporains, mais seulement le signaler d'une façon adéquate, tout comme l'essai, le journal de création, etc. qui prennent d'assaut ce domaine. Car, au fond, une orientation de la littérature vers l'existence concrète, vers la simplicité et l'accession la moins médiate au lecteur est décelable dans toute l'histoire du genre et dans toutes ses variantes. Le reportage a, de nouveau, fertilisé cette tendance, la stimulant de manière à ce qu'elle devienne dans bien des cas, une ligne dominante. C'est dans ce sens que l'on pourrait citer la remarque de G. Călinescu selon laquelle « Odobescu et M. Sadoveanu ont été de véritables reporters, dépeignant fidèlement des paysages que les lecteurs ont pris pour des fictions littéraires ». En fait, c'est l'une des qualités du reportage que celle de vous mettre dans la situation, pendant la lecture, de prendre des faits réels pour des fictions, sans les déformer, annuler la conscience d'entendre le récit de faits s'étant réellement produits, mais persuasifs par leur vraisemblance. C'est d'ailleurs ce qui arrive à l'époque la plus récente du reportage roumain de n'importe quelle nuance. Sensationnel pendant un certain temps, dominé un bon moment par la personnalité de Geo Bogza, en partie compromis ensuite par certains épigones de ce dernier, compris par d'autres comme un moyen de « poétiser » les réalités, mais enrichi par ces expériences et ces expressions, comme par d'autres également et aboutissant, à force de confrontation avec les données de la vie, avec l'ensemble de la littérature et avec le journalisme, à la diversité actuelle.

De ce point de vue, les dernières années nous ont mis en présence de nombre de reporters qui, héritant de ce qui est solide dans cette longue tradition, se débarassant des clichés et de l'attitude circonstancielle, font surgir devant le lecteur des gens et des faits, des événements toujours significatifs, rendant digne d'attention ce domaine de la littérature. À preuve, les témoignages de tant de jeunes écrivains quant à l'importance que prend à leurs yeux le reportage, quant à la manière dont celui-ci a orienté leur écriture. Ce sont là des données par lesquelles le reportage roumain a franchi bien des degrés où traînait son accomplissement et tend vers une nouvelle structure. Voilà pourquoi les « littératurisations », les ébahissements candides et épigoniques, les célébrations et la ruée vers le sensationnel bon marché tombent comme des feuilles mortes, sans laisser de traces. Le reportage d'aujourd'hui s'est « désacralisé », s'est diversifié et a amplifié ses moyens de témoin et de militant de l'accroissement sur tous les plans de la société, de la connaissance du monde où nous vivons. Voilà pourquoi un bon reporter, lisez « un écrivain qui se déplace pour observer des gens, des choses et des circonstances sur place, qui utilise les méthodes de l'enquête sociale et qui recompose ses observations, non pas dans les synthèses fictives de la fantaisie, mais dans une manière qui suit de près les contours de la réalité » (Tudor Vianu, *Probleme de stil și de artă literară* — « Problèmes de style et d'art littéraire » —) est, en même temps aussi un « rapporteur de l'humanité », comme le disait Călinescu, militant pour la mobilisation de la conscience et de ses forces constructives.

INSTRUMENTS DE COMMUNICATION CULTURELLE

Chaque fois qu'on nous réclame une réponse à la question « Par quelle voie deux cultures nationales ont-elles communiqué à une époque déterminée? » c'est au répertoire des traductions que nous commençons par nous adresser. Car c'est par le truchement des œuvres traduites, puis commentées, que les valeurs littéraires élaborées par d'autres cultures ont pu se faire connaître des lecteurs. Bien que correcte, cette réponse n'embrasse cependant qu'une petite partie de la réalité: la communication ayant pu être réalisée par des lectures faites en d'autres langues. (C'est le cas, pour donner un exemple, de la littérature britannique qui, vers le milieu de ce siècle, n'était connue en Roumanie que par l'intermédiaire du français.) De plus, il nous faut prendre également en considération, outre la lecture, les représentations théâtrales, les concerts, les expositions, et y ajouter le rôle joué par les sociétés savantes et les groupements à caractère social et culturel. En aucun cas on ne saurait non plus ignorer les voyages qui, à notre époque, représentent le moyen le plus largement utilisé pour la connaissance des autres sociétés et qui, dans le temps, ont fortement influencé la manière de penser de ceux qui pouvaient se déplacer d'un pays à l'autre et qui, d'habitude, appartenaient à des milieux où des décisions importantes en vue de l'action culturelle pouvaient être prises. Ajoutons à cela les lettres, qui avant que ne s'effectuent les échanges de publications, ont établi des liens entre des hommes de diverses cultures et ont attiré l'attention des amateurs d'études sur certains aspects importants mais totalement négligés jusque là, de la première prise de contact. Ces correspondances, fréquemment publiées par la suite, ont donné des impulsions nouvelles à la communication entre des hommes qui savaient avoir des prédécesseurs de même que des problèmes communs à résoudre. Il résulte de tout cela que la réponse, au sujet des conditions et des formes de communications culturelles est aujourd'hui plus nuancée et plus complexe qu'elle ne l'était pour les comparatistes qui n'avaient à étudier qu'une relation simple: « influence-réception ». La complexité découverte par tous ceux qui ont récapitulé les efforts et la façon de penser de leurs prédécesseurs a en même temps permis une investigation plus approfondie du support mental des relations. Car il est aisé d'observer que depuis les premiers rapports qui favorisent l'établissement d'un contact intellectuel jusqu'à l'échange vivant d'idées qui alimentent les relations culturelles, les partenaires mettent toujours en jeu leur manière de penser — leur appareil conceptuel ainsi que la façon dont ils ont l'habitude de considérer les « autres » — au moyen des représentations mentales. Aussi l'étude des concepts et des images qui dominent à un moment donné peut-elle nous expliquer les orientations et la nature de certaines relations culturelles.

Un fait du plus haut intérêt, c'est que la route menant depuis les contacts, par l'intermédiaire des traductions, jusqu'aux images mentales ayant favorisé ou bloqué la communication culturelle — fut suivie par tout un groupe actif de spécialistes d'Europe Centrale, appartenant à la Pologne, la Roumanie, la Yougoslavie, la Hongrie, l'Autriche, la République Fédérale d'Allemagne, la Tchécoslovaquie, l'U.R.S.S. et à d'autres pays encore. À l'initiative du *Studienkreis für Kulturbeziehungen* de Lüneburg, ce groupe d'étude tint des réunions annuelles ou bisannuelles, animé qu'il était par un excellent spécialiste en la matière, un représentant « classique » des relations intellectuelles, le docteur Heinz Ischreyt. Il commença par prendre en discussion un problème d'ordre général: les caractéristiques des « Lumières » en Europe Centrale par rapport aux formules adoptées par l'activité intellectuelle dans l'« Enlightenment » britannique et dans les Lumières françaises. Il débattit ensuite une question moins souvent mise sur le tapis, celle de la situation de la paysannerie à une époque de transformations comme celle de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, et de son reflet dans la littérature de l'époque. La thématique se réduisit mais s'approfondit, lors des colloques qui suivirent et au cours desquels il prit en discussion tour à tour le rôle des académies, des écoles supérieures et des sociétés savantes sur le développement des relations culturelles; puis, le rôle des typographies et des éditions; enfin, celui des clubs, des sociétés, des organisations et des voyages, et pour finir, celui de la correspondance en tant que source des relations culturelles: c'était là le thème du colloque qui s'est tenu à Passau, en septembre 1979. Les communications des spécialistes de Roumanie, de Yougoslavie, d'Autriche, de Pologne, d'Union Soviétique, de Tchécoslovaquie, de Hongrie, d'Espagne, de France, de Grande-Bretagne et, bien sûr, d'Allemagne Fédérale, qui prirent part à ce colloque organisé par le centre de Lüneburg, furent réunies en volumes, comme suit: — *Die Aufklärung in Ost- und Südosteuropa*, Böhlau 1972; — *Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozio-ökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts.* Böhlau, 1973; *Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa*, Ulrich Camen, 1976; — *Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert*, Ulrich Camen, 1977; *Beförderer der Aufklärung in Mittel- und Osteuropa*, Ulrich Camen, 1979; sous presse: *Reisen und Reisebeschreibungen als Quelle der Kulturbeziehungsforschung*, Ulrich Camen, 1980; *Briefweschsel als Quelle der Kulturbeziehungsforschung.*

La lettre, en tant que moyen de communication intellectuelle entre hommes appartenant à des nations différentes, a contribué à une connaissance réciproque plus claire. Intéressantes se sont avérées d'une part la démarcation qui s'est imposée, lors des débats de Passau, entre la lettre ayant un caractère privé et celle destinée sans doute à la publication, et de l'autre, la délimitation qu'il a fallu faire entre le groupe de correspondance traitant principalement de l'information scientifique et celui où l'accent était mis sur l'information politique. Les trois communications roumaines, ayant pour auteurs Carol Göllner, Dan Berindei et le signataire de cet article, s'encadraient de toute évidence dans cette deuxième catégorie. En effet,

soit que nous nous référions aux coryphées de l'École transylvaine, soit que nous parlions des révolutionnaires de 1848, la correspondance de ces hommes avec les étrangers était toujours placée sous le signe de l'action politique. Tandis qu'un Bartholomäus Kopitar ou un Vuk Stefanovič Karadzič écrivaient ou recevaient des lettres dans lesquelles il s'agissait de données relatives à leur activité linguistique ou ethnologique, les intellectuels roumains, eux, écrivaient aux étrangers pour les informer sur les réalités roumaines, pour rectifier certaines opinions erronées ou pour obtenir des renseignements susceptibles de favoriser la libération politique et sociale. Dans certains cas, comme dans celui de Mihail Kogălniceanu ou des frères Golescu qui, de l'étranger, écrivaient à leurs familles, la lettre est plus proche du récit de voyage que de l'instrument qui rapproche des hommes appartenant à des sociétés différentes. Mais lorsque la lettre établit une liaison entre deux érudits dont l'un est roumain et l'autre étranger, la problématique en est, au premier chef, politique, comme nous le montre la correspondance de Ion Ghica ou de Nicolae Bălcescu avec les révolutionnaires polonais ou hongrois. Dans le cas de Ion Ghica, il est significatif que les informations qu'il communique au sujet de la situation politique, économique et sociale des Principautés roumaines soient adressées aussi bien à Ahmed Vefik Effendi, un homme de haute culture désigné en 1850 comme Commissaire turc des Principautés après que la révolution de 1848 eut été étouffée, qu'à l'ambassadeur britannique auprès de la Sublime Porte, Stratford Canning of Redcliffe. Ces lettres s'encadrent dans la campagne menée pour l'éclaircissement des hommes politiques, mais de l'opinion publique aussi, à laquelle il fallait faire connaître le véritable état de choses dans les Principautés. Par la suite, les raisons publiques cesseront de reléguer au deuxième plan les motifs particuliers et les intérêts linguistiques ou artistiques acquerront une totale autonomie. Cependant les objectifs politiques n'abandonnèrent pas pour autant la place importante qu'il occupaient dans l'esprit des hommes qui s'intéressaient à la culture d'un peuple en lutte pour l'unité, la liberté, l'indépendance soit qu'ils appartinssent à ce peuple soit qu'ils en étudiassent les réalités. Ainsi, par exemple, ce sont les mesures de répression prises par le gouvernement austro-hongrois, en 1894, contre les auteurs du *Memorandum*, au moyen duquel la population majoritaire de Transylvanie réclamait ses droits élémentaires, qui forment la substance d'une grande partie de la correspondance de l'historien V.A. Urechia avec l'étranger.

La note politique domine jusque très tard aux XIXe siècle: elle est propre aux écrivains humanistes, aux protagonistes roumains des Lumières et à la génération qui a pris part aux grands événements du milieu du siècle dernier: la révolution de 1848 et l'Union des Principautés en 1859. En premier lieu, les érudits roumains devaient fournir des informations sur la géographie et sur l'histoire de leur pays à des partenaires, qui non seulement ne connaissaient guère le passé du peuple roumain, mais ignoraient jusqu'à l'espace où il vivait. Déjà, à la fin du XVIIe siècle, le *Stolnic* Constantin Cantacuzino, l'un des humanistes roumains les plus distingués, écrivait qu'il était vraiment étonnant de constater combien était relative et même

inexacte la science des auteurs de cartes qui abondaient en erreurs sur l'antique région européenne dénommée la Moesia et, « quant aux Indes Orientales ou Occidentales et autres lieux, que de fables et menteries ils écrivent ! » Au début du XIXe siècle, le savant grec Anthimos Gazia écrit dans une lettre adressée à un partenaire français établi à Vienne: « Nous avons chez nous différentes géographies françaises et y cherchons la Moldavie, la Valachie et les pays voisins; nous ne trouvons que des descriptions tout à fait surprenantes, pour ne pas m'exprimer autrement. » L'information correcte s'est alliée, en second lieu, à la présentation des aspirations profondes du peuple roumain: se délivrer de la domination étrangère et bâtir une société nouvelle fondée sur la loi, l'ordre et la paix. Un traînée rouge traverse la correspondance de Nicolae Olahus — homme politique et érudit d'origine roumaine — avec les étrangers, en particulier avec Erasme de Rotterdam, auquel il explique la nécessité d'un front anti-ottoman, capable d'arrêter l'expansion d'un empire militaire; de même la correspondance de Constantin Cantacuzino qui dans ses lettres à William Porter, ambassadeur à la Porte, attirait l'attention de la diplomatie britannique sur le rôle que pouvaient assumer les Principautés roumaines dans le cadre d'une Europe qui ne se laisserait pas menacer par les empires en pleine expansion dans le Sud-Est; ou encore les lettres de Petru Maior qui engageaient une polémique avec ceux qui refusaient d'admettre l'origine latine du peuple roumain, laquelle formait un argument de poids en faveur des droits politiques de celui-ci.

Au XIXe siècle, le cercle des correspondants se diversifie et nous indique les nouvelles orientations de la culture roumaine. À côté des hommes politiques, on voit des philologues, des historiens, des ethnographes avides de connaître et de comprendre avec un surplus de clarté, de détails, les moments où la collaboration avec les peuples voisins a mené à des échanges intellectuels d'une grande richesse; puis, on constate qu'aux érudits des pays voisins se sont joints des linguistes, des historiens, des littérateurs de contrées lointaines attirés par la langue romane parlée dans la région du Danube inférieur ou par la synthèse culturelle réalisée par le peuple roumain. Il est possible de reconstituer une histoire captivante et pleine d'inédit des relations culturelles dans le Sud-Est européen, rien qu'en partant de la correspondance entretenue par les intellectuels roumains avec l'étranger. On peut observer la façon dont l'échange d'informations entre des philologues et des historiens roumains comme B. P. Hasdeu, Ion Bianu, Nicolae Cartojan et leurs confrères de Bulgarie, de Yougoslavie et d'autres pays voisins s'étend, dans les cas d'Ovid Densuşianu jusqu'à la France et l'Espagne, et même jusqu'à la chaire de langues romanes de Cambridge. On peut également suivre la façon dont l'étude des phénomènes de la langue a mené à la recherche du phénomène artistique, de même que l'analyse des grands courants de l'histoire de l'Europe moderne a favorisé la compréhension de la place occupée par le peuple roumain dans la civilisation de notre continent. C'est ce qui s'est passé avec R. W. Seton-Watson qui après avoir connu les réalités roumaines sur place et au moyen d'une correspondance suivie avec des personnalités marquantes de Roumanie a écrit en 1934 une

solide *History of the Roumanians* et a fait entrer avec compétence l'histoire des Roumains dans l'histoire l'Europe. Comme en 1936, par exemple, quand il montrait que le parachèvement de l'unité des Roumains, en 1918, était un phénomène qui appartenait « à une Révolution populaire immense faite par les nations et les peuples hier encore opprimés. »

À côté des livres, des expositions, des représentations théâtrales, la connaissance réciproque a donc été facilitée par la correspondance. Celle-ci s'est intensifiée depuis le milieu du siècle dernier jusqu'à nos jours et a permis aux Roumains d'apprendre des choses nouvelles sur les étrangers et à ceux-ci de voir tout un monde de nuances dans un tableau qui, des siècles durant, n'avait eu que les dimensions de miniature: c'est ce que nous fait comprendre la correspondance de Panait Istrati avec Romain Rolland et Henri Barbusse, les lettres adressées par Ion Minulescu à la traductrice de ses pièces à Prague, mais surtout le fonds compact des missives dues à des hommes ayant joui d'une présence européenne, tels Duiliu Zamfirescu, le grand savant Nicolae Iorga, Lucian Blaga, Tudor Vianu et beaucoup d'autres encore. Une collection de lettres représentatives, dans lesquelles le dialogue entre partenaires appartenant à des cultures aux traditions et aux aspirations diverses, réussirait à dépasser les aspects immédiats — sans les nier — et à atteindre les côtés essentiels — sans les rendre absolus — serait, de toute évidence, plus éloquente qu'une exposition. Et nous nous demandons si l'érudit étranger qui serait appelé à écrire la préface de cette collection ne reproduirait pas les lignes qu'Henri Focillon, parlant du peuple de Roumanie, écrivait en tête du catalogue publié à l'occasion d'une « *Exposition de l'art roumain ancien et moderne* » (Paris, 1925): « C'est un peuple fort et charmant, ouvert à toutes les formes de culture et très fidèle à la sienne propre, riche en aspirations rêveuses comme en subtiles gaietés, sensible et solide, rustique et raffiné... »

ALEXANDRU DUȚU

❋ *Beaux-Arts*

CRONIQUE EN ARGILE

La mémoire de l'argile renferme, dans une correspondance naturelle avec l'ensemble des témoignages de la culture matérielle, le mystère même de l'écoulement du temps. Modelée et confiée au feu, l'argile se soustrait à sa condition amorphe et anonyme, pour capter et garder vivant l'esprit de l'homme qui en a imaginé et imprimé la forme. La céramique — à la fois art et métier — est l'un des domaines les plus « expressifs » de la civilisation, et ce n'est pas un hasard si elle a constitué, sur les vastes aires de la géographie culturelle, l'objet de passionnantes et incessantes recherches.

Les cultures céramiques nées dans la zone carpato-danubienne-pontique — c'est-à-dire dans l'espace historique même de la formation et de l'existence du peuple roumain — à commencer par la période de transition vers le Néolithique, fréquemment nommée Épipaléolithique et qui suit immédiatement le Paléolithique, s'avèrent d'une valeur exceptionnelle lorsqu'il s'agit de révéler et d'étudier les voies par lesquelles furent édifiées les civilisations européennes. « Témoin » de toute l'évolution de l'histoire roumaine, la céramique remplace brillamment les pages de chronique qui, à l'état actuel des recherches, font défaut aux autres sources, ou sont très rares. «... En ce qui concerne les cultures ancestrales — écrit Vladimir Dumitrescu dans *Arta preistorică în România* (« l'Art préhistorique en Roumanie »), livre fondamental dans ce domaine — depuis l'apparition de la poterie et jusqu'à l'accès de l'humanité à un degré supérieur de civilisation, c'est la céramique qui a été l'élément caractéristique et par excellence déterminant de chaque culture... ».

Le sol roumain est dépositaire d'inestimables trésors d'art et de civilisation, qui parlent de l'existence ininterrompue et créatrice dans ces contrées, des peuples dont le nôtre est issu. Grâce aux efforts de plusieurs générations d'éminents archéologues, anthropologues, ethnologues, historiens de l'art antique, médiéval, moderne et populaire — de Alexandru Odobescu, Vasile Pârvan, Nicolae Iorga, I. Andrieșescu, I. Nestor, N. Nicolăescu-Plopșor, Constantin Daicoviciu, Barbu Slătineanu, Al. Tzigara-Samurcaș ou George Oprescu, jusqu'aux chercheurs en pleine activité comme Radu Vulpe, Dumitru Berciu, Vladimir Dumitrescu, Mircea Petrescu-Dîmboviţa, Ion Horațiu Crișan, Hadrian Daicoviciu, Radu Florescu, Răzvan Theodorescu, Sorin Ulea, Vasile Drăguț, Paul Petrescu, et autres — le tableau

des découvertes ne cessa de se compléter, les interprétations acquirent de plus en plus l'autorité d'un système théorique, le développement de la civilisation roumaine depuis l'époque très éloignée de l'ethnogenèse et jusqu'à nos jours révélant ainsi son unité et sa parfaite cohérence. Un patrimoine culturel et artistique d'une rare richesse morphologique et stylistique — l'unité se réalise aux niveaux profonds du processus de la naissance du langage des œuvres, de la vision du monde — est de ce fait mis en lumière et intégré au processus éducatif, permettant aux valeurs du passé, aux éléments constants, structuraux, de la spiritualité de libérer leur charge de significations dans le champ brûlant, mobile, où se forgent les dimensions actuelles de la conscience.

Les musées qui renferment des collections de céramique — représentant les cultures néolithiques, l'époque du bronze et celle du fer, la culture daco-romaine, le Moyen-Âge, la période moderne et contemporaine — se trouvent répandus en un réseau dont la valeur ne cesse d'augmenter sur tout l'ensemble du pays. Dans ces institutions — qu'il s'agisse d'établissements de prestige, tels que le Musée d'Histoire nationale, le Musée d'Art de la République, le Musée national d'archéologie, le Musée du Village — tous à Bucarest —; le Musée du Pays des Criş (Oradea), le Musée ethnographique de la Moldavie (Iaşi), le Musée Brukenthal et celui de la technique populaire de Sibiu, le Musée d'Histoire d'Alba Iulia, le Musée du bois de Sighet et celui homologue de Cîmpulung Moldovenesc, etc., ou de modestes musées récemment crées, à la suite d'initiatives locales, par une seule personne parfois, dans des localités rurales ou urbaines — on déploie une activité complexe visant à mettre en valeur des collections constamment enrichies. Un minutieux travail de recherche, de conservation et de restauration est entrepris; des analyses scientifiques et des études à l'usage des spécialistes aussi bien que du grand public sont élaborées au cours des dernières dizaines d'années, selon une méthodologie rigoureuse. La bibliographie roumaine s'enrichit sans cesse de contributions à même d'attirer l'attention des savants réputés de partout, soit dans le cadre des réunions scientifiques internationales, soit dans celui d'ouvrages de synthèse publiés dans différents pays. Aux albums et aux études monographiques, consacrés à des zones ou à des genres de créations s'ajoutent des expositions d'envergure, élaborées et présentées d'une manière scientifique.

Après le tour du monde effectué par des collections d'objets en bois, d'argenterie ou de tissus artistiques, on a mis sur pied dernièrement, par d'impressionnants efforts conjugués, aussi enthousiastes que compétents, des expositions de céramique réunissant les chefs-d'œuvre créés pendant huit millénaires sur le sol roumain. Ces manifestations ont évidemment dépassé le caractère de simples expositions, présentées en Roumanie ou dans d'importants centres culturels du monde, pour s'inscrire sous le signe d'une approche systématique du patrimoine culturel national. Cela a constitué précisément le point de départ dans la recherche du répertoire de motifs décoratifs et de symboles, tout comme dans celle des significations des caractères artistiques — forme, chromatisme, etc.

La céramique, cette riche archive rassemblée sur les cimaises des expositions ou présentée en reproduction dans des ouvrages théoriques, fait état de la continuité de la culture matérielle et spirituelle dans l'espace dace, comme sera nommé, à partir de la fin du premier millénaire avant notre ère, le territoire habité par les ancêtres des Roumains, puis par les Roumains eux-mêmes. Cette démonstration envisage une complexité d'attributs de l'œuvre, tant pour ce qui est du domaine de la forme, de la structure spatiale, de l'expression plastique, que de celui du motif, de l'« alphabet » décoratif et symbolique.

Nous rapportant d'abord à la *forme*, à la conception purement plastique du patrimoine de céramique existant sur le territoire de la Roumanie, il nous faut remarquer, dans la typologie des vases, des statuettes et d'autres objets dont la fonction vise à des finalités spirituelles ou se ratache à l'usage quotidien, une tendance marquée à la simplification, à la création de volumes d'une extrême élégance, qui conservent leur expressivité même lorsqu'ils portent des éléments de décor ou revêtent un sens symbolique. Il existe, dans le processus de la naissance de la forme, un état créatif aigu, toujours actif, à commencer par les moments de la projection, du déroulement imaginaire des incarnations possibles, jusqu'à la sortie de l'indécision, jusqu'à la proposition d'une hypostase, d'un aspect concret du modèle idéal qui, lui, est conservé pur et inépuisable, à l'horizon des recherches. Quand les besoins pressants de l'existence lui permettent de se distancer de l'objet, d'acquérir la perspective d'où l'exercice des formes confine aux zones de l'esthétique, le créateur de valeurs matérielles devient au fond — et dans le sens le plus profond du mot — un « designer », un artiste ayant la conscience et la force d'établir un rapport complexe entre les exigences de la fonction immédiate et celles du langage artistique. Une telle activité de « design » est décelable dans la structure de l'objet d'art populaire — fruit de dépôts créateurs immémoriaux tombés sous l'incidence de l'inertie conservatrice de ce type de culture. Certes, dans le creuset de la créativité populaire pénétrèrent aussi peu à peu de nouveaux éléments, provenant soit de la propre expérience de chaque génération, soit de la complexité des contaminations avec d'autres cultures auxquelles nous relient les routes de l'histoire. Mais ce qu'il faut souligner en premier lieu, c'est la capacité de l'art populaire — et, par extension, la capacité d'une culture — de conserver le fonds de réalités qui définissent, avec une irréductible autorité, un style, une manière d'envisager l'existence.

Si les analyses de la forme, des caractères artistiques des pièces céramiques nous conduisent d'elles-mêmes vers le laboratoire secret où se forgent les éléments de la continuité, de l'unité culturelle, le cadre et la fermeté de cette démonstration s'élargissent d'autant plus au moment où nous prenons en considération les problèmes de la circulation et l'examen des motifs décoratifs et symboliques. Valable au niveau de l'étude du patrimoine aussi bien en diachronie qu'en synchronie, l'analyse des images décorant les pièces céramiques offre — si l'on abandonne les préjugés extrêmes de la « fixité » ou de la « nouveauté » de l'art populaire — l'occasion d'une éva-

Figurine féminine de Drăguşeni
(Culture de Cucuteni, IVe et IIIe millénaire av.n.è.)

Vase anthropomorphe de Vădastra
(Culture de Vădastra, première moitié et début de la seconde moitié du IVe millénaire av.n.è.)

Le motif de l'aigle sur une asiette d'Oboga-Olt
(XIXe siècle)

Disque émaillé
(Moldavie, Moyen-Age)

luation vraiment édifiante des sources d'une civilisation, des déplacements qui se produisent dans les zones de contact avec d'autres aires de culture. Cette archive inédite qu'est la céramique, telle que nous la présentent les études conjuguées analytiques et comparées, permet de retrouver dans le répertoire stylistique et ornemental de la céramique traditionnelle roumaine, du Moyen-Âge à nos jours, des formes évidentes et des motifs caractéristiques de cultures néolithiques, de la culture dace et romaine, de la culture datant de l'époque d'ethnogenèse du peuple roumain. Une série de motifs géométriques, zoomorphes et anthropomorphes reviennent avec une constance impressionnante, intégrés, au long des siècles, dans une grammaire stylistique bien distincte. On constate la cristallisation, dans le temps, d'un inventaire de motifs et de symboles, encore insuffisamment examinés du point de vue du message qu'ils auraient eu à l'époque, mais qui constituent, même dans le stade actuel des recherches, une ouverture vers la compréhension du développement naturel des représentations, à partir de l'ancestrale dichotomie nocturne-diurne, transposée le plus souvent dans la polarité du culte lunaire et solaire, jusqu'à la prise en possession progressive du réel, de l'immensité de la nature, au sein de laquelle l'homme pose, toujours plus fermement, les repères de sa présence.

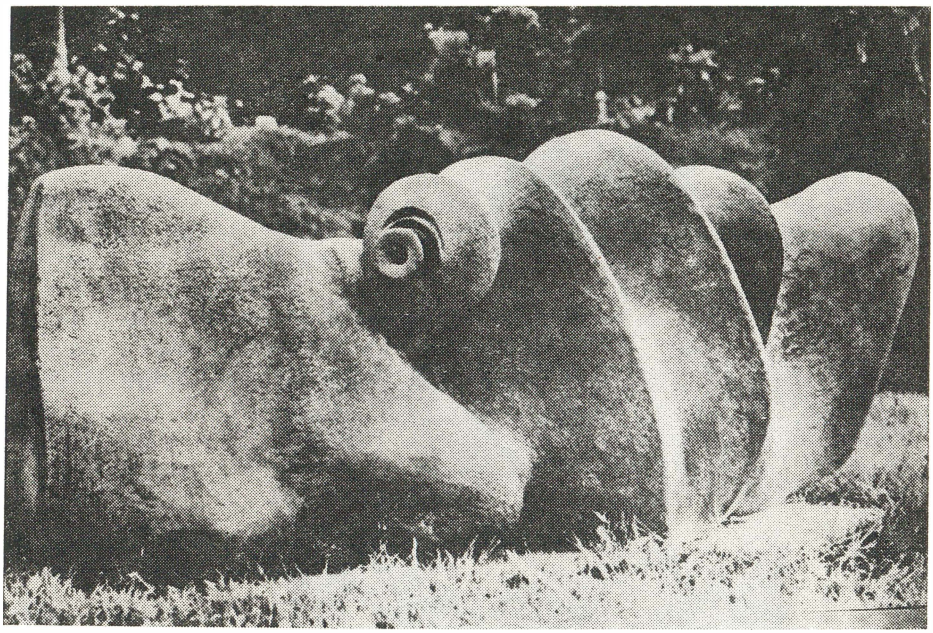
La mémoire des efforts d'élaboration artistique dont les débuts se retrouvent dans les siècles d'une préhistoire qui s'imposent de plus en plus à notre conscience persiste encore dans l'héritage d'imagination, dans la sensibilité du créateur qui recourt pour s'exprimer aux modalités de la céramique. Aux méthodes de l'archéologie classique viennent s'ajouter celles d'une « archéologie du style », du dévoilement, sous l'agitation superficielle de l'expression artistique actuelle, des âges incommensurables vécus dans l'aspiration vers la forme idéale.

La chronique d'argile, « écrite » dans les contrées roumaines compte — le fait en est déjà attesté avec certitude — huit millénaires. Bien que certains témoignages semblent indiquer une ancienneté encore plus grande (nous nous abstenons de mettre en discussion ce qui n'est qu'hypothèse), les huit millénaires de céramique (il est à espérer que l'exposition, bien révélatrice à cet égard, intitulée « la Céramique — trésor d'une existence et d'une culture multimillénaire », inaugurée il y a quelques années au Musée d'Histoire de la Roumanie, ne manquera pas d'être présentée dans le plus grand nombre possible de centres culturels du monde), représentent une tradition unique en Europe, car ils se rattachent à l'un des plus puissants foyers de civilisation, à une époque où de brillants chapitres de l'histoire n'étaient pas encore écrits. Ce n'est pas l'orgueil, ni une thèse circonstancielle du protochronisme de la civilisation dans l'espace roumain, mais le devoir tout à fait naturel du chercheur qui nous fait rappeler que cette superbe constellation de cultures néolithiques (Criş, la culture de la céramique linéaire, Turdaş, Hamangia, Vădastra, Cucuteni, etc.) est apparue plusieurs siècles avant Ourouk (environ 3 500 av.n.è.), plus d'un millénaire avant la première dynastie thinite de l'Égypte (3 200 av.n.è.), plus de dix siècles avant le Minoen ancien (2 600—2 000 av.n.è.) et l'Helladique ancien (2 500—

PETRE NICHITA: *Germination*
(Symposium de Medgidia, 1975)

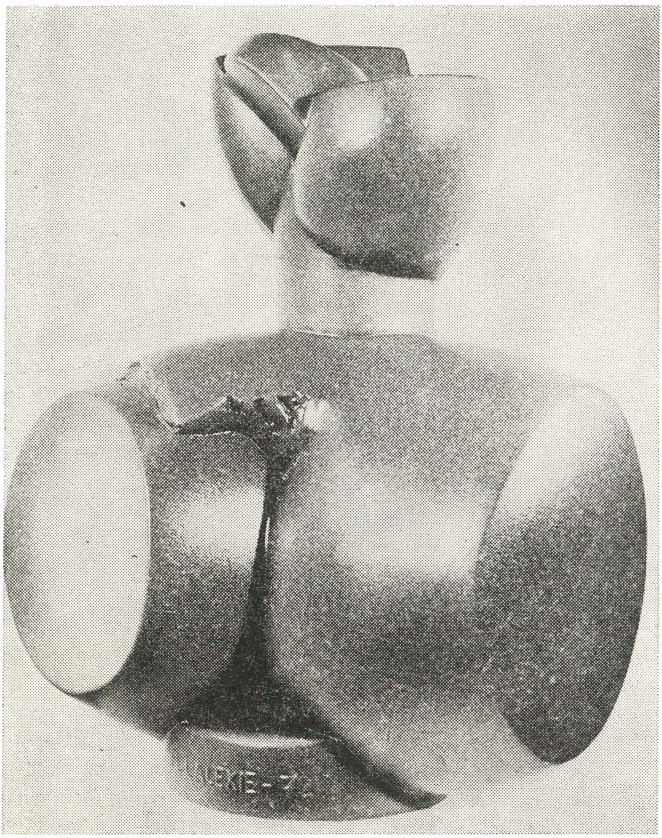
1 900 av.n.è.). Une chronique huit fois millénaire — sujette aux vicissitudes de l'histoire et dont les pages sont plus riches ou plus pauvres, mais jamais interrompue — représente un document d'une valeur insigne, et nous nous réjouissons de voir se multiplier les traités, rédigés en Roumanie ou ailleurs, lui accordant l'importance qu'il convient.

Grâce à une approche théorique plus systématique, au sentiment d'être placés dans la voie d'une prestigieuse tradition des « arts du feu », les dernières années ont enregistré en Roumanie des initiatives — signalées dans les pages de notre revue aussi — concernant la création dans le domaine de la céramique. Si, dans l'ordre de l'exigence à l'égard de l'amélioration esthétique de la production industrielle, il nous faudrait mentionner les symposiums de création de Sighişoara, de Cluj-Napoca, etc. nous considérons plus opportun de citer, dans les notes présentes, le Symposium de la céra-



COSTEL BADEA: *Témoignage* (Symposium de Medgidia, 1971)

mique organisé à partir de 1971 par l'Union des Artistes en coopération avec le Conseil populaire de la ville de Medgidia. Ce Symposium de Medgidia — la ville est située au centre de la Dobroudja, sur la route Cernavodă-Constanţa, qui relie le Danube à la mer Noire — a un programme demeuré unique en son genre jusqu'à l'heure actuelle: c'est là que l'on crée des œuvres monumentales en céramique qui sont ensuite placées sur la falaise du canal Carasu, à la limite de la localité, ou dans différents endroits de la ville. Signées par des artistes professionnels — dont plusieurs sont des lauréats de manifestations internationales réputées — ces œuvres sont réalisées par les moyens techniques des fabriques de la ville et avec la participation enthousiaste de nombreux habitants. S'étant constitué dans une région à très ancienne tradition de la céramique (parmi les chefs-d'œuvre de l'art néolithique en Roumanie mentionnons *le Penseur de Cernavodă* et *le Penseur de Hamangia)*, ce Symposium est l'une des interventions artistiques les plus radicales dans l'ambiance urbaine, Medgidia étant sans conteste la ville qui s'enorgueillit du réseau le plus dense de tels monuments d'art. Les œuvres en céramique — portant la signature d'artistes comme Lazăr Florian Alexie, Radu Aftenie, Costel Badea, Ion Berendea, Wilhelm Fabini, Dragoş Gănescu, Patriciu Mateescu, Virgil Mihăescu, Petre Nichita, Tereza Panelli, Dumitru Rădulescu, Ioana Stepanov, Radu Tănăsescu, Romeo Voinescu, etc. — ont été conçues pour s'intégrer dans l'ambiance et s'harmoniser au mieux avec les éléments végétaux et avec ceux construits antérieurement. Après



FLORIAN LAZĂR
ALEXIE: *Torse* (1972)

plusieurs éditions on y a constitué une collection d'œuvres monumentales en céramique qui fournit à la ville une nouvelle identité. Parallèlement à l'accroissement de cette collection, il ressort d'une manière toujours plus évidente que dans cette ville de Medgidia s'accumulent, dans une parfaite cohérence, des arguments en faveur du développement des traditions de l'art céramique de l'ensemble du pays. Les œuvres qu'on peut y voir sont autant d'expressions actuelles de la mise en valeur d'un patrimoine millénaire. Dans les morphologies, dans les aspects du style, dans l'appareil ornemental et symbolique, se trouvent repris, dans une vision contemporaine, les problèmes auxquels se sont heurtés, au long des siècles, voire des millénaires, les auteurs des chefs-d'œuvre en céramique de ces contrées. Une riche « inflorescence » de volumes apporte, dans les rythmes quotidiens de la ville, des effluves de très vieux parfums. Issus de la terre, au sens propre du mot, ces monuments nous invitent à un voyage qui nous conduit, pas à pas, vers nous-mêmes, vers l'inaliénable terrain de la pureté, de la force créatrice humaine.

Cependant que les parcs et les rues de Medgidia voient s'amasser les fruits de la rencontre entre l'esprit des artistes et les conceptions des édiles de la ville, la fameuse image du *Penseur de Hamangia* s'impose au-dessus des terres entre le Danube et la mer Noire, d'une manière plus prégnante que n'importe quel autre symbole du passé. Portant avec gravité des millénaires de méditation, figé dans une attitude où agissent à la fois, à l'intérieur de son être, les énergies du passé, du présent et de l'avenir, cet homme qui habitait les lieux avant que le fleuve ou la mer eussent porté un nom, sera placé sur le frontispice de la « Fondation de Hamangia » — institution de création, comme on le préconise et comme l'annoncent les ateliers et les fours déjà construits à Constanța — à l'intention des artistes de chez nous et, d'ailleurs, de ceux qui recevront, sur les terrasses pontiques, les premiers signes du lever du soleil en Roumanie . . .

CONSTANTIN PRUT

❋ *Spectacles*

DU BALLET CONTEMPORAIN

Selon le célèbre chorégraphe Maurice Béjart, le XXe siècle est destiné à devenir de plus en plus l'époque du ballet. Sans doute serions-nous tentés — certains d'entre nous du moins — de considérer une pareille affirmation comme une espèce de défi, et peut-être d'en sourire avec indulgence, en ne voyant en elle qu'une boutade ou, encore, un accès de grandiloquence chez un maître de ballet orgueilleux, amoureux de son art. Cependant, à une époque comme la nôtre, fascinée par tout ce qui est visuel et mouvement, et dont le dynamisme entraîne jusqu'aux arts considérés comme statiques, une réflexion comme celle de Béjart mérite, épurée de toute exagération *pro domo*, d'être prise en considération.

Et voici un argument possible à l'appui: dans le paysage bien souvent aride et hypersophistiqué de certains arts parvenus au bout, ou presque, d'une longue et glorieuse évolution historique (évolution qu'en Europe, tout au moins, le ballet n'a guère connu en raison d'une longue censure impo-

sée par le christianisme, ou plus exactement, qu'il a connue sous une tout autre incidence, dans une tout autre équation), arts trop souvent soumis aujourd'hui à une gymnastique cérébrale, — la danse, avec sa vitalité, son exubérance et sa sincérité, peut se trouver beaucoup plus près de notre secrète aspiration, celle de demeurer, par l'art, toujours jeunes.

Le seul but de cette introduction est de souligner que l'art chorégraphique connaît, en ce siècle qui est le nôtre, une merveilleuse aventure spirituelle. Diverse, fraîche, souple, avide d'explorations, puisque tout paraît possible. C'est une tension fertile, une vivacité à l'affût de nouvelles zones d'investigations, de nouvelles modalités d'expression, de nouvelles orientations, de nouvelles structures. Recherches auxquelles participe intensément la vie chorégraphique de Roumanie.

Il va de soi que le répertoire des principaux théâtres d'Opéra du pays (ceux de Bucarest, Jassy, Cluj-Napoca et Timişoara) comprend le ballet que l'on appelle classique et sans lequel on ne saurait nulle part s'imaginer l'existence de pareilles institutions. « Le Lac des cygnes » (dans la très poétique version réalisée, selon la chorégraphie classique, par le maître de ballet Oleg Danovski) et « Giselle » (version classique elle aussi, signée par Vasile Marcu) figurent, dans le ballet roumain contemporain, comme des réalisations d'un professionnalisme élevé, qui représentent pour nos danseurs, aussi bien à l'intérieur du pays que lors de leurs rencontres avec le public de l'étranger, une occasion on ne peut plus heureuse de montrer combien ils sont disponibles pour la grande création. « Coppélia », la « Belle au bois dormant», le « Casse-noisettes », etc. viennent compléter le tableau « académique » du ballet roumain. S'y ajoutent de nombreuses versions originales (parfois le même thème est successivement repris, en de nouvelles variantes, par divers chorégraphes), qui ne s'éloignent cependant pas trop de la structure de représentations du même genre, pratiquées dans d'autres pays: « Roméo et Juliette » (Prokofiev), « Schéhérazade » (Rimski-Korsakov), la « Fontaine de Bakhtchisaraï» (Assafiev), « Quasimodo » (Pugni), « Othello » (Matchiavarani), « Don Quichotte » (Minkus), « Pétrouchka » (Stravinsky), « Fleur de pierre » (Prokofiev), « Spartacus » (Khatchatourian), etc. Ce sont des ballets à grand spectacle, qui mettent en valeur, dans tout son éclat, le mécanisme compliqué des grands déploiements de forces (ensembles nombreux, orchestre, costumes somptueux, décors, lumières) et autant d'occasions de déployer tout un arsenal de séductions scéniques: morceaux de bravoure pour les solistes, difficiles « pas-de-deux », « pas-de-trois », etc., variations brillantes, scènes de danses de caractère pittoresque et dynamique, entrées spectaculaires, massives, de tout un corps de ballet (celui de l'Opéra de Bucarest comprend plus d'une centaine de danseurs et danseuses. Le répertoire stable des théâtres lyriques roumains comprend également des spectacles monumentaux, tels les ballets « Iancu Jianu », « Văpaia » (la Flambée), dus l'un et l'autre à Mircea Chiriac, le « Printemps», de Cornel Trăilescu, vaste fresque au message social-révolutionnaire accentué, s'inspirant des moments-clés de l'histoire du pays, tous montés par des maîtres de ballet expérimentés, tels Oleg Danovski, Vasile Marcu, et plus récemment,

dans des variantes nouvelles, par Alexa Mezincescu (le « Printemps » à l'Opéra de Iași) et Gh. Ștefan (« Iancu Jianu » à l'Opéra de Timișoara). S'ajoutant les uns aux autres, ces ballets ont constitué pour la chorégraphie roumaine un nécessaire patrimoine artistique national. Des danseuses et des danseurs-étoiles dont les noms sont sur toutes les lèvres, tels Irinel Liciu, Valentina Massini, Magdalena Popa, Ileana Iliescu, Alexa Mezincescu, Cristina Hamel, Elena Dacian, Aurora Rotaru, Cristina Saru, Amatto Checiulescu, Petre Ciortea, Ion Tugearu, Pavel Rotaru, ont à leur actif des créations mémorables qui appartiennent à ce patrimoine, considérées comme telles non seulement par le public roumain mais aussi par celui de l'etranger lors de rencontres ou de confrontations internationales, où leurs créations ont substantiellement contribué à la consolidation du prestige du ballet roumain.

Dans la dynamique actuelle de la chorégraphie se font jour chez nous deux phénomènes: tout d'abord, la création de spectacles expérimentaux au sein même d'institutions traditionnelles par définition: l'Opéra, l'Opérette et ensuite, la recherche de nouvelles chorégraphies et la mise en place de nouvelles formations.

La création d'un Studio de danse dans le cadre de l'Opéra de Bucarest (même s'il n'a fonctionné que par intermittence) et, ultérieurement, l'organisation, dans le même cadre, de soirées mensuelles de concert-spectacle, a été des plus profitables, du fait qu'attirés par la possibilité de recherches inédites, des chorégraphes aussi talentueux qu'expérimentés, tous maîtres de ballet de l'Opéra, se sont engagés avec enthousiasme dans ce jeu avec le nouveau et se sont essayés aux montages les plus inédits depuis la nuance expressionniste jusqu'à la transposition abstraite; à ce jeu ont également participé de jeunes danseurs séduits par l'idée de concevoir eux-mêmes des ballets. Or, c'est principalement de ce dernier aspect, le plus symptômatique et celui dont l'actualité est la plus aiguë — que nous nous occuperons aujourd'hui en soulignant par quelques points de repère la présence d'une jeune génération dans l'acte de création.

Nous parlions de jeu avec le nouveau, de ce jeu qui incite l'artiste à créer et le spectateur à regarder, en un mot de jeu des surprises. Voilà que s'y est laissée prendre par exemple Alexa Mezincescu, auréolée jusqu'ici de sa gloire de danseuse-étoile et surnommée la «figurine de cristal»; elle nous a démontré une évidente vocation pour les montages rigoureux, où la sensibilité s'allie avec la cérébralité. Si les « Saisons », sur la musique de Vivaldi — son spectacle de début en tant que chorégraphie, enchante par sa finesse, par le trait précis et nuancé d'un dessin dans le style académique le plus pur, son choix, dans ses « Miniatures chorégraphiques » surprend par sa variété, des pièces néo-classiques alternant avec des séquences d'une physionomie à part, comme dans « Poème byzantin » (musique de Doru Popovici) où des personnages hiératiques, éclairés du dedans, semblent descendre de fresques anciennes, et avec le « Temps des cerfs» (musique de Tiberiu Olah) où la poésie est raffinée, mystérieuse et envoûtante. Remarquables à leur

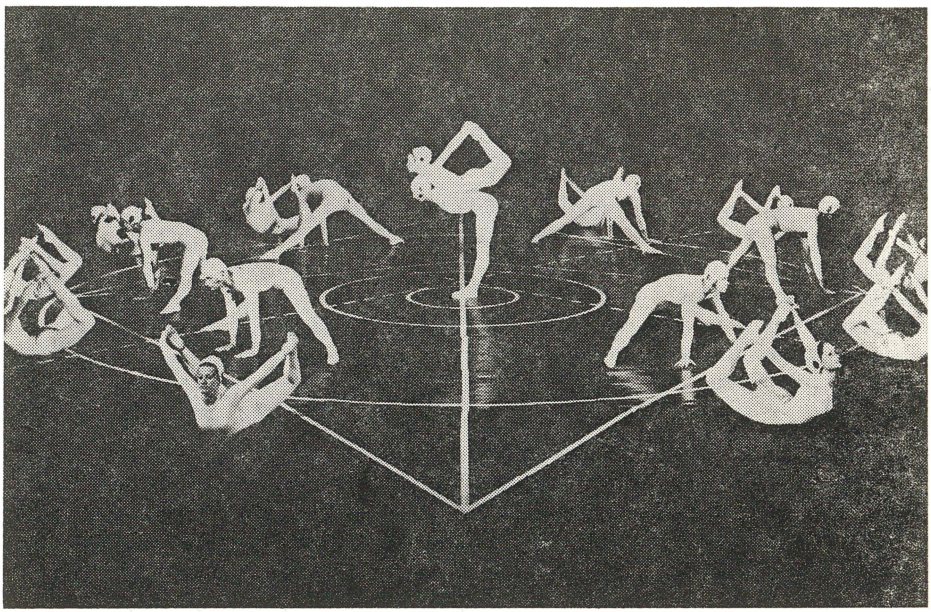
L'Opéra de Bucarest — scène du ballet *Carmen*. Chorégraphie: Oleg Danovski

tour et très appréciés du public s'avèrent deux ballets nouveaux du point de vue chorégraphique, et d'un style très différent l'un de l'autre: « Symphonie en do » (Bizet) invention délicate en style classique et « Tristan et Yseut » (Wagner) d'une respiration romantique à la fois tumultueuse, ample et émouvante.

Amatto Checiulescu, danseur-étoile lui aussi, a démontré à son tour qu'il savait transférer sans difficulté l'élégance qui le caractérise sur le podium de l'interprète, au spectacle qu'il offre. « Devenirs », le ballet qu'il a réalisé sur les sonorités de la « Suite » de George Enescu, a impressionné par sa chorégraphie complexe. Un ballet où l'accent est mis sur le symbole, et qui vise « la présence poétique de l'homme dans l'univers » par son parachèvement le plus complet: l'amour, l'amour entendu comme une aspiration au don total, à la pureté; pour le final, une image-clé: au-dessus du couple homme-femme enlacés, descend un faisceau de lumière, comme une espèce de calice blanc, qui se déroule autour d'eux, et les enserre comme pour un embrassement. Avec les ballets « Vers le communisme, à l'aube » (lauréat du Festival National « Chant à la Roumanie », première édition) et la « Paix » (l'un et l'autre sur la musique de Tiberiu Olah), Amatto Checiulescu a amplifié sa vision et ses moyens scéniques, en abordant des thèmes tels que le travail, la fraternité, la solidarité, la soif de paix, l'aspiration aux idéaux éternels de l'humanité.

Il nous faut souligner que le ballet la « Paix », de même que deux montages d'Alexa Mezincescu: « Poème byzantin » et le « Temps des cerfs »

dont nous avons précédemment parlé, et que « Carmen » (musique de Bizet et Scedrine), où la chorégraphie d'une grande force d'expression a été réalisée par Oleg Danovski, ont remporté un grand succès à l'étranger, dans le cadre de la participation des ballets de l'Opéra roumain aux « Journées de la culture roumaine » en République Démocratique Allemande. Voilà qui démontre une fois de plus que les espérances mises en la valeur des jeunes chorégraphes sont absolument justifiées.



« Chore-Studio » de l'Opéra de Timişoara — *Hommage à Brâncuşi*

Il est intéressant de suivre plus loin les effets du phénomène de la double vocation: interprète et chorégraphe. Puisque surprise il y a, parlons de Pavel Rotaru, lui aussi danseur-étoile, qui nous a assez récemment offert un spectacle inédit. Intitulé: « Camerata chorégraphique », il est sans contredit l'un des plus significatifs du genre: mouvements évanescents sur les sonorités de Ravel dans « Instants », folklore roumain stylisé dans « Miniatures » (musique de Vasile Jianu), qui respecte délibérément une certaine convention de la métaphore de l'image fruste en une autre, gracieuse et « miniaturale », inventions chorégraphiques mousseuses, de type académique dans « Grand Noneto » (musique de Ludwig Spohr), fabulation mythologique nouvelle et sereine dans « Apollon Musagète » (Stravinsky), enfin, pour finir — point culminant de tension — en fait, la plus grande surprise, de tout spectacle des effets sonores (de Ion Maxim) dans la « Tosca » (Simandre). Une danse virile, évoquant en une vision moderne bien marquée,

certaines images perdues dans la nuit des temps et qui renvoient aux rites roumains ancestraux.

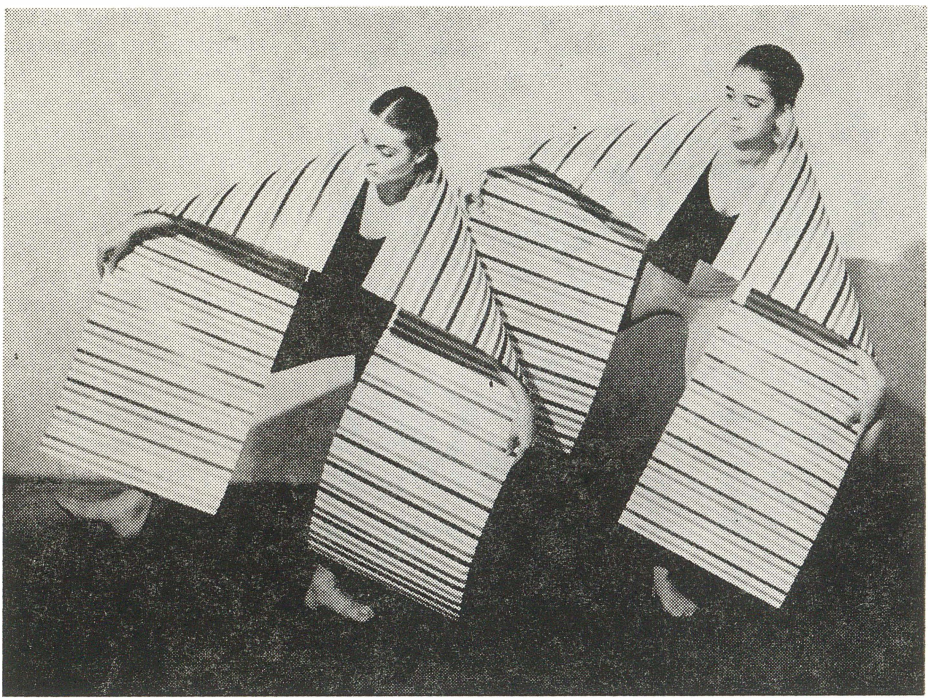
Intégralement conçu sous le signe de la spiritualité autochtone — le spectacle de danse offert par un autre danseur — parmi les meilleurs — de l'Opéra de Bucarest, Ion Tugearu, ouvre de nouvelles perspectives: sous le titre de « Sources et racines » et réalisé sur une musique excellente due à plusieurs compositeurs roumains, il est dédié, en signe d'hommage, à une grande personnalité de la danse roumaine: Floria Capsali. Il s'agit là d'un spectacle divers, ample, faisant appel aussi bien à la syntaxe du ballet classique qu'aux plus audacieux des procédés modernes en fait de néo-expressionnisme, et qui démontre l'intelligence, la désinvolture avec laquelle le chorégraphe passe d'un registre à l'autre, de la note grave à la note comique, de l'état poétique à l'atmosphère grotesque; bref, un spectacle qui pose maints problèmes à celui qui le regarde et l'écoute et lui en offre d'ingénieuses solutions.

Pour de nombreux spectateurs, il existe un préjugé dont on n'est peut-être pas encore parvenu à se débarrasser totalement: celui de la « province», qui relègue au second plan toute création de valeur qui n'émane pas de la capitale, ce qui est une opinion absolument fausse. Une preuve éclatante en a été donné il y a quelques années à l'Opéra de Timişoara, où on a fondé un « Chore-studio » de ballet contemporain. Parmi les spectacles de début, de brefs épisodes chorégraphiques sur des sonorités de Tchaïkovski, Weber ou Mahler. Et, plus particulièrement, un ouvrage remarqué pour la rigueur de la conception: « Hommage à Brâncuşi » (musique de Tiberiu Olah et Aurel Stroe). Un subtil transfert des volumes purs, essentiels, du sculpteur que l'on appelait « le bon Dieu — Brâncuşi » aux corps sveltes, irradiant de lumière, des danseurs, saisis dans une géométrie qui annonce l'envol, l'élan vers l'infini. Le procédé stylistique ne laisse pas d'être intéressant: dans le tracé du mouvement d'une rigueur classique maximal, y font leur apparition des éléments de folklore archaïque, procédé que le chorégraphe reprendra dans son « Hommage à Ţuculescu », par exemple, ballet qui se déroule comme un jeu fabuleux de taches de lumière, de couleurs crues, avec une plastique et une chromatique qui suggèrent on ne peut mieux le leitmotiv de l'œuvre du peintre: yeux, triptyque, totems, oiseaux, signes de la germination. Et, surtout, dans sa plus récente création (à l'Opéra de Cluj-Napoca, où s'est établi entre temps le chorégraphe), « L'Étoile du matin », couronnée lors de la première édition du Festival National « Chant à la Roumanie ». C'est une œuvre de maturité, inspirée, pour la danse comme pour la musique (auteur de cette dernière, Tudor Jarda), du folklore d'une zone renommée pour la vitalité toute particulière de ses traditions, celle du Maramureş, dans le nord de la Roumanie. Le prétexte narratif réside dans la légende d'Irincuţa, la « bergerette » élue par le conseil des Anciens du village pour garder les moutons de l'Homme de la Nuit et de ses brigands: un affrontement, par conséquent, entre les forces du bien et celles du mal. On voit paraître des personnages fabuleux et l'on assiste à des rituels ancestraux, avec des invocations se rattachant au culte du soleil et des coutumes

L'ensemble de ballet du Théâtre d'Opérette de Bucarest — *Il est infini, le vol de la Maiastra.* Chorégraphie: Mihaela Atanasiu.

qui rappellent la vie des populations autochtones de l'antiquité: celles des Daces. C'est un spectacle chorégraphique total, le nombre de musiciens de l'orchestre étant des plus grands, tandis que le chœur joue le rôle du commentateur, comme dans le théâtre antique ; à remarquer également le rôle important des éléments de musique concrète (rythmes de simandre propres à la région de l'Oaş). Du point de vue de la chorégraphie, les mouvements classiques et les pas de folklore authentique non stylisé s'interpénètrent ingénieusement, en recréant de la sorte certaines structures chorégraphiques ancestrales.

Un fait bien connu quoique insuffisamment souligné, c'est que la présence d'un chorégraphe doué de talent et d'énergie, épris de son art, peut conférer à une formation de danseurs une impulsion et un dynamisme qui la rendent méconnaissable. C'est ce qui s'est passé à l'Opéra de Bucarest, sous la conduite d'une chorégraphe: Mihaela Atanasiu. Sœur cadette de l'Opéra, l'Opérette, avec l'exubérance de ses travestis, avec ses quiproquos, avec son clinquant, ses airs attendrissants et ses happy-ends, a démontré



Le groupe de danse « Contemporan » — *Le pays du monde*. Chorégraphie: Adina Cezar.

depuis quelque temps qu'elle pouvait, par ses ballets, acquérir une autre beauté, plus grave, méditative, aux sens plus profonds. Un collage de danse, de musique et de poésie, intitulé « La Vie, l'amour et l'homme », a fait, dans ce sens, un premier pas des plus réussis. Les spectacles suivants, « Le Vol sans fin de la Maïastra » et « Manole le maître maçon » de plus amples comme vision d'ensemble, ont présenté des difficultés techniques de plus en plus grandes. Avec prépondérance de l'élément chorégraphique, ils ont élevé cet ensemble au niveau d'une formation de danse à forte personnalité. Le simple énoncé des titres montre l'ambitieux et généreux désir de créer des ballets qui soient spécifiquement roumains. Enchaînements de métaphores — le premier spectacle part de la sculpture de Brâncuși (« toute ma vie — confessait celui-ci — j'ai recherché l'essence du vol ») — le second s'inspire de la très vieille légende populaire du constructeur de génie, Maître Manolé. Ces ballets se situent sous le signe d'une poésie singulière, où le mouvement largement déployé dans l'espace se mêle harmonieusement au geste simple, de communication chaleureuse, directe, d'où toute rhétorique est absente. Conduit par Mihaela Atanasiu, l'ensemble de danses de l'Opérette bucarestoise a entrepris l'année dernière une grande tournée en Amérique la-

tine (plus précisément au Mexique, au Guatemala, au Costa-Rica, au Pérou, en Équateur, en Colombie) où le public et la presse de spécialité ont été unanimes à considérer comme mémorable cette rencontre avec l'art roumain.

Le paysage chorégraphique roumain contemporain s'est enrichi de l'ensemble de ballet classique et contemporain « Fantasio » fondé à Constanța au début de la saison théâtrale. C'est encore à Oleg Danovski que l'on a fait appel pour qu'il y assume le rôle de coordonnateur. Particulièrement intéressant s'avère, dès le début, le statut de totale indépendance de l'ensemble, dans ce sens qu'il n'a d'autre but que la danse, sans obligation aucune de remplir des rôles secondaires de divertissements ou d'intermezzos dans le cadre de spectacles d'opéra, d'opérette ou de promenade. Ce qui de toute évidence est un privilège auquel s'en ajoute d'ailleurs au autre et non des moindres: celui de la jeunesse. Une jeunesse émouvante, puisque les danseurs sont encore presque des enfants, recrutés dans les plus récentes promotions des élèves des lycées de chorégraphie de Bucarest et de Cluj-Napoca. Donc, des adolescents pleins de talent et dévorés d'enthousiasme qui interprètent avec la même générosité aussi bien la « Mort du cygne » ou « Chopiniade » que les œuvres les plus modernes. Signataires de la chorégraphie, Oleg Danovski et Adina Cezar ont eu soin de mettre au point un répertoire varié, sur la musique de Bach, Saint-Saëns, George Enescu, Chopin, Debussy, etc. Un nouveau théâtre de ballet représente toujours une nouvelle espérance pour l'univers chorégraphique. Il semble bien que celle que l'on met dans « Fantasio » ne sera pas vaine.

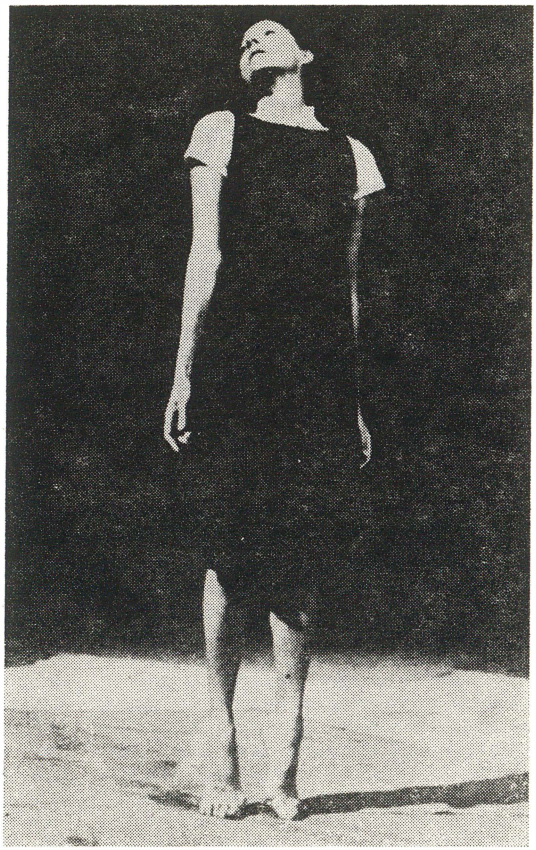
Un autre ensemble, le « Gymnasion », se singularise dans la chorégraphie roumaine, par une physionomie toute particulière. Créé et dirigé par Vera Proca-Ciortea, cette infatigable animatrice de la danse, Gymnasion est formé non pas de danseurs proprement dits mais d'étudiants de l'Institut d'Éducation physique et de Sport de Bucarest. Voici donc confirmée une fois de plus l'importance du chorégraphe, que nous soutenions au début de cet article, d'autant plus que dans le cas qui nous occupe, les interprètes n'ont pas, à la base, des études de spécialité chorégraphique. Et pourtant . . . Avec autant de tact que de ténacité, Vera Proca-Ciortea a façonné pour ainsi dire ces corps de jeunes athlètes en ajoutant à leurs muscles la grâce, le mouvement spiritualisé. Ainsi que l'expliquait la chorégraphe, il s'agit d'une espèce de « mutation de l'altitude de mouvement plastique qui devient le geste plus complexe d'une chorégraphie aux significations humaines multiples ». L'étude rythmique « Notre langage » — séquence programmatique par laquelle a débuté le premier spectacle du groupe — demeure des plus démonstratives pour la compréhension du mécanisme intime de plusieurs éléments: la danse moderne, avec son éloquence non-conventionnelle, la technique de jazz, la référence gymnique et, enfin, l'élément qui lui confère l'atmosphère spirituelle spécifique: la référence folklorique, le dessin rythmique suggérant d'une manière à la fois exacte et subtile les pas de certaines danses populaires roumaines.

Divers, vivaces, utilisant dans ses spectacles de la musique signée par Tudor Ciortea, Liviu Glodeanu, Alexandru Pașcanu, etc. et des rythmes

originaux imaginés par la chorégraphe et de la musique de jazz, « Gymnasion » a conquis le public par son caractère insolite, sa fraîcheur et son charme inédit. Lauréat des deux éditions consécutives du Festival « Chant à la Roumanie », et premier prix, à l'échelle du pays, au niveau universitaire, « Gymnasion » a pris part, en été '79, au XXIe Festival de gymnastique rythmique et de danse de Kiel — où ses spectacles ont été cotés comme une véritable révélation.

Puisque nous parlons d'expérience et de caractère insolite, nous ne saurions passer sous silence un spectacle absolument à part, récemment réalisé par le chef d'orchestre Mihai Brediceanu, qui a inventé une nouvelle modalité d'expression musicale-chorégraphique, à l'aide du polytemps et du polymétronome. Il s'agit, en essence, d'un procédé et d'un dispositif programmé pour spectacles instrumentaux, choraux et chorégraphiques, et utilisant simultanément plusieurs temps: en quelque sorte, une si souvent rêvée « diversité dans la simultanéité », au moyen d'un accordage de type électronique, auquel participent des instrumentistes et des danseurs munis de casque de réceptions. La tâche des chorégraphes invités à prêter leur concours: Vera Proca-Ciortea et Amatto Checiulescu — n'a certainement pas été des plus aisées, et celle des danseurs qui exécutaient, par groupes, les mouvements mathématiquement programmés ne l'a pas été davantage. Très intéressante par ses applications, l'invention du chef d'orchestre roumain a été brevetée en 1970 à la Syracuse University de New-York ainsi qu'à Bucarest (le réalisateur technique du polymétronom étant Edward Stabler, ingénieur de la Syracuse University). Présenté ultérieurement à Paris, le spectacle n'a pas manqué de susciter, comme il fallait s'y attendre, un vif intérêt au sein du public et de la critique.

Pour Myriam Răducanu, danseuse et chorégraphe — à laquelle sont dues les célèbres « Nocturnes de 9h30 », abritées, au début, par la salle si accueillante du Théâtre de poupées, puis par la Salle du Studio du Théâtre National à Bucarest, la notion de danse moderne obéit à d'autres lois que celles des mathématiques pures. Depuis des années déjà nous avons pris l'habitude de regarder Myriam Răducanu danser, dans les spectacles aussi simples que mystérieux qu'elle imagine, pour nous rendre compte, chaque fois, que ses gestes, en fait, nous appartiennent à nous aussi, les spectateurs. Gestes d'espoir, de tristesse ou de joie, redécouverts, réimposés à l'attention de ceux qui, emportés par les rythmes accélérés de la vie quotidienne, en ont oublié l'usage. Cordiale, Myriam Răducanu nous les montre, dans un éloge de la candeur. Et c'est encore ce qui a lieu aujourd'hui, dans les spirituels dialogues, mouvement-vers-musique des spectacles qu'elle conduit, à la tête d'un ensemble restreint, avec la même et désarmante jeunesse. Les spectacles sont placés sous le signe de la simplicité, de cette si difficile simplicité. En apparence, une technique dansante sans grands obstacles. Apparence trompeuse. Les obstacles sont ici d'une autre nature, moins visibles mais plus profondes, et ils ne peuvent être franchis, si grandes que soient la patience et la persévérance qu'on puisse y mettre, qu'au prix d'un entraînement physique des plus ardus. Il est question d'un laconisme, d'une ré-



La danseuse et chorégraphe Myriam Răducanu dans le spectacle *Nocturne 9 h 30* — Théâtre National de Bucarest

duction, d'une intériorisation du geste ramené à l'essentiel, du renoncement implicite au geste rhétorique, décoratif peut-être, mais qui surcharge le discours poétique. La musique la plus diverse (Haendel et le Modern Jazz quartet, Mozart et Barbara, Anatol Vieru et la chanson populaire) inspire les inventions chorégraphiques à maintes reprises remarquées pour l'originalité de la synthèse, absolument naturelle, des éléments de danse classique et moderne, de jazz et de folklore roumains. C'est ainsi que les choses se sont passées, pour donner un exemple, lors des « Journées roumaines 1979 » qui se sont tenues à Mannheim (République Fédérale d'Allemagne); pour leur spectacle «Interférences », les quatre artistes composant le groupe (les danseuses Myriam Răducanu et Raluca Ianegic, l'actrice Adela Mărculescu et le compositeur Gioni Răducanu, virtuose de la contrebasse) ont été couverts de louanges, ensemble et séparément, pour l'intelligence et la discrétion avec lesquelles ils s'intègrent en une troublante aventure spirituelle commune, amicale, pleine de franchise.

Quant au « groupe de danse contemporaine », comptant huit interprètes, sous la conduite d'Adina Cezar, il nous propose avec une franchise égale un autre périple d'aventures spirituelles. La chorégraphie, réglée par Adina Cezar et le très jeune Sergiu Anghel (une révélation récente de la danse moderne roumaine) ne laisse pas de captiver, à chaque spectacle, par une large et toujours nouvelle respiration poétique. Il y a là une imagerie diverse, exprimée par les formes dansantes les plus variées (d'origine cultivée ou populaire) venues d'Europe, d'Amérique, d'Eurasie, d'Afrique ou d'Extrême-Orient, avec, aussi, d'ingénieux rappels du folklore roumain. Intitulé «Le Pays du monde» (collages musicaux de Corneliu Cezar), le dernier spectacle du groupe manifeste la même propension de ses créateurs au sondage aventureux d'un univers spirituel plein d'imprévu, le geste y concourt aux valeurs picturales ou sculpturales et souvent même se mêle à elles (sur le générique du spectacle figure aussi la contribution de deux plasticiens roumains bien connus: Wanda Mihuleac pour la scénographie et Șerban Epure pour l'art de l'objet). Des masques et d'autres accessoires viennent inopinément modifier le jeu des personnages; il arrive que le montage soit volontairement rapide, cinématographique, qu'il nous mène, en une continuelle surprise, à travers les zones les plus diverses du continu-discontinu de l'imagination ; et voilà qu'une aile de poésie mystérieuse vient battre sans bruit au-dessus des corps sveltes.

TEA PREDA

✻ *Chronique littéraire*

LES POÉSIES D'EMIL BOTTA

La Collection *Biblioteca de poezie română contemporană*, une nouvelle collection, placée sous l'égide des Éditions Eminescu, a débuté en 1979 par la publication intégrale de l'œuvre poétique d'Emil Botta (1912—1977). C'est par les soins d'Aurelia Batali qu'a paru le volume, avec ses notes et ses variantes et c'est au graphiste Constantin Guluță que sont dues la couverture et les illustrations. Après une évocation sentimentale de l'homme, Valeriu Râpeanu, critique et historien littéraire et, de surcroît directeur des Éditions Eminescu, définit dans son *Avant-propos* l'importance de l'œuvre d'Emil Botta dans une formule générale: « Le timbre à part, unique, la sonorité originale, absolument personnelle, la modernité indéniable de sa poésie se trouvent dans la synthèse de tout ce qu'il y a de plus pur et de plus authentique dans l'âme originaire roumaine et dans la culture du monde entier. De ce point de vue, la poésie d'Emil Botta représente *une synthèse et un repère.* »

Sans souscrire entièrement à l'enthousiasme du préfacier, ne serait-ce que du fait que, selon nous, on ne saurait parler de synthèse totale dans la poésie roumaine que dans la personne de Mihai Eminescu (ce qui, cela va de soi, n'exclut nullement l'existence de grands poètes, de taille mondiale) nous considérons à notre tour que la poésie d'Emil Botta marque un repère distinct dans le paysage du lyrisme roumain contemporain. Dès ses débuts, en 1937, avec le recueil *Intunecatul April* (« Le sombre Avril ») nous nous trouvions devant un univers poétique original, configuré dans ses données thématiques et stylistiques essentielles. S'il est vrai que les prix littéraires signifient la reconnaissance d'une valeur, alors celui dont les « Fondations royales pour la Littérature et Art » ont couronné le poète débutant vient à l'appui de notre affirmation antérieure.

Cependant nous considérons comme plus importante l'observation d'un critique d'une grande finesse, Vladimir Streinu, qui identifiait dans la poésie de Botta « des signes nouveaux de lyrisme ». Être nouveau (c'est-à-dire original) à un moment où écrivaient et s'imposaient avec la célébrité imprimée par la valeur de la création, des poètes de la taille d'un Tudor Arghezi, Lucian Blaga, George Bacovia, Ion Barbu, Ion Pillat, Vasile Voiculescu, voilà ce que tout poète, sous n'importe quelle latitude, peut envier. La nouveauté (relative bien sûr, car on le sait, « il n'y a rien de nouveau sous le soleil ») apportée par Emil Botta dans *Le sombre Avril*, nouveauté à laquelle les recueils suivants: *Pe-o gură de rai* — « Dans un coin de paradis », 1943; *Poezii* — « Poésies », édition rétrospective, 1966; *Versuri* — « Vers », édition rétrospective augmentée d'un cycle inédit; *Vineri* — « Vendredi », 1971; *Poeme* — « Poèmes », coll. « *Cele mai frumoase poezii* », 1974; *Un dor fără saţiu* — « Une nostalgie inextinguible », 1976, IIe édition, complétée par les dernières poésies, 1978, ont confirmé le statut de valeur esthétique supérieure — consiste en la reconnexion de l'imaginaire romantique aux tensions lyriques. C'est de là que viennent la fantaisie débordante, la prédilection du nocturne, la mélancolie du rêve et de la rêverie, le macabre filtré par le sarcasme à la Poe, le mot d'esprit en tant que censure du pathétisme de la confession et de l'abondante gesticulation. De là, mais aussi du folklore roumain, vient le naturisme de sa poésie, avec certains accents grotesques et un cadre féerique, qui mènent directement au *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Comme on le voit, nous avons énuméré ici des attitudes, des motifs, des thèmes, qui, largement utilisés dans la poésie moderne, ne sauraient cependant démontrer l'originalité d'un univers poétique. Surtout lorsqu'il s'agit, comme chez Botta, d'une poésie livresque ! Son origi-

nalité se découvre, avant tout, sur le plan de l'expression. Car en poésie (en poésie seulement?) *la façon* de dire compte plus que *ce* que l'on dit, et Emil Botta, dans ses constructions verbales associe l'audace, les formes lexicales non encore en usage, autrement dit les néologismes, aux formes archaïques, recouvertes de la patine du temps. Sans devenir pour autant un rébus, le langage poétique acquiert cette aura énigmatique qui le particularise. Le mot, plié à la nécessité d'une manière surprenante, se charge de vertus euphoniques particulières tout en poussant à la recherche de la rime rare et à l'exercice ludique, au sous-texte initiatique.

Ce qui caractérise encore la poésie d'Emil Botta, c'est son effort d'accréditer une mythologie autochtone parallèlement à l'adéquation de la mythologie antique à l'espace roumain. Cette démarche au niveau de l'expression, ayant comme effet secondaire mais visible la couleur locale, empiète-t-elle sur les vertus de captation universelle de la poésie de Botta? Elle le ferait dans le cas d'un pittoresque en tant que but en soi. Mais chez le poète il s'encadre dans une vision générale, dominée par une obsession essentiellement tragique: l'obsession de *la mort*. Dans son livre sur *la Peinture romantique*, Marcel Brion définissait d'une manière inspirée le romantisme comme « la métaphysique du temps imparfait ». Chez Emil Botta, cette aspiration infinie a pour nom « une nostalgie inextinguible »: Une insatiable nostalgie m'a vaincu / et je ne sais quelle soif me brûle. / C'est comme si, des profondeurs / un œil rapace de Chimère / voulait me perdre / et jamais je ne connais la paix / ni celle de l'étoile enchantée qui va et vient dans l'espace / ni celle de l'âge d'or / ni celle des années-lumière, sources sous la lune, où voulant chanter / rien ne me serre / rien ne me console et c'est comme si je rêvais d'une planète perdue / Il y a tant de non-paix en mon âme / de tristesse envahie et d'ombres enveloppées . . . / qu'une insatiable nostalgie m'a vaincu / et je ne sais quel soif me brûle sans arrêt. »

Cette terrible angoisse, typiquement romantique, ne semble trouver d'apaisement que dans le sommeil, espace isolant: « Dans mon sommeil seulement le Malin n'apportait / ni la peur, ni la calamité, ni l'impitoyable neige. Les perles de la nuit elles-mêmes dormaient, dans le ciel, comme dans un coquillage / Chut / Parle bas / ne les réveille pas, nourrice. » Cependant il s'agit, comme le montrent les deux derniers vers, d'un âge perdu, celui des candeurs qui ne s'en reviennent jamais. L'équilibre des choses n'existe plus, « l'enfance ne s'entend plus » dans un univers malade dont la lune même, astre tutélaire, est maintenant « le cœur pourri de la nuit ». La forêt, où la créature poursuivie par une épouvante sans nom cherche refuge, s'avère « l'espace dangereux » de la confusion agressive dans lequel Dionysos « l'éternel » (masque du poète et de la poésie) est tout de même tué par « les nabots ». Transparente ici, la parabole ne fait pas place à la crise d'identité, mais, ailleurs, le doute s'insinue dramatiquement: « Ah ! les malédictions m'ont rejoint et m'ont attaqué de toutes parts / caché derrière le bouclier du front, j'écoute l'ironique incertitude du cœur: / Réfléchis te dis-je: n'es-tu pas Ulysse? Réfléchis bien.» Enfermé dans l'espace des doutes, comme les hommes dans les gravures de Piranesi, l'âge lyrique cherche en vain à s'échapper du *Sombre Avril*, le destin implacable, implorant l'ajournement de la sentence: « Sornettes montées sur des chevaux verts, menez-moi vite comme l'éclair / délivrez-moi du mal, du fouet de la terreur, / mes cheveux se sont / hérissés, ma peau est un voile de sang, / vite, vite / à travers la pluie de sang, trempé jusqu'aux os / j'arriverai tout juste à la saint-glinglin ». La séquence est terrifiante, on la croirait empruntée à certaines pages du roman noir anglais, mais la banalité des déterminatifs vient atténuer la violence visuelle. Il arrive que de pareilles « sourdines stylistiques » placées sur la route de l'émission lyrique expressionniste deviennent la marque distinctive de la poésie de Botta. Lors des confrontations les plus terribles, le phrasé demeure élégant, une certaine *cortesia* de l'expression et du geste avec ce qu'ils ont de musical, font que tout devient une ironique mélancolie. Un effet semblable est également obtenu par le procédé de la « mise en scène ». C'est un spectacle aussi que celui de sa propre mort, où le poète, tout en jouant avec nonchalance le rôle principal, donne les indications nécessaires pour que la pièce ne dépasse pas le naturel des bonnes manières. Dissimulée derrière d'habiles arle-

quinades, aux aguets parmi les volutes du style, l'obsession de la mort, ignorée sporadiquement sous l'abri précaire de l'amour, se montre tyranique lorsque tous les refuges sont anéantis: « Il ne me reste plus maintenant qu'un exercice dans l'abîme/ un retour en arrière / une route tortueuse, tortueuse /. Je vais essayer, en moi-même / de me glisser / de m'insinuer dans le vide / ver tordu, tordu /. Oh! j'ai si peur / une peur animalique, une atavique terreur /. Où êtes-vous / mes refuges? ».

« L'écolier de la douleur » — comme se proclame tristement le poète, doit apprendre maintenant le terrible « ars moriendi » qui signifie, en fait, la paix avec soi-même, l'apaisement « de la nostalgie inextinguible ». Transfigurée en une remarquable expérience poétique, l'expérience existentielle s'achève discrètement, avec la simplicité emblématique de ce fragment d'une poésie posthume: « Lors d'une nuit bleue / dans la nuit bleue / franchis le seuil / franchis-le paisiblement / et n'aie pas peur / de l'aile de la mort /. Et tu verras / les lumières inouïes du ciel / les lumières des yeux angéliques. »

VALENTIN F. MIHĂESCU

❋ *Comptes rendus*

«BIBLIOTHECA ORIENTALIS»

Une nouvelle collection — la « Bibliotheca Orientalis » — d'un haut niveau scientifique a été initiée en 1971 par les Éditions scientifiques et encyclopédiques de Bucarest, sous les auspices de l'Association des Études Orientales et de la R. S. de Roumanie. Cette nouvelle convergence d'efforts de quelques savants et écrivains de Roumanie désireux de lancer cette série après que la revue « *Studia et acta orientalis* » se fut elle aussi frayée une voie est à la fois symptômatique et réjouissante sous rapport culturel. Bénéficiant de l'appui d'une maison d'édition de vaste expérience, cette collection de textes anthologiques, d'études et de commentaires (ayant trait pour le moment à l'Orient antique) paraît aux bons soins d'Idel Segall, spécialiste distingué dans l'histoire des doctrines philosophiques et morales.

Le premier volume, *Filosofia indiană în texte* (« la Philosophie indienne dans les textes », 1971) avec une introduction, des notices introductives et d'amples annotations de Sergiu Al-George (253 pages, auxquelles s'ajoutent quelques illustrations hors texte) peut être considéré de tous les points de vue une pierre de voûte dans le domaine des traductions philologiques à fonction médiatrice et herméneutique. On y retrouve d'amples transpositions particulièrement fidèles au texte original du *Bhagavad-gītô*, du *Sāmkhya Karika*, du *Tarka-Samgraha*, témoignages représentatifs s'il en fut de la vie spirituelle hindoue ancienne. Trois ans plus tard, en 1974, parut *Gîndirea egipteană antică în texte* (« la Pensée égyptienne antique dans les textes », 287 pages) avec une étude introductive et des textes hiéroglyphiques dans la traduction et avec les

commentaires de Constantin Daniel. Comme Sergiu Al-George, le spécialiste des civilisations de l'Orient antérieur auquel nous sommes redevables de cette anthologie est un médecin érudit, un chercheur aux vues originales, s'adonnant à l'étude comparative historique des idées philosophiques et morales. Pour regrouper une première série de textes représentatifs de la culture égyptienne, le recueil offre des textes choisis du *Livre des Morts*, quelques livres d'enseignement célèbres, le *Chant du harpiste*, une histoire à caractère moralisateur, de nombreux textes gnomiques (d'incitation) et des spécimens variés de la littérature sapientiale. Ce même spécialiste publie encore un volume de contributions originales *Orientalia mirabilia I*, paru en 1976 (12 études, 290 pages) se rapportant au domaine égyptien, sémitique et indo-iranien. Traitant de sujets divers allant de l'interdiction magique du fer à la problématique des textes esséniens, et passant à la période plus récente, de l'épopée de Firdousi, un comparativisme aux vues originales met en lumière quelques constantes de l'évolution des civilisations méditerranéennes, réussissant à pénétrer en dernière instance sur le terrain des agitations doctrinaires et spirituelles du monde islamique (les points de vue shiites du poète Firdousi).

Le même Constantin Daniel, en collaboration avec le sémiologue bien connu, Athanase Negoiță, spécialiste des cultures de Mésopotamie, présente la *Gîndirea asiro-babiloniană în texte* (« la Pensée des Assyriens et Babiloniens dans les textes »), recueil de 394 pages avec des illustrations en couleur et une carte hors-texte). La première partie comprend « des mythes et textes cosmogoniques » dont nous signalons *Enouma Eliah* et autres récits épiques de la création. La seconde partie comprend des hymnes, invocations et incantations, la dernière des textes sapientiaux et le *Code de Hamourabi*.

Saluée comme un véritable événement dans la vie scientifique des orientalistes de Roumanie, la monographie de Sergiu Al-George *Limba și gîndirea în cultura indiană* (« la Langue et la pensée dans la culture indienne », huit études, parues en 1976, avec un résumé en anglais, 204 + 4 pages) nous offre pour la première fois une introduction moderne à la sémiologie indienne. Après une sobre évaluation historique, faite de la perspective indienne culturelle, l'investigation insiste en premier lieu sur la sémiose de type indien dans la grammaire de Panini, la logique et la codification des rites. On peut encore constater dès les premières pages que nous nous trouvons devant une optique toute personnelle qui surprend des structures intimes de la pensée classique indienne et réussit à décrire la manière dont s'articulent des systèmes de signes sur les différents niveaux corrélatifs de l'activité culturelle et de génération de la signification. Comme l'affirme l'auteur dans le chapitre final, pour la grammaire indienne traditionnelle, « la relation entre la forme et la manifestation ne s'est pas cantonnée dans l'enceinte de la théorie linguistique, comme dans le structuralisme contemporain, mais a été comprise et transposée dans le grand thème de l'Un et du Multiple, auquel la philosophie de partout a tenté de donner des solutions différentes, aussi bien sur le plan gnoséologique que ontologique. »

Dans la même série a paru encore le célèbre poème biblique, *Le Cantique des Cantiques* (1977), dans la traduction du poète Ion Alexandru, offerte au lecteur en regard du texte hébraïque original et accompagnée d'un ample commentaire et de quelques autres versions célèbres (celle de la *Septuaginte* grecque, la latine, et la première transposition en roumain hiératique de la *Bible* de 1688). Ainsi la Bibliothèque de textes orientaux offre au lecteur une véritable synthèse de type traditionnel, un choix des saveurs de la poésie rituelle encadré d'interprétations érudites.

Le domaine indien est encore abordé dans un recueil posthume établi par le regretté professeur de Iași, Theophil Simenschy; *Cultura și filosofia indiană în texte și studii* (« la Culture et la philosophie hindoue dans les textes et études »), vol. I, 1978, représentatif pour la riche activité déployée par ce remarquable érudit. Pour la première fois une sélection d'hymnes du *Rig-Veda* est accompagnée d'une étude sur le rituel de l'enterrement. C'est également dans l'esprit d'une présentation anthologique fondée sur le critère de l'évolution des idées morales et philosophiques que furent choisis des textes des *Oupanishad's*, du *Māhābharata*, de Kalidasa et Somadeva. Hors la caractérisation de la

langue et de la littérature sanscrites, le volume comprend encore des études concernant les relations entre la culture indienne et roumaine, les doctrines morales, la conception du destin et la vision sur l'origine de l'univers, des idées parallèles aux idées cosmogoniques de la culture de l'Hellade antique ayant été établies en parallèle.

Le dernier volume paru, *Gîndirea feniciană în texte* (« la Pensée phénicienne dans les textes », 1979) de Constantin Daniel et Athanase Negoiță, approfondit la connaissance d'une civilisation fascinante de l'Asie Antérieure, destinée à remplir un rôle important dans la diffusion de l'écriture et la reélaboration de nombreux éléments protosémitiques, mais aussi de la cosmogonie de la période des premiers syncrétismes. Aux textes du *Rasshamra* font suite la *Cosmogonie* selon Sanchuniaton et une sélection représentative d'inscriptions phéniciennes. Nous signalons les annexes particulièrement utiles sur la langue phénicienne, les principaux dieux, de même que le tableau synoptique de l'histoire des États-cités ou « États-villes ».

Par les précieux recueils et études parues jusqu'à présent, la « Bibliotheca Orientalis » remplit son noble but défini par le programme initial: « de mettre dans une nouvelle lumière l'universalité de la raison humaine et de démontrer, par des études roumaines qui accompagnent les transpositions modernes en roumain, l'apport spécifique de chaque peuple à la culture spirituelle de notre monde. D'autre part, la valeur des traductions — dues à de prestigieux spécialistes — celle des commentaires et des nombreuses annotations et études érudites, témoignent du degré supérieur atteint par une culture telle que la culture roumaine, digne non seulement de réceptionner des valeurs philosophiques et culturelles de premier rang de la civilisation universelle, mais aussi d'offrir à cette occasion un modèle de confrontation dans le domaine de la pensée et un territoire élevé aussi favorable à la formation d'un esprit critique, civilisateur toujours plus aigu.

MIHAIL NASTA

UN PLAIDOYER POUR LA SOCIOLOGIE DE LA CULTURE

L'étude récente de Ileana Ioanid, *Societate și cultură* (« Société et culture », Ed. Politică, 1979) commence par une authentique profession de foi — un plaidoyer en faveur de la nécessité impérieuse de constituer la sociologie de la culture spirituelle en science et synthèse. L'ouvrage a pour sous-titre *Incercări metodologice* (« Essais méthodologiques »). Sous ce titre modeste, l'auteur nous offre une véritable avalanche d'informations et d'idées, concentrées dans un nombre réduit de pages, qui donnent la sensation de « substance sous pression ». Utilisant comme « fil d'Ariane » le point de vue sociologique marxiste dans l'approche du phénomène spirituel, l'auteur entreprend une véritable incursion dans l'histoire des sciences sociales, abordant une grande variété d'aspects concernant: les conditions de la constitution de la sociologie générale, les obstacles que rencontre l'étude du déterminisme social; les modalités de valorisation marxiste de la sociologie non marxiste; la pratique; l'apport des personnalités, etc. L'ouvrage est donc un inventaire des problèmes fondamentaux et de détail soulevés par l'épopée sinueuse de la constitution de la sociologie générale et des tentatives de structuration de la sociologie de la culture. Il passe en revue des problèmes déjà abordés, procédant à un examen critique des solutions avancées, signalant les mérites aussi bien que les erreurs, analysant avec minutie, prudence et patience des idées ou des fragments de théories présents dans des écrits tenant des domaines les plus divers mais tou-

chent, ne serait-ce que tangentiellement, à la problématique du social. Si l'on compare l'effort actuel de constitution de cette discipline à la construction d'un édifice architectural, Ileana Ioanid opterait, semble-t-il, pour la distribution suivante: l'initiative est revendiquée par Hippolyte Taine, les fondements appartiennent à Marx, les points de résistance sont Lukács, Francastel et Gramsci, et l'architecte... n'est pas encore apparu.

L'auteur aborde par une démarche structurale aussi bien la culture que les disciplines qui l'étudient. Chaque système et sous-système spirituel comporte des fonctions et une dynamique bien distinctes; chaque discipline comporte simultanément un domaine subordonné auquel elle se rapporte et des domaines subordonnés qu'elle explique et qui se trouvent en indépendance relative les uns par rapport aux autres. Par conséquent, l'auteur milite pour l'autonomie des disciplines, chacune opérant avec des catégories adéquates à l'objet étudié; les translations de solutions sont considérées dénaturantes. Bien qu'en relation d'inévitable communication avec la philosophie de la culture, la sociologie de la culture doit s'en libérer, en commençant par la délimitation de son objet, ce qui lui permet d'acquérir la certitude sur sa propre identité.

La plupart des sociologues ne considèrent pas l'axiologie comme une coordonnée inhérente à leur objet. L'auteur leur oppose cependant un argument solide: puisque la réalité sociale comporte une signification, donc une « valeur pour soi » les sciences sociales impliquent, en vertu de leur objet même, la dimension cognitive-axiologique. « L'objectivité spécifique » n'est respectée que si les jugements de fait précèdent les jugements de valeur, lesquels ont, nécessairement, une signification conclusive: toute inversion détruirait la structure scientifique de la pensée sociale.

La « plaque tournante » de la sociologie de la culture est identifiée par Ileana Ioanid à la découverte de la modalité spécifique par laquelle la relation société-nature engendre des nécessités spirituelles distinctes, directement ou par le biais des nécessités politiques, éthiques, etc. La perspective déterministe dans l'étude de la création et de l'histoire doit surmonter de nombreux obstacles, dont nous retenons: la mobilité de la vie sociale et le caractère irréversible de ses événements; son essence hétéroclite (matériel-spirituel); l'immense intervalle qui sépare l'histoire réelle de la création spirituelle et le moment où la pensée commence à s'interroger sur le sens non mystique de sa propre activité; l'apparition et la persistance du déterminisme « d'essence spirituelle ».

Par explication adéquate de la culture l'auteur entend le fait que celle-ci doit être pensée et située dans son contexte social, conçu en termes marxistes. Une remarque insolite dans ce livre nous semble celle portant sur la « coquetterie narcissique » par rapport à son propre objet — considéré comme objet en soi — narcissisme professé par la religion mais aussi par une certaine philosophie et littérature: fait qui constitue une tentative d'isolement, privant la culture de ses sens essentiellement sociaux. Pour les déterminations intérieures spécifiques de l'art, de la philosophie, de la science, de la religion, et pour établir leur rôle dans le système de la culture spirituelle, Ileana Ioanid utilise un critère original: elle (se) pose la question si et dans quelle mesure le domaine respectif est susceptible d'anthropomorphisation.

L'étude conduit à l'idée de la nécessité de l'unité méthodologique dans la recherche, du renoncement aux tendances éclectiques dans l'analyse du phénomène de la création. Ces desiderata majeurs peuvent être réalisés en situant la sociologie de la culture sur des fondements philosophiques et sociologiques unitaires.

STANA SERIANU

LES VOIES DE LA SAGESSE

Octavian Paler a la vocation d'observer la vie sous l'angle de l'expérience humaine universelle, telle que la caractérise la culture, c'est-à-dire dans les livres, les monuments, les œuvres d'art. Il se regarde lui-même aussi dans les miroirs déflant le temps et l'espace des mythes, renfermés dans des mots ou des images et porteurs de tout ce qui est résistant dans le geste de l'homme au sujet de l'homme et pour l'homme. Pour cet essayiste distingué, les voyages deviennent des exercices probatoires, souvent des photos mouvantes de ses lectures qui, après la décantation des vérités éternelles qu'elles contiennent, deviennent des voies vers la connaissance de soi-même. C'est dans cette vision qu'il a parcouru un triangle d'épreuve millénaire de l'esprit: l'Égypte, la Grèce, l'Italie — dans les deux volumes de ses *Drumuri prin memorie* — « Voies à travers la mémoire » (I, 1972, Prix de l'Union des Écrivains; II, 1974). Une mémoire qui devient « le châtiment de ceux qui s'attardent au-delà de la course allègre d'un voyage, et reprennent leur solitude dans laquelle renaissent les amours et les erreurs », et de laquelle l'auteur a détaché un autre livre *(Mitologii subiective* — « Mythologies subjectives », 1975), lignes de force essentielles pour comprendre l'angoisse créatrice de l'humanité. Le Sphinx d'Oedipe, les pérégrinations de Thésée et d'Ulysse, le vol d'Icare et du Phénix, le lien d'Antée avec la terre et la montée sans cesse reprise de Sisyphe, le sacrifice d'Antigone et d'Orphée sont pour lui l'occasion d'une méditation *sui-generis* sur la destinée humaine. Les héros des mythes se voient obligés de se confesser sous les auspices de l'actualité, et leur histoire prend souvent un tour différent de celui que nous connaissons. Issue d'une même matrice culturelle, *Apărarea lui Galileu* (« la Défense de Galilée », 1978) est un « dialogue sur la prudence et sur l'amour ». L'auteur évoque un Galilée qui pour justifier son abjuration, invoque, tandis qu'il erre parmi les tubéreuses: l'été, le cœur, la vie, convaincu de ce que le bûcher n'a jamais raison et bien décidé à convaincre son interlocuteur qu'il n'a pas fait une faute en évitant le supplice; cependant il en arrive, à la conclusion que rien ne peut innocenter totalement celui qui abjure, car ce qui l'attend, c'est un bûcher intérieur, celui de la conscience, mais dit-il «je préfère cependant être celui qui parle et qui affirme avec toute la conviction dont il est capable que la terre tourne. Aussi longtemps qu'il existe un seul homme qui dise la vérité, il ne peut y avoir d'inquisition parfaite. »

Les livres d'Octavian Paler, jusqu'aux récentes *Lettres imaginaires*, semblent avoir été les pièces préparatoires à ce dernier ouvrage. La quasi-totalité des motifs traités antérieurement trouvent là une large ouverture vers trois thèmes éternels de la méditation humaniste: l'amour, la solitude, la sagesse. Utilisant la modalité épistolaire, l'auteur convie vingt-et-un esprits illustres de la culture universelle à des débats autour de quelques grands problèmes de l'existence. Tel un « hidalgo de la raison » il se joint à Unamuno pour rendre hommage à Don Quichotte, car il est persuadé que « la raison appartient à ceux qui croient en quelque chose, et non pas aux sceptiques »; il s'adresse à Hölderlin pour lui dire que « la poésie est en premier lieu une forme de l'espérance »; c'est la foi qui permet à Sisyphe de monter la pente. C'est avec Stefan Zweig et Pierre Loti qu'il dialogue sur le thème de l'amour, il traite Casanova d'esprit en proie de dilemmes et considère Don Juan comme un héros tragique. L'angle moralisateur est évident. Dans la lettre à Burckhard il montre que tout retour au passé est une question adressée au présent, par le geste de « transformer le souvenir de l'Hellade en une espérance; de faire un problème morale d'un problème archéologique », car elle « existe pour chacun de nous, si nous savons la chercher », afin de pouvoir parler de véritable amour, et « il se peut que seuls ceux qui cherchent parmi les ruines de marbre ce qui leur appartient aiment véritablement l'Hel-

* Octavian Paler: *Scrisori imaginare* (« Lettres imaginaires »), Éd. Eminescu, Bucarest, 1979.

lade. » C'est pourquoi l'essayiste contemporain dit à Chamfort, par-delà le temps, que « renoncer au droit d'aimer, c'est renoncer à avoir raison. »

Le motif de la solitude a son point d'appui dans la connaissance de soi: « La première chose que la vie m'a apprise a été de me souvenir. J'ai réussi de la sorte à être moins seul. » Sous l'esprit tutélaire de Rilke, l'auteur définit « le sens solidaire de la solitude », tandis que le contact, critique, avec Rousseau le pousse à flétrir le manque de sagesse: « . . . notre devoir est de croire que nous pouvons nous opposer à la barbarie qui est en nous et hors de nous. » C'est vers Proust que se dirige la pensée de l'essayiste lorsqu'il découvre les pièges de la solitude signalés par cette « raréfaction du temps lorsque les objets deviennent transparents »; en ce qui concerne le pouvoir de l'homme « de transformer l'impossible en possible », de trouver, comme Nietzsche « le courage dans la peur », ou, comme Goya, celui de refuser la résignation et les compromis, il s'adresse à Wells (« il existe des instants où le cœur ne craint rien et considère que la vérité a parfois besoin, non pas de héros solitaires, mais d'amour ») et à Wilde, en tant qu'auteur du *De Profundis* (« il serait injuste de dire du destin qu'il lui arrive d'être grandiose, alors qu'Oedipe ne doit qu'à lui-même d'avoir eu le courage de dire: « Il ne me suffit plus d'être libre en acceptant de mentir. Je veux être libre en disant la vérité »). L'auteur reproche à Kafka ou à Pavese la solution du suicide, car « la solitude n'est parfois qu'une façon d'aimer. »

Étant donné que tous les sens du livre tendent vers *la sagesse*, c'est ce thème qui est abordé en dernier, mais la note polémique s'y trouve accentuée. Dans la plupart des cas, les destinataires sont vus sous l'espèce de la contradiction: Sénèque a trouvé sa philosophie bien que vivant auprès du tyran que fut Néron, Descartes, adoptant le doute, a oublié « la mort par doute, lorsque la victime et le bourreau ne font qu'un, seul spectateur de cet assassinat hygiénique »; le sourire d'Érasme est d'une sagesse froide; quant à Gide il est comparé à Don Juan par son infidélité à l'égard de l'idée. À son tour, la haire que porte Pascal pour maintenir son esprit en éveil est réinterprétée, dans l'esprit prométhéen, au moyen de l'affirmation selon laquelle « aucun génie n'a été étranger à ce qui est humain » et que le cri pascalien contre la passion signifie, en fait, le désir d'aimer; l'idée de Flaubert du moral par le beau est corrigée par celle du moral par l'espérance, la véritable déesse de la beauté demeurant Athéna, car « la lance haute, elle nous fait savoir que la beauté ne naît pas de l'écume de la mer, mais de l'ardeur de l'âme. »

La dernière missive nous ramène en Roumanie. Elle est adressée à Lucian Blaga, philosophe de la culture et l'un des fondateurs de la modernité de la poésie roumaine. L'essayiste, qui, dans sa première jeunesse, avait vu le poète-philosophe contemplant, plongé dans ses pensées, un *hora* ou ronde paysanne roumaine dans un village de Transylvanie et avait été fasciné par « l'homme taciturne, enfermé dans une paix quasi minérale », découvre maintenant le sens de cette sagesse et revêt, comme Blaga, la « morale des montagnes. » (« J'ignore si la sagesse peut s'apprendre là, mais il y a bien des chances qu'on y apprenne une façon d'aimer en silence, sans procédés rhétoriques. De ce point de vue aussi, la montagne est un professeur sévère »). À cette altitude de la pensée, son œil découvre des horizons purifiants: « . . . il y a tant de motifs de tristesse dans le monde que nous n'avons d'autre solution que d'aimer plus encore ce qui mérite d'être aimé (. . .) J'ai appris que la sagesse n'est, peut-être, qu'un amour qui connaît si bien ses raisons qu'il ne craint pas de mettre la tristesse sur la même balance que la lumière de midi. L'une et l'autre brûlent et purifient. »

Les *Lettres imaginaires* concentrent une expérience de culture universelle et la projettent sur l'image de l'homme d'aujourd'hui. Elles sont plus que des essais et justifient les réticences que l'auteur exprime, devant les limites de ce genre littéraire dans son succinct *Avant-propos*. Sur le cadran épistolaire palpite la vie de tous les jours, d'où s'effectue le départ vers les significations livresques. L'auteur se trouve au centre de cette vie, non pas en simple témoin, mais en tant qu'homme qui déroule devant nous des scènes réelles ou imaginaires (mises souvent au compte du rêve); certaines d'entre elles ont un mouvement épique remarquable, comme la lettre à Proust, où tout un microroman se trouve esquissé. À chaque lettre s'ajoute

la morale lyrique d'un petit poème qui en suggérant un angle contemplatif ramène l'attention du lecteur à l'ensemble. Une distinction naturelle du style, sans efforts démonstratifs et sans stérilité livresque, répond à la noblesse de la méditation. Redécouvrant le monde venu de l'âme en progressions interrogatives, le penseur n'enferme jamais les idées entre des marges définitives et leur laisse la perspective d'autres recompositions. La certitude s'allie au doute par le *peut-être* toujours présent, ce qui signifie tout à la fois prudence, patience, attente et, en dernière instance, sagesse. De l'amour à la sagesse de la solitude, et de là, à la sagesse de l'amour, c'est le parcours et le sens du livre tout entier.

CONSTANTIN TH. CIOBANU

L'ART RUSSE DANS UNE PERSPECTIVE EUROPÉENNE

En publiant en 1979 *Une histoire de l'art russe*, de Vasile Florea, les Editions Meridiane ont enrichi leur palmarès d'une œuvre vraiment remarquable. L'auteur a su faire valoir avec autant de sûreté que de subtilité — bien que le sujet ait été de ceux qui par leur étendue et leur abondance peuvent paraître écrasants — deux choses contradictoires en apparence: avoir connu l'art russe dans le pays où il a pris naissance, et en même temps avoir médité sur son devenir historique depuis la position lucide d'un spectateur avisé.

C'est qu'en effet, Vasile Florea a pu faire ses études à Moscou et à Leningrade, et bénéficier non seulement de l'accès direct aux chefs-d'œuvre de l'art russe, ancien et moderne, mais aussi de l'expérience d'éminents professeurs d'histoire de l'art, tels que V. N. Lazarev et M. V. Alpatov. La fréquentation assidue des musées et des monuments, la méditation devant un édifice à la noble expression architectonique, la contemplation d'une icône médiévale ont permis à Vasile Florea non seulement de saisir le processus évolutif d'un phénomène complexe de création culturelle, mais aussi de communiquer intimement avec l'œuvre d'art, d'en sentir la vie intérieure secrète. C'est pourquoi, si on le compare aux nombreux auteurs étrangers qui se sont penchés sur l'art russe, soit dans la totalité de son existence historique (comme par exemple Louis Réau), soit dans une partie seulement de celle-ci (comme David Talbot Rice, Konrad Onasch, André Salmon et autres) Vasile Florea a l'avantage du chercheur longuement familiarisé avec son sujet, donc capable d'écrire son propre ouvrage; son ouvrage bien à lui, rien qu'à lui. Car il ne nous faut pas perdre de vue que le titre choisi: *Une histoire de l'art russe*, s'il implique un geste de modestie, contient aussi l'aveu possessif de l'expérience d'une vie entière et d'une recherche entièrement vécue par l'auteur. Après avoir, au préalable, exercé ses forces sur un ouvrage de moindres dimensions, quoique consistant *(la Peinture russe*, Éd. Meridiane, Bucarest, 1973) il s'est senti capable d'aborder un sujet d'une importance capitale, en mettant à la portée des amateurs d'art de Roumanie l'une des monographies les plus pertinentes qui aient été consacrées à l'art russe, ancien et moderne, dans son ensemble.

Dans sa téméraire entreprise, Vasile Florea a su faire valoir aussi bien l'expérience d'un éditeur, habitué à apprécier avec objectivité la vaste biographie à sa disposition, que la sensibilité propre à un historien d'art de Roumanie. Car, pour en rester dans la catégorie des considérations générales, il ne nous faut pas oublier que Vasile Florea est un éditeur

d'art, dont la réputation ne date pas d'hier, et qui a, à son crédit, une féconde activité. En même temps, retenons que par leur sensibilité spécifique et par le processus de formation devenu traditionnel, les Roumains spécialisés en histoire de l'art possèdent une réceptivité toujours en éveil devant tout ce que signifie la création culturelle et artistique de l'Europe, sans parti-pris aucun en ce qui concerne la zone ou la chronologie. En raison de la situation de son pays au point de rencontre des grandes sphères de culture de notre continent, le peuple roumain s'est habitué à considérer avec un égal intérêt les créations occidentales et orientales, et a fait preuve, dans ses créations propres, d'une exceptionnelle faculté d'absorption et de synthèse. En tant qu'exposant d'un pareil milieu culturel, Vasile Florea a réussi a présenter l'histoire de l'art russe dans une perspective européenne. Il a su en nuancer les interprétations rendant sensibles les valeurs d'intérêt commun, et en souligner la contribution originale. De ce travail assidu, il est résulté une monographie d'une indubitable consistance scientifique, une contribution utile à la bibliographie du sujet abordé.

Suivant le filon de l'évolution historique, l'ouvrage traite, dans sa première partie, des problèmes de l'art russe ancien de Kiev, Novgorod, Vladimir-Suzdal et Moscou. Ce qui assure au texte un intérêt tout particulier, c'est l'équilibre que l'auteur établit entre l'information d'ordre historique et l'investigation critique, l'analyse des œuvres présentées étant effectuée par un homme en qui vivent intensément les phénomènes artistiques du XXe siècle. Il en résulte une généreuse ouverture vers la sensibilité du lecteur d'aujourd'hui, que le caractère du texte amène à comprendre les préoccupations des bâtisseurs et des peintres russes du Moyen Âge, leurs efforts pour intégrer à leurs propres traditions les innovations de langage transmises par les centres de l'art byzantin. Dans l'esprit d'une rigoureuse méthode scientifique, Vasile Florea ne se contente pas de prononcer son propre discours sur les thèmes soumis à l'attention; invoquant les principales opinions véhiculées par les sources bibliographiques, il les commente, y souscrit ou les réfute au besoin. Son évocation des centres de culture médiévale russe est dynamique et colorée, de sorte que la richesse des informations, loin de devenir fatigante, constitue au contraire un support durable pour l'intérêt scientifique. Très utiles sont, selon nous, les fréquentes comparaisons que fait l'auteur soit avec les événements et les œuvres d'art d'autres pays, soit avec les situations du même genre en Roumanie ce qui ne peut que faciliter la compréhension du matériel présenté.

Ces considérations sont également valables, en ce qui concerne la méthode d'exposition dans la deuxième partie de l'ouvrage où sont présentées les transformations de l'art russe tout au long des XVIIIe et XIXe siècles et des deux premières décennies du XXe. Par suite des incisives réformes de modernisations entreprises par Pierre le Grand dans les premières années du XVIIIe siècle, l'ouverture de la Russie vers l'Occident a entraîné un processus accéléré de modifications de l'arsenal des formes et du langage artistique officiel. Mais, ainsi qu'il en résulte clairement du texte, ni le baroque, ni le néoclassicisme, ni les autres styles et courants d'autorité européenne n'ont réussi à étouffer les traditions de l'art russe. Au contraire, il y a eu, chaque fois, une originale interprétation des éléments stylistiques, leur totale adaptation aux exigences et à la sensibilité artistique locale.

L'auteur accorde — ce qui est juste — une attention spéciale au mouvement protestataire des « peredvijnici », groupement dont le programme social — avoué ou non — constitue une préfiguration intéressante de l'art réaliste de l'Union Soviétique. Mais il est hors de doute que pour l'amateur d'art moderne et contemporain, la partie la plus attrayante, la plus passionnante de l'ouvrage traite de l'avant-garde de l'art russe et de ses prémisses. Bien à jour en tant qu'information documentaire et bibliographique, bien nourrie par l'expérience critique des dernières décennies, la contribution de Vasile Florea à l'étude de l'avant-garde russe s'avère utile grâce à la façon directe et non-sophistiquée de poser les problèmes, grâce aussi au fait que l'auteur souligne sans équivoque le rôle actif joué par l'art russe et ses exposants dans la nouvelle structure de la création européenne de la première moitié du siècle en cours.

VASILE DRĂGUȚ

REVUE DES REVUES

CONVORBIRI LITERARE

Quiconque tient en main la revue « *Convorbiri literare* » déchiffre dans son titre même — « Entretiens littéraires » — désuet peut-être mais évocateur, des dimensions et des sens dont les racines sont à chercher dans une époque très lointaine de la littérature roumaine. Et en vérité, il s'agit, avant tout, d'une publication qui a jeté des bases nouvelles, d'une publication qui a fondé pour la culture roumaine quelque chose d'essentiel qu'elle annonçait dès son premier numéro, paru en 1867. Les hommes qui l'ont mise sur pied — et parmi lesquels le plus important est sans conteste Titu Maiorescu (le critique qui non seulement a guidé une génération de remarquables écrivains, mais a jalonné de repères importants la route qu'allait prendre la littérature roumaine), ces hommes-là se voulaient en premier lieu les mentors sévères d'une création artistique d'un niveau esthétique élevé, ils rejetaient les excès du latinisme académique tout comme le servilisme à l'égard des grands modèles culturels étrangers et s'élevaient contre le dilettantisme prétentieux. À cette époque collaboraient à la revue nombre de ceux qui étaient ou allaient devenir les classiques de la littérature roumaine tels: Vasile Alecsandri, Mihai Eminescu, Alexandru Odobescu, Ion Creangă, Ion L. Caragiale, Ion Slavici. Ultérieurement (en 1885) la revue quittait Iaşi, l'ancienne capitale moldave où elle avait été fondée, pour s'installer à Bucarest, capitale de la Roumanie et bien que le nombre de collaborateurs eût diminué avec le temps, elle ne cessait en rien d'être l'un des promoteurs du climat littéraire roumain. Ceux qui se sont succédé à sa tête, parmi lesquels le philosophe P. P. Negulescu et l'esthéticien M. Dragomirescu lui ont conféré une orientation en premier lieu théorique, axée sur des débats autour des problèmes généraux de l'art, sans que cela nuise cependant à l'affirmation de deux grands écrivains: George Coşbuc et Duiliu Zamfirescu. Mais lorsqu'en 1906 la revue est passée aux mains de Simion Mehedinţi, géographe et anthropologue, elle est devenue de plus en plus scientifique et le nombre de pages réservées aux lettres et au phénomène littéraire n'a cessé de décroître.

Revenue après la deuxième guerre mondiale au bercail, à Iaşi, où elle paraît aujourd'hui encore, en tant que publication mensuelle placée sous l'égide de l'Union des Écrivains de la R. S. de Roumanie, la revue « *Convorbiri literare* » a retrouvé en même temps son profil initial et s'occupe avant tout du pouls de la littérature dans son insertion toute naturelle en pleine contemporanéité. Ses pages reflètent, souvent avec la plus fidèle exactitude, les étapes parcourues par la littérature roumaine, ces dernières années et ses orientations. En disant cela, nous n'avons pas seulement en

vue les rubriques (abondantes) qui commentent les dernières parutions, ni la sélection rigoureuse des comptes rendus, ni les études consacrées à tel ou tel ouvrage de référence. S'il s'était agi d'un auteur, nous aurions dit qu'il y avait là une vocation, mais puisque sur la sellette se trouve une revue, c'est de « tenue », c'est « d'attitude » programmatique qu'il est question. Dans les pages de la publication ont figuré à maintes reprises des extraits de romans qui, édités plus tard, ont été considérés comme autant de réussites. D'ailleurs le lecteur peut aisément observer une prédilection pour la prose, car, bien que présentes ça et là, la poésie et la dramaturgie occupent moins de place. Par ailleurs, tout événement culturel est débattu, analysé, formulé, et bien souvent jugé avec exactitude. Une pareille orientation engendre évidemment la prolifération des « tables rondes », des débats collectifs ou des interviews autour d'un certain sujet. Il y a dans les pages de la revue un dialogue permanent qui, d'un côté, unit les œuvres entre elles (par la succession des auteurs publiés, par les polémiques littéraires déclenchées), de l'autre, unit l'œuvre à l'accueil qui lui est fait (analyses critiques, discussion pour ou contre, enquête de popularité). Une initiative des plus intéressantes, c'est de consacrer plusieurs pages à un seul livre, de sorte que la multitude d'opinions formulées par les exégètes les plus divers conduit finalement à focaliser la plupart des problèmes-clés qu'implique l'œuvre en question.

D'ailleurs, dans cet esprit d'ouverture de la revue devant le monde vivant de la littérature, il nous faut également mentionner l'orientation thématique et l'esprit de suite dont font preuve plusieurs interviews. Celles-ci placent face à face (dans le temps, bien sûr) des personnalités remarquables des lettres roumaines, plus particulièrement celles qui ne sont pas des créatrices d'art, mais qui en tracent les contours et en jugent les effets. Dans ce sens, «*Convorbiri literare* » permettent de riches entretiens sur les sujets les plus divers. Sans préméditation, rien que par le sérieux de la rubrique et par le caractère de campagne de ces interviews, se trouvent mises en évidence quelques-unes des orientations fertiles de la critique littéraire contemporaine ainsi que de la problématique esthétique de stricte actualité. Il convient également de rappeler ici que les lecteurs de la revue y ont trouvé longtemps, en traduction, des interviews accordées par diverses personnalités célèbres de la culture mondiale. Mises parfois en présence, elles justifiaient la foi en un dialogue impondérable, né non de l'acte simple de la mise en page, mais de la prédilection (propre aux « *Convorbiri* ») de transformer tout acte culturel en un acte dialogué, de mettre sous tension l'écoulement des opinions et le jeu des idées.

La revue avait lancé une intéressante initiative, trop vite abandonnée et jamais reprise depuis. Il s'agissait d'un questionnaire, simple et avant tout sincère, qui aurait rassemblé les données nécessaires à un « Dictionnaire littéraire autobiographique ». Les écrivains qui ont répondu à l'invitation de la revue se sont ainsi trouvé confrontés non seulement avec leur œuvre, mais avec leur propre devenir littéraire, en un jeu curieux dans lequel la vérité humaine et la vérité littéraire devaient, une fois mêlées, créer un

profil exact, moins soumis aux déformations, comme c'est si souvent le cas dans les « journaux » et les « autobiographies ».

Néanmoins son insertion dans la contemporanéité ne fait oublier à la revue ni son passé ni ses traditions. Sans doute y trouvons-nous rarement — en ce qui concerne l'histoire littéraire — des textes inédits de classiques de la littérature ou une correspondance publiée pour la première fois: toutefois le passé littéraire n'y est, à aucun moment, oublié. De ce point de vue, la fréquence des évocations est remarquable, qu'il soit question d'une personnalité des lettres, de l'histoire, ou de toute une époque, d'une revue, de Jaşi avec ses multiples valences de cité où la vie culturelle était des plus intenses. Les grands classiques de la littérature roumaine sont présents, dans chaque numéro, mais — dirions-nous — au moyen d'articles ou d'analyses critiques. Il va sans dire que prédominent les évocations et exégèses de Mihai Eminescu, puis de Titu Maiorescu, l'atmosphère du cénacle « Junimea » * et, à maintes reprises, celle des « *Convorbiri literare* » d'il y a un siècle. D'ailleurs, sous des formes et des titres divers, une rubrique de la revue s'occupe, dans chaque numéro, de l'étude des œuvres des classiques, des dimensions profondes et souvent ignorées de leurs création.

À son tour, la littérature étrangère est une permanence qui définit le profil actuel des «*Convorbiri literare*». Elle paraît sous différentes formes en une espèce de mosaïque à laquelle ne font défaut ni les vertus de l'information ni les aspirations sur lesquelles se modèle le goût littéraire. Il est tout naturel que l'on trouve là des œuvres et des noms significatifs pour l'histoire mondiale de la littérature. Cependant nous y rencontrons aussi des auteurs moins connus du peuple roumain, mais capables à tout moment de soulever l'intérêt et l'envie de les lire. Dans ce sens, on peut dire qu'en raison d'une nécessaire inclination totalisante sont pratiquement parcourues toutes les latitudes culturelles du globe. Enfin, ne sauraient manquer les rubriques où sont analysés soit une œuvre célèbre, soit des livres récemment parus, de même que les exégèses critiques, ou encore diverses orientations culturelles et divers courants.

De sorte que, bénéficiant d'une agréable mise en page (avec cependant quelques inconséquences de sommaire) la revue « *Convorbiri literare* » est pour nous comme une palette aux multiples nuances, comme un exposant compétent de la vie littéraire roumaine d'aujourd'hui. La variété (ne tombant jamais dans la facilité) de ses rubriques, l'atmosphère franche, le désir manifeste de se situer aussi près que possible des débats actuels, la sélection sérieuse qui lui permet de parler d'œuvres représentatives de l'actualité et, enfin, la continuité de ses articles de critique, tout cela constitue en bloc et en détail, en une synthèse sommaire, autant de notes spécifiques et exemplaires aussi, de cette revue de tradition dans la culture roumaine.

---

* *Junimea* — « la Jeunesse » — Groupement littéraire, culturel et politique dont les idées s'exprimaient dans la revue en question et au moyen de leçons publiques, et dont Titu Maiorescu était le mentor.

Vatra

La revue « *Vatra* » a pris naissance sur une idée du grand dramaturge I. L. Caragiale et grâce à l'initiative et à la persévérance de deux écrivains de Transylvanie, I. Slavici et G. Coşbuc. Cela se passait en 1884; quant à la revue, qui recommandait dès le début dans un article-programme: « *Paroles de chez nous* », la culture des traditions populaires, elle n'a jamais démenti son caractère militant, patriotique et populaire. Ses pages ont été une tribune pour l'expression et la propagation des idéaux nationaux des Roumains, avides d'unité et de liberté, constante invariable de leur histoire. « *Vatra* » se proposait de développer la culture nationale en affirmant son unité et son autonomie, et en même temps de la relier aux aspirations et aux dimensions intérieures du peuple roumain. Dans un certain sens, la revue était l'expression d'une dimension des Lumières, mais l'intention de diffuser la science et la littérature dans l'univers rural était moins une conséquence tardive du grand mouvement européen d'idées, que le trait propre aux érudits roumains de tous les temps. Bien que la littérature s'y trouve au premier plan, la revue, d'orientation encyclopédique, ouverte à tout ce qui pouvait susciter l'intérêt, pouvait en même temps contribuer à l'éducation, dans le sens le plus élevé du terme, de ses lecteurs. Il est à noter qu'en dehors des écrivains sus-mentionnés, y ont collaboré l'historien Nicolae Iorga, le philologue Sextil Puşcariu, ou le folkloriste S. Fl. Marian.

La nouvelle série bimensuelle de la revue « *Vatra* », qui depuis 1971 paraît dans la ville de Tîrgu-Mureş, ne dément pas ses traditions et tout en poursuivant leurs lignes de force, leur confère un sens nouveau et une dynamique supérieure. Ce qui définit en somme ses pages, c'est le profil culturel. Y trouvent place, outre le fait littéraire, la chronique des arts plastiques, l'événement théâtral, le phénomène social, le trésor folklorique ou encore les découvertes archéologiques. Malgré son ampleur, ce programme ne se dissout nullement dans l'hétérogène et le pittoresque. Chacun des numéros de « *Vatra* » constitue un ensemble envisagé d'une manière unitaire, et d'une large ouverture culturelle. Dans ce sens, la revue s'adresse à un public propre, qui se sélectionne de lui-même.

Au premier plan se trouvent toujours les problèmes d'ensemble. La revue « *Vatra* » semble éprouver un penchant significatif à envisager les phénomènes contemporains d'une manière théorique, conceptuelle. Elle ne les enregistre ni ne les consigne, mais elle les commente en s'efforçant de les expliquer. C'est de là, de cette permanente tentation de l'idée en mouvement que dérive le champ extrêmement large des thèmes qu'elle aborde. Sinon, il nous faudrait parler d'un dédoublement constant de plans:

la rubrique de sociologie, pour donner un exemple, traite de divers aspects pratiques, de l'actualité immédiate, pressante. Mais bien souvent, elle voisine avec des enquêtes thématiques; des sondages d'opinions, d'interviews sur les devenirs sociaux majeurs de notre temps. Ou encore: la rubrique consacrée au théâtre commente et analyse, évidemment, divers spectacles, parallèlement à des tables rondes sur le théâtre à l'heure actuelle, sur le message dramatique etc.

Les réalités du village roumain: c'est encore là un sujet qui fait sans cesse partie des dimensions de la revue. Quelles que soient les formes — d'ailleurs multiples — que revêt cette orientation, la souche archaïque est toujours présente. Le village est considéré comme une réalité contingente, des interviews et des reportages inspirés amènent au premier plan son monde, un monde surprenant par ses mutations sociales et économiques. En même temps le village est une réalité culturelle fascinante, ses coutumes, ses grandes manifestations folkloriques, son art populaire actuel, tout nous est présenté, sans exagération passéiste, mais avec un sens heureux de la mesure. Enfin, le village est présent aussi par l'analyse des créations millénaires de l'art populaire, de la poésie et des mythes autochtones. Il est significatif que l'une des rubriques que l'on retrouve dans chaque numéro de la revue a emprunté son titre à une œuvre célèbre de Brâncuşi: *la Sagesse de la Terre*, qui indique nettement son intention de mettre en évidence le bon sens profond, le discernement des habitants de la contrée roumaine de Transylvanie.

«*Vatra*» est une publication ouverte à tout moment au message de l'histoire. D'une histoire envisagée sous le double sens de son évolution: ascendante, lorsque la revue fait la chronique fébrile de notre époque socialiste, et descendante, lorsqu'elle évoque les épisodes importants du passé. Ce qui fait que deux côtés de la publication se trouvent en étroite et toute naturelle liaison. On peut y lire souvent des reportages de tous les coins et recoins de la Transylvanie, traitant des métiers les plus variés, notant les événements les plus divers; parfois aussi, l'interview nous apporte le souffle de la réalité ambiante et nous apprenons ainsi quelles sont les préoccupations et les pensées de ces hommes remarquables que sont nos contemporains, ceux qui travaillent à l'usine, aux champs, à l'école ou dans les instituts de recherche. Cependant, la revue consacre des pages entières à l'évocation de personnalités historiques (le voïvode Michel le Brave, les héros de la lutte paysanne Horia, Cloşca et Crişan, le révolutionnaire Avram Iancu et autres) ou à des épisodes cruciaux de l'histoire de la Roumanie.

Et il nous faut noter de plus l'un de ses soucis constants: celui des «restitutions» littéraires, qui consiste à faire connaître certains textes encore inconnus du public. Ou, sur un autre plan, la remise dans l'actualité, au moyen de débats critiques, d'œuvres déjà entrées dans le patrimoine culturel roumain. La littérature — dominante d'ailleurs dans les pages de la revue, est en premier lieu considérée en tant que fait présent dont les racines plongent dans le passé. S'il arrive que le côté do-

cumentaire soit déficitaire, cette lacune se trouve compensée par le côté analytique.

Peut-être insuffisamment axée sur la dynamique contemporaine de la littérature roumaine, la revue « *Vatra* » n'en est pas pour autant indifférente devant les événements qui la définissent. On y trouve l'écho suscité par les livres de premier ordre mais aussi par des œuvres qui donnent lieu à de vives discussions. Pondérés, les comptes rendus s'appliquent à mettre en évidence les œuvres qui promettent et qui en tout cas présentent la certitude d'offrir un sujet pour une étude critique appliquée. On ne saurait parler, dans ce sens, d'une orientation ou d'un esprit propre à la publication, mais plutôt d'une présence et d'une existence esthétiques bien précisées. Dans ce domaine, les interviews et les tables rondes sont plutôt rares et font place à des articles de fond, consacrés à l'analyse d'un problème général de littérature, ou à des articles où sont synthétisés certains courants souterrains qui traversent le champ de la littérature roumaine.

Il va de soi que « *Vatra* » publie de la prose et de la poésie sans leur réserver cependant trop de place, et se montre assez réservée devant les débuts ou devant un texte non encore homologué par une tradition critique. On peut d'ailleurs observer une prédilection marquée pour l'encouragement des écrits de petites dimensions. Par ailleurs, reflétant fidèlement l'atmosphère spirituelle de la région transylvaine ou vivent, en parfaite fraternité, des Roumains et des hommes appartenant à d'autres nationalités, principalement des Hongrois et des Allemands, ayant tous une vie culturelle propre et des plus riches, le bimensuel transylvain réserve une place importante à la traduction roumaine d'œuvres (poésie et prose) appartenant à leur littérature, qu'elle accompagne de commentaires et de présentations compétentes.

En ce qui concerne la littérature étrangère, la publication offre de nombreux échantillons, en traduction bien sûr, d'ouvrages contemporains. Il semble que l'orientation informative soit bien précisée, car grâce à « *Vatra* », nous sommes familiarisés avec des œuvres qui ne sont pas encore entrées dans le rayon d'attention d'un large public et avec des auteurs dont le nom n'a pas encore acquis une entière sonorité. Chose intéressante, l'une de ses rubriques est consacrée à des textes représentatifs de science-fiction des pays les plus divers, dont elle offre la traduction.

Cumulant l'intérêt envers la problématique de l'homme dans l'univers (écologie, physique, médecine) et de ses dimensions sociales (histoire, archéologie, sociologie), la revue « *Vatra* » n'en reste pas moins essentiellement orientée vers l'horizon de la littérature. Dans toutes ses déterminations, elle se définit comme une tribune culturelle de large ouverture, comme un champ de manifestation de la dialectique subtile de toutes les créations humaines exemplaires.

MIHAI COMAN

NOS COLLABORATEURS

RADU BAGDASAR (n. 1944), licencié de la Faculté de philologie de l'Université de Bucarest. Muséologue au Musée de la littérature roumaine. Spécialiste des problèmes de cybernétique artistique — domaine où il s'est illustré par de nombreux essais et études. Deux livres sous presse : *La théorie de la critique littéraire — aspects mathématiques et cybernétiques* et *Informatica mirabilis — L'art et la littérature de calculateur*.

GEORGE MUNTEAN (n. 1932), chercheur à l'Institut d'histoire et théorie littéraire « G. Călinescu ». A publié un volume de *Recherches littéraires* qui témoigne de l'intérêt qu'il porte à l'histoire de la littérature roumaine classique. A collaboré au *Dictionnaire de termes littéraires* (1970) et à *l'Histoire de la littérature roumaine* (1979). A publié des éditions des œuvres de Vladimir Streinu, G. Călinescu, Ion Pillat et de folklore roumain.

ALEXANDRU DUȚU (n. 1928). Docteur en philosophie et lettres, chercheur à l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Études de littérature comparée : *Échos ibériques en Roumanie* (1959), *Dickens en Roumanie* (1962), *Shakespeare in Rumania* (1964), *les Humanistes roumains et la culture européenne* (1974) — éd. anglaise : *Romanian Humanists and European Culture* (1977) — ou portant exclusivement sur la culture roumaine : *Incursions dans l'histoire de la littérature roumaine* (1969), *Coordonnées de la culture roumaine au XVIIIe siècle* (1969) *les Livres de raison dans la culture roumaine* (1973), *Synthèse et originalité dans la culture roumaine* (1973). A également signé un *Essai sur l'histoire des modèles humains. L'image de l'homme dans la littérature et la peinture* (1972) et *La culture roumaine dans la civilisation européenne moderne* (1978).

CONSTANTIN PRUT (n. 1940), critique d'art, collaborateur à de nombreuses revues d'art et de culture. Organise des émissions et commentaires sur l'art moderne à la Radiotélévision roumaine. A publié l'étude *Le Fantastique dans l'art populaire roumain* et la monographie *Augusto Murer*. Prépare une monumentale histoire critique de l'art contemporain roumain.

TEA PREDA, licenciée de la Faculté des sciences juridiques de Bucarest. Déploie une intense activité de publiciste dans les domaines de la critique, l'histoire et l'esthétique chorégraphiques. Rédacteur à la revue d'art et de littérature universels « *Secolul* 20 ». Anime et assure à la Radio un cycle permanent d'émissions consacrées au phénomène chorégraphique.

43434

RR

Dans le prochain numéro :

Vers de Adrian Păunescu et Ioanid Romanescu
Nicolae Velea • La Joie • Trève prolongée • Dans la nuit (récits)
Radu Felix • La Neige jamais éteinte (roman, IIe partie)

Études et Commentaires

Mihnea Gheorghiu • La résistance des autochtones
Hadrian Daicoviciu • La restauration des monuments daces des Monts d'Orăştie
Alexandru Balaci, Traian Stoica • Un magister vitae: Alexandru Rosetti
Victor Ernest Maşek • La persistance des valeurs humanistes et l'avenir de l'art

Contacts

Gretchen Buehler • La littérature dans les premiers périodiques roumains d'Amérique

La Vie des Arts

Florian Potra • La démythisation de la violence
Vasile Florea • L'art de Margareta Sterian